

LE SECRET DE JEANNE D'ARC

LES VOIX
ET LEURS RÉVÉLATIONS

—

Cet essai sur Jeanne d'Arc, que je présente aux lecteurs, n'est que le résumé très succinct d'un ouvrage considérable sur le même sujet auquel mon père, le docteur Paul Jacoby, auteur des Etudes sur la Sélection chez l'Homme, *avait consacré près de vingt ans d'études et de recherches. Après la mort du docteur Jacoby, le manuscrit du livre disparut dans la tourmente de la guerre et de ses suites; j'ai essayé de reconstituer la thèse essentielle de l'auteur au sujet des origines et du mystérieux « secret » de la Pucelle. Pour mener à bonne fin ce travail, j'ai dû reprendre l'étude et l'analyse de la documentation qui existe sur l'héroïne en y relevant soigneusement tout ce qui peut avoir trait aux sujets en question. Certes, cette reconstitution fort incomplète est loin d'avoir la valeur et l'importance de l'ouvrage dont elle résume l'idée, mais même sous sa présentation sommaire, elle semble modifier complètement et sans retour la thèse que l'histoire « officielle » a adoptée sur les origines paysannes de Jeanne d'Arc et donne, en même temps, la seule solution possible et basée sur des preuves historiques du « secret » de la Pucelle.*

L'esprit public a une tendance à se représenter les personnages historiques sous l'aspect d'une série d'images d'Epinal violemment enluminées et accompagnées de légendes laconiques. François I[er] sera toujours le roi chevalier et « tout est perdu fors l'honneur »; Henry IV le Vert galant et « la poule au pot »;

Louis XIV le Roi Soleil et « l'Etat c'est moi »... Tout ce qui s'écarte de ces images conventionnelles est traité de paradoxe, jusqu'au moment où la vérité vient se faire jour. Jeanne d'Arc, elle aussi, possède son image d'Epinal et sa légende : celle d'une petite bergerette illuminée qui, par une série de miracles, s'impose au roi, aux capitaines, à la France toute entière et sauve la patrie. Or, cette légende, telle qu'on la raconte, rencontre, dans les faits et les documents, trop de contradictions pour qu'elle puisse être entièrement retenue par l'histoire.

Tous les écrivains sérieux qui se sont occupés de cette époque en ont fait l'observation. Lefèvre-Pontalis qualifie ces récits de « rumeurs fantastiques et fabuleuses » et parle même de « la vie démesurément transformée de la Pucelle »; Quicherat, Siméon Luce, Michelet, Hanotaux, Lang ont hasardé différentes interprétations des lacunes et des contradictions de la légende de Jeanne, mais ces recherches, dirigées dans une voie autre que celle imposée par les textes, ont abouti aux hypothèses les plus arbitraires : Jeanne aurait été influencée par les prêtres, par des ordres mendiants; sa mission n'aurait eu pour origine qu'une querelle de moines, etc.

On ne saurait, certes, accepter ces explications, qui ne reposent sur aucune base historique, et c'est avec raison qu'Hanotaux fait observer, au sujet de la Pucelle, que « l'énigme de son existence subsiste tout entière ».

C'est de cette incertitude qu'est né un certain scepticisme à l'égard de Jeanne d'Arc, une tendance à nier sa mission, à amoindrir son rôle, à la réduire au rang de simple comparse, tendance dont Anatole France s'est fait le plus brillant et le moins consciencieux des interprètes.

Or, cette énigme de Jeanne, que les historiens modernes ignorent, certains de ses contemporains la connais-

saient et beaucoup la devinaient. Charles VII, le duc d'Orléans, la reine Yolande, Dunois, les « docteurs » de Poitiers, Machet, Gélu et d'autres en ont eu connaissance; le Pape Pie II, Cauchon, les bourgeois d'Orléans ont pu la deviner; Jeanne elle-même y fait de fréquentes et de transparentes allusions.

Ce secret, quel était-il? Là évidemment réside tout le mystère de la vie de Jeanne et la solution des contradictions de sa légende. « Les Français, dit Hanotaux, peuvent, tous ensemble, rechercher les circonstances non seulement divines mais humaines, dans lesquelles cette carrière merveilleuse s'est accomplie. » La présente étude, conçue dans un esprit de profonde admiration pour l'héroïne, n'a pas d'autre but que cette recherche consciencieuse de la vérité.

Certes, il peut y avoir dans l'histoire certains personnages, certains héros même, sur la nudité desquels la piété exige de jeter l'éclatant manteau de la légende. Mais il en est d'autres, au contraire, dont la véritable histoire est la plus belle des légendes, que toute fiction poétique ne saurait que déparer. La « Fille au grand cœur » appartient à ces natures d'élite et c'est pourquoi il semble que faire la lumière sur sa merveilleuse existence, c'est combattre ses détracteurs, c'est servir sa mémoire.

§

Il faudrait, si les dimensions d'un article le permettaient, reprendre un à un tous les faits de l'histoire de la Pucelle, à la lumière d'une analyse impartiale des textes. Bornons-nous à indiquer les principales lacunes et contradictions qu'on peut relever dans cette histoire.

Et, d'abord, où et quand est née Jeanne d'Arc? Voici une question à laquelle il semblerait facile de répondre. N'oublions pas que nous possédons le texte de deux procès de Jeanne, avec les interrogatoires de la Pucelle,

les dépositions d'innombrables témoins et les résultats de l'enquête officielle exécutée sur les lieux mêmes qui ont vu son enfance.

Or, dès que nous essayons de serrer la question, nous voyons les précisions se dissoudre dans le vague. Les témoins les plus autorisés ne répondent aux questions sur la naissance de Jeanne qu'avec de singulières réserves. Les deux fidèles compagnons de la Pucelle qui l'ont connue depuis Domrémy (Jean de Novelonpont et Bertrand de Poulengy) déclarent « avoir entendu dire que Jeanne était originaire de Domrémy » (dixit quod *audivit* quod Johanneta articulata fuit oriunda de Dompno-Remigio, ut dicebatur). Mais il y a plus, le proche parent de Jeanne, Laxart, qu'elle allait voir souvent et qui l'accompagna même à Vaucouleurs, Laxart lui-même semble hésiter dans son témoignage. Il *croit* que Jeanne est née à Domrémy (credit quod ipsa Johanna fuit nata in dicta villa de Dompno-Remigio). Il croit, il n'en est donc pas sûr?

Pareille incertitude règne au sujet de la date de naissance de Jeanne. Les témoins et les chroniqueurs lui donnent ordinairement de dix-huit à vingt ans au moment de sa mission. Jeanne elle-même est très réservée sur cette question; à son procès elle déclare qu'elle a dix-neuf ans ou *environ, à ce qu'elle croit* (respondit quod, prout sibi videtur, est quasi XIX annorum). Voici une réponse bien vague. Il est évident que l'intéressée est la personne la moins qualifiée pour préciser son âge, car elle ne peut le connaître que d'après ce qu'on lui en a dit ou sur la foi de documents; or, il n'existe *aucun* document concernant la naissance de Jeanne. La réponse de Jeanne ne pouvait donc être que l'écho de ce qu'elle avait entendu, soit, en somme, une déposition de seconde main. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit trompée, comme, du reste, tous les historiens les plus sérieux l'attestent. « La difficulté d'accorder ces

dires de Jeanne d'Arc elle-même, fixant sa naissance à 1412, avec les indications de l'âge auquel, également d'après ses dires, remonteraient les premiers appels de ses voix, représentent un problème presque inextricable », déclare un historien aussi compétent que Lefèvre-Pontalis. Siméon Luce considère également la date de 1412 comme inacceptable. Un chroniqueur, contemporain de Jeanne, connu sous le surnom du « Bourgeois de Paris », lui attribue vingt-sept ans; Etienne Pasquier, l'un des premiers historiens de Jeanne d'Arc, parle de vingt-neuf ans. Ceci est évidemment exagéré, mais témoigne des difficultés « inextricables » que cet historien a également trouvées dans l'acceptation de la date de 1412.

Pourtant nous avons sur le véritable âge de la Pucelle une indication assez précise, qui a échappé à l'attention des historiens. L'une des anciennes compagnes de Jeanne, Hauviette, déclara dans sa déposition au procès de réhabilitation, que Jeanne était plus âgée qu'elle de trois ou quatre années. Or, au moment de ce procès, en 1456, Hauviette avait quarante-cinq ans; elle était donc née en 1411 et Jeanne en 1407-1408.

Vers l'âge de treize ans, Jeanne commença à entendre ses *voix*. Ici, nous touchons à une question des plus délicates et qu'il est indispensable de préciser avant d'aller plus loin.

Que les voix et les visions de Jeanne aient été entendues et vues par elle, ceci ne fait aucun doute. Pour les sceptiques et les Homais qui nient en bloc le surnaturel, disons simplement que ces visions étaient vraies dans le sens pragmatique de ce mot; elles étaient vraies pour Jeanne et sa sincérité à ce sujet est absolue. Quant à leur réalité *objective*, elle n'est qu'article de foi et hors de discussion; du reste, que cette réalité soit objective ou subjective, peu importe pour l'histoire, dont le domaine est distinct de celui de l'hagiographie. Ce qu'il

faut bien établir, c'est que les voix de Jeanne avaient surtout un caractère d'encouragement moral. Elles lui parlaient le langage même qu'une jeune fille pure et pieuse eût trouvé au fond de son cœur : « Sois bonne et sage, fréquente l'église, mets ta confiance dans le Seigneur. » Plus tard, aux moments les plus difficiles de sa carrière, les voix prodigueront à Jeanne les encouragements qui stimulent la volonté. Jeanne en a donné elle-même une saisissante image dans le récit qu'elle en fait, sur la demande d'Harcourt. « Quand je suis affligée de ce qu'on n'ajoute pas foi facilement aux choses que j'annonce de la part de Dieu, je me retire à l'écart et je Le prie en me plaignant à Lui et en lui demandant pourquoi ils sont si incrédules; et, après cette prière, j'entends une voix qui me dit : Fille Dé, va, va, va! je serai ton aide, va! Et quand j'entends cette voix, j'éprouve une grande joie et je voudrais toujours être dans cet état. »

En d'autres circonstances, les Voix expriment ses pressentiments : celui d'être blessée, d'être trahie, même celui de sa délivrance, qui ne s'est pas réalisé.

Les visions et les « voix » n'étaient pas faits rares à cette époque de mysticisme et de misère. Désespérant de la vie terrestre, on se tournait vers Dieu, on invoquait la Vierge, les Saints, on entendait leurs réponses, on les voyait même. Ces visions se produisent fréquemment dans les périodes de grands troubles, de guerres civiles, d'oppressions.

A l'époque qui précède immédiatement celle de Jeanne d'Arc, nous trouvons quelques exemples d'illuminées, qui arrivèrent à jouer un certain rôle; ce sont Ermine de Reims (morte en 1396), qui donna des conseils à Charles V et à Charles VI, et Guillemette de la Rochelle. Vers ce même temps, sainte Catherine de Sienne avait acquis une grande influence en Italie et sur le Pape lui-même. Nous retrouvons également cer-

tains traits de l'histoire de Jeanne dans la vie de sainte Brigitte de Suède et de sainte Colette de Corbie. Parmi d'autres contemporaines, citons encore la Pucelle de Lyon, morte en 1424; la Pucelle de Schiedam, la Pucelle de Rome, Brigitte, fille spirituelle du frère Richard; Péronne la Bretonne, brûlée par les Anglais à Paris; Jeanne la Féronne ou la Pucelle du Mans. Et aussitôt après la prise de Jeanne à Compiègne, Regnault de Chartres, chancelier de France, lui proclame un successeur dans la personne d'un pâtre, Guillaume, que les Anglais s'empressèrent de coudre dans un sac et de jeter dans la Seine. Il n'est pas jusqu'à notre époque « de doute et de blasphème » qui n'ait eu ses illuminés.

Ainsi, en 1915, à Lamblade, petit village chouan, une bergère de vingt ans, Claire Fuchaux entendit des voix et voulut partir pour vaincre les Allemands. Elle parvint, paraît-il, jusqu'aux très grands chefs et des milliers de soldats et officiers permissionnaires vinrent demander la bénédiction de la « sainte » (1).

Ainsi, au début, les voix se contentent de donner à Jeanne des conseils de piété et de bonne conduite. Ce n'est que vers 1424 qu'elles prennent corps et se transforment en visions : saint Michel, sainte Marguerite, sainte Catherine. En même temps les préceptes religieux font place à des ordres pressants : « Jeanne, va au secours du Roi de France et tu lui rendras son royaume. » Elle répond, toute émue : « Messire, je ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais chevaucher, ni conduire les hommes d'armes. » Mais la voix répliqua : « Tu iras trouver Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, et il te fera mener au Roi. »

Ces singulières discussions entre Jeanne et ses visions durent pendant quatre années environ; la jeune fille résiste aux injonctions des voix; la mission qu'elles lui confient lui paraît irréalisable. Mais les voix insistent;

(1) *Matin* du 24 janvier 1932.

bien mieux, elles l'instruisent sur la situation politique et militaire de la France, lui donnent de nombreux détails, la préparent doucement à ce qu'elle a à faire.

Puis, brusquement, l'indécision de Jeanne se transforme en une hâte fébrile, en une volonté irrésistible. Elle doit partir, elle partira, « dût-elle user ses jambes jusqu'aux genoux », et désormais, rien ne l'arrêtera. Quelle est la cause qui produisit ce changement dans l'attitude de Jeanne? Ce que nous savons, de ses propres paroles et des dépositions des témoins du procès de réhabilitation, c'est qu'elle eut des « révélations » concernant le Dauphin et le Duc d'Orléans, que les voix lui promirent un secret, « un signe » qui la ferait recevoir et reconnaître par le Roi. Quelles sont ces révélations? Quel fut ce signe? Nous y reviendrons.

Certes, nous sommes loin de vouloir écarter le côté miraculeux de la mission de Jeanne tant qu'il s'agit de sa foi. Mais il semble abusif de recourir au miracle à chaque occasion où les causes d'un événement historique nous échappent. Dans ces conditions Clio n'aurait plus qu'à fermer ses tablettes et à briser son stylet. Il faudrait même revenir à cette question, qu'on avait posée à Jeanne et à laquelle elle avait fait une réponse si profonde : « Pourquoi batailler si on croit au miracle? » et les militaires n'auraient pas à perdre leur temps à étudier les causes de la victoire de la Marne : miracle!

De toute façon et avant de prononcer ce mot, il convient d'examiner si une influence extérieure ne s'était pas intercalée dans la vie de Jeanne au moment où ses voix passèrent des préceptes de bonne conduite aux ordres militaires et politiques.

Cette éventualité n'a pas été sans attirer l'attention des historiens. La thèse officielle à laquelle se rallient la plupart des auteurs est celle d'une influence inconsciente qu'auraient eue sur Jeanne les nouvelles, les

rumeurs, les récits qui circulaient au sujet des événements de l'époque et qui se seraient en quelque sorte cristallisés en elle sous forme de voix. D'autres écrivains ont essayé d'analyser plus rigoureusement cette première vocation de Jeanne et ont cru y trouver l'influence directe d'ecclésiastiques ou de frères mendiants.

Ces explications sont inacceptables. Si la rumeur publique et l'impression produite sur Jeanne par les horreurs de la guerre avaient pu éveiller sa vocation, il est évidemment impossible d'attribuer aux mêmes causes la connaissance exacte que possédait Jeanne de la situation politique, des événements militaires (comme, par exemple, de l'espoir que la Cour fondait sur l'aide d'une armée écossaise) et de nombreux détails dont nous parlerons par la suite et qui n'étaient connus que d'un petit nombre de personnes. Mais il y a plus. Durant cette époque, Jeanne a *eu la révélation* de certains secrets, concernant Charles VII et le *Duc d'Orléans.* Nous reviendrons sur cette question; bornons-nous ici à constater que ce tableau général de ce que la Pucelle a pu apprendre avant son voyage à Chinon n'a évidemment aucune relation avec les bruits et les racontars qui circulaient dans le peuple.

Quant à l'influence des prêtres ou des moines, dont a parlé Anatole France et auquel a même fait allusion M. Gabriel Hanotaux, c'est une théorie qui n'est exactement basée sur rien. Ainsi Siméon Luce croit voir une preuve de l'intérêt que les frères mendiants portaient à Jeanne dans le fait que la commission de Poitiers, chargée par Charles VII de se prononcer sur le cas de Jeanne, aurait envoyé à Domrémy en qualité d'enquêteurs justement des frères mendiants, dont le rapport, extrêmement favorable à la Pucelle, aurait entraîné l'adhésion de la commission. Or, le distingué historien a simplement mal lu les textes; les frères mendiants, qui s'étaient présentés à Domrémy, avaient été envoyés

non par la commission de Poitiers, mais par les juges de Rouen, soit par les bourreaux de Jeanne. Anatole France tombe dans des erreurs aussi surprenantes, en parlant, par exemple, de l'influence qu'aurait eue sur Jeanne un prêtre, messire Jacob, qui n'avait que huit ans au moment où elle partit pour accomplir sa mission.

Il faut donc nous tourner vers une autre explication et voir si, pendant cette période d'incubation, la petite paysanne n'avait pas été mise, du fond de son village, en relation avec le monde extérieur par quelqu'un de bien informé, si elle n'avait pas subi l'influence de personnalités intéressées à la cause nationale, si elle n'avait pas été encouragée à entreprendre sa mission.

Or, cette influence a existé.

L'histoire a conservé les noms de deux compagnons de Jeanne d'Arc, Bertrand de Poulengy et Jean de Novelonpont ou de Metz. Ils sont représentés ordinairement comme de jeunes chevaliers de la garnison de Vaucouleurs, qui connurent Jeanne au moment où elle vint demander l'aide de Robert de Baudricourt, tombèrent sous son influence, eurent foi en sa mission et l'accompagnèrent à Chinon.

La réalité est tout autre. Bertrand de Poulengy appartient effectivement à la noblesse et Jeanne lui donne le titre de chevalier, mais il n'est nullement le jouvenceau qu'on représente : c'est un homme mûr de trente-six à trente-sept ans. Jean de Novelonpont n'est ni noble, ni chevalier; Jeanne l'appelle écuyer et le roi l'anoblira par la suite. Il a vingt-sept ans. De plus, nous savons que ces deux hommes d'armes ont connu Jeanne, non à Vaucouleurs, mais *bien avant*, à Domrémy même; que l'un d'eux a fréquenté la maison des d'Arc, qu'il y venait, non pour Jacques d'Arc et Isabelle Romée, mais uniquement pour Jeanne.

D'où connaissons-nous ces détails? Mais de la dépo-

sition de ces deux personnages au procès de réhabilitation, dépositions que les historiens n'ont pas pris la peine de lire assez attentivement. A la question qu'on lui pose, Poulengy répond : « qu'il ignore le nom de la mère de Jeanne, mais qu'il a été de nombreuses fois dans leur maison (nomen ejus matris ignorat, sed in domo ipsorum pluries fuit) ». De la suite de son récit, il apparaît que ses visites datent de fort loin, qu'il venait à Domrémy alors que Jeanne était encore enfant, qu'il connaissait l'arbre des fées, auprès duquel elle jouait avec ses compagnes.

La plupart des historiens de Jeanne d'Arc se contentent de mentionner les noms de Poulengy et de Novelonpont sans parler de leurs visites à Domrémy. A. France et A. Lang citent ce fait, mais n'en tirent aucune conclusion, quoique France semble avoir eu une vague intuition du rôle que ces personnages jouèrent aux débuts de la carrière de Jeanne.

Agissaient-ils sur leur propre initiative ou accomplissaient-ils une mission? Dans ce dernier cas, ces deux compagnons n'avaient-ils pas, d'autre part, d'attaches avec de puissants personnages dont ils dépendaient? Nous verrons plus loin la confirmation de cette hypothèse.

Remarquons ici que, de ces deux personnes, c'est Poulengy qui est le chef et dirige l'action. D'abord il est noble et chevalier; il a plus facilement accès auprès de Baudricourt; il assiste à la première entrevue de Jeanne avec ce capitaine. Du reste, c'est lui qui connaît Jeanne depuis plus longtemps et l'a visitée fréquemment à Domrémy. Novelonpont, lui, n'est qu'un homme d'armes honnête, mais fruste et simple. Il jure souvent et grossièrement, ce qui lui a valu même, quelque temps auparavant, une légère amende. Par la suite, Jeanne le guérira de cette habitude et lui confiera son petit trésor de guerre. Ce militaire ne paraît pas exactement au cou-

rant de toutes les intentions de son chef. Il sait bien que Jeanne doit aller chez le dauphin, mais ignore les obstacles qu'il s'agit de surmonter. Aussi est-il fort étonné d'apercevoir Jeanne à Vaucouleurs, toujours vêtue de ses pauvres vêtements rouges de paysanne; aurait-elle renoncé à sa mission?

« Ma mie, que faites-vous ici? lui dit-il. Faut-il que le roi soit chassé du royaume et que nous soyons anglais? » Jeanne répondit : « Je suis venue ici, à chambre du roi, pour demander à Robert de Baudricourt de me conduire au dauphin; mais Baudricourt ne se soucie ni de moi, ni de ce que je dis. Et pourtant, il le faut, je dois être là-bas avant la mi-carême et j'y serai, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux! Personne au monde, ni prince, ni duc, ni fille du roi d'Ecosse, ne peut recouvrer le royaume de France. Il n'y a pour notre roi d'autre secours qu'en moi. Ah! j'aimerais mieux filer auprès de ma pauvre mère! Combattre n'est pas mon métier. Mais il faut que j'aille et que je le fasse, car mon Seigneur l'a ordonné! »

« Et quel est votre Seigneur? » demanda Novelonpont, qui n'avait pas bien compris. — « C'est Dieu! »

Alors Novelonpont, la voyant enfin résolue, lui prêta serment. « Adoncques, moi, Jean, je vous jure à vous, Pucelle, ma main dans vos mains, qu'avec l'aide de Dieu je vous conduirai au Roi et je vous demande, quand partez-vous? » — « Plutôt aujourd'hui que demain, plutôt demain qu'après », répondit Jeanne.

Cette intéressante conversation mériterait d'être commentée. On y trouverait de fort surprenantes choses. Afin de ne pas dépasser le cadre d'une simple étude, bornons-nous à constater que de cet échange de mots, il apparaît que Novelonpont et Poulengy avaient eu précédemment avec Jeanne des conversations sur la nécessité de son départ pour Chinon et sur l'organisation de la guerre contre les Anglais. Il est également évident que

les deux amis *encourageaient* Jeanne à entreprendre cette œuvre, puisque Novelonpont répète cet encouragement et, cette fois, d'une façon pressante. Allez chez le Dauphin! chassez les Anglais! N'est-ce pas justement ce que les voix avaient commandé à Jeanne?

Mais Poulengy et Novelonpont ne lui ont-ils pas dit autre chose? Ne lui ont-ils pas découvert un secret dont la connaissance aura une surprenante influence non seulement sur toute la carrière de Jeanne, mais sur son moral, son caractère, toute sa mentalité?

Il est un fait, c'est que dès ce moment, comme nous l'avons dit, Jeanne change subitement. Autant elle était hésitante, autant, maintenant, elle est décidée à entreprendre sa mission.

Mais aller trouver Baudricourt n'est pas chose facile; il s'agit tout d'abord de vaincre la résistance de son père. N'avait-il pas déclaré qu'il aurait mieux aimé la noyer que de la laisser partir avec des hommes d'armes? Jeanne recourt à la ruse. Elle s'entend avec son cousin par alliance, Durand Laxart, vivant au Petit-Burey, à une lieue de Vaucouleurs, pour aller soigner sa femme pendant ses couches. Du Petit-Burey, Jeanne, accompagnée de Laxart, se rend chez Baudricourt, qui les reçoit en présence de Poulengy.

A ce moment, Jeanne n'a pas encore reçu d'indications précises; sa mission n'est pas arrêtée définitivement. Elle ne parle donc pas à Baudricourt de son départ immédiat et insiste surtout sur l'envoi d'un message au Dauphin. Il faut qu'il se garde bien et n'offre pas la bataille à ses ennemis, car le Seigneur lui enverra un secours vers la mi-carême. Ce secours dont elle parle, c'est elle-même, et, effectivement, elle partira pour Chinon dix mois plus tard, exactement à l'époque indiquée. Baudricourt renvoie Jeanne et Laxart avec de grossières plaisanteries. Peu importe, Jeanne *sait* qu'elle réussira quand

le temps viendra. Pour le moment, elle retourne à Domrémy et y reste jusqu'à janvier. Mais cette inactivité lui pèse; elle est hantée par l'idée de sa mission et ne peut s'empêcher d'en parler à mots couverts à son entourage. On se moque un peu d'elle, son frère lui reproche d'avoir eu ces folles idées en allant danser sous l'arbre des Fées. Mais, malgré son impatience, elle attend. Quoi? Toujours est-il qu'elle quitte Domrémy sans prendre congé de ses parents ni de ses amis, passe six semaines chez les Laxart au Petit-Burey et, au commencement de février, nous la voyons de nouveau à Vaucouleurs où elle habite chez les Royer.

Ici, elle revoit Baudricourt et, cette fois, lui demande de la conduire auprès du Dauphin (1). Ne parvenant pas à persuader Baudricourt, Jeanne tente de se rendre à Chinon *à pied;* elle prend les habits du bon Laxart et, vêtue en homme, s'achemine vers la France, accompagnée de son cousin. Mais les pèlerins ne dépassent pas Saint-Nicolas-de-Septfonds et reviennent sur leurs pas. Tout ceci est assez heurté, assez décousu. Il est évident que durant cette période Jeanne n'est ni aidée, ni soutenue; elle le sera, exactement au moment indiqué par elle-même, à l'époque du carême, pas avant. Aussi, ses tentatives pour prévenir les événements, pour partir sans retard, restent-elles infructueuses.

Ce qui semble fort étrange, c'est que Jacques d'Arc, si décidé pourtant à empêcher sa fille à partir avec des hommes d'armes, ne se soit pas opposé à son long séjour à Vaucouleurs, à ses pourparlers avec Baudricourt et, finalement, à son départ. « Cela demeure un mystère », avoue A. Lang, qui ajoute que Jacques a pu être persuadé par le curé Fronte, ou d'autres qui pensaient que Jeanne pourrait faire du bien en suivant sa voie. Il n'est pas douteux que Jacques d'Arc s'inclina devant une intervention plus puissante, car l'avis du curé du village ou des

(2) Jeanne donnait ce titre à Charles VII avant son sacre.

commères de Domrémy n'aurait pu lui faire accepter un fait à la seule pensée duquel il avait pris la décision de noyer sa fille. Il est également surprenant que de janvier à mars, époque de son départ, Jeanne n'ait pas eu le temps de prendre congé de ses parents, ou qu'ils ne soient pas venus eux-mêmes à Vaucouleurs. Les juges le reprocheront à Jeanne, comme un manque de piété filiale. « Je leur ai écrit en leur demandant pardon », répondra-t-elle. Nous verrons plus loin l'explication de cette singulière attitude de Jeanne et de sa famille.

Mais à ce moment l'atmosphère n'est pas encore très favorable à Jeanne. Baudricourt refuse d'avoir la moindre foi dans sa mission; plus est, ses visions dont elle parle inquiètent le rude soldat. Jeanne serait-elle bonne catholique? N'y aurait-il pas quelque sorcellerie là-dessous? Il va donc la voir avec un ecclésiastique pour vérifier cette question. Charles de Lorraine entend également parler d'elle. Il s'intéresse à cette fille des champs qui converse familièrement avec saint Michel et sainte Thérèse, et invite Jeanne à aller le voir. Or, ce puissant seigneur vit maritalement avec une concubine, la belle Alizon, fille naturelle d'un prêtre, ce qui lui a fait rompre avec sa femme, sa fille Isabelle et son gendre René d'Anjou. Ici, nous approchons du dauphin, car la sœur de René d'Anjou a épousé Charles VII et sa mère, Yolande d'Aragon, est l'âme du parti français à la Cour.

D'où Jeanne connaît-elle ces détails? Elle les connaît pourtant, puisque, accompagnée par son oncle et, jusqu'à Toul, par Jean de Novelonpont, elle se rend chez le duc et l'exhorte à quitter sa maîtresse, à revenir à sa famille, à envoyer son gendre chez le dauphin et, enfin, à lui donner à elle des hommes d'armes. Charles de Lorraine reste fort indifférent à ces conseils, dont il ne suivit aucun et se contente de faire présent à Jeanne de quatre francs et d'un cheval noir, soit de quoi pouvoir retourner chez elle.

Enfin, Baudricourt donne son consentement au départ de Jeanne. Est-il enfin touché par la foi ardente de la jeune fille? Partage-t-il sa confiance dans sa mission? Que nenni. Baudricourt reste sceptique, plus que cela, il montre une véritable répugnance pour toute cette extraordinaire aventure, à laquelle il ne comprend goutte. Jeanne est armée et équipée aux frais de Poulengy, de Novelonpont et des bonnes gens de Vaucouleurs. Baudricourt, lui, se contente de lui donner une épée et l'accompagne de ces paroles pleines de doute : « Va et advienne que pourra! » (1).

Quelle est la raison qui poussa Baudricourt à changer d'avis? Il est actuellement admis par certains historiens que ce fut un ordre de la Cour apporté par Colet de Vienne, messager royal. En effet, ce personnage était arrivé à Vaucouleurs peu de temps auparavant et accompagna Jeanne avec sa petite troupe jusqu'à Chinon. Mais cet ordre du roi était-il une réponse à une lettre qu'aurait écrite Baudricourt, comme le supposent Michelet, Siméon Luce et A. France? Cela ne semble pas possible. En effet, il est généralement admis que le départ de Jeanne pour Chinon eut lieu le 23 février. Comme elle eut certainement besoin de quelques jours pour compléter son équipement, le consentement de Baudricourt ne pouvait être postérieur au 19-20 février au plus tard. Or, « il est assez improbable, remarque avec raison A. Lang, que Baudricourt ait pu écrire au dauphin à propos de Jeanne (qui jusqu'au 13 février n'avait fait aucune impression sur lui) et qu'il eût reçu une réponse favorable de la Cour le 20 février. La chose est, en effet, matériellement impossible. »

Il n'est donc pas douteux que l'initiative de l'envoi de Jeanne ne soit venue de Chinon et que Collet de Vienne n'ait été spécialement envoyé pour l'amener au roi.

(3) Il est à noter que toutes les dépenses du voyage de Jeanne furent couvertes par le trésor royal.

A Chinon, Jeanne descendit dans une hostellerie et fit demander une audience au Roi. Ici, les récits des chroniqueurs et des témoins sont un peu confus. Il semble ressortir de leur ensemble que, malgré la lettre de Baudricourt, Charles VII ait eu quelque hésitation à recevoir la bergerette et qu'il céda à l'influence de plusieurs personnages dont Machet, son confesseur, peut-être Simon Charles, maître des requêtes, qui avait été avisé par Jean de Novelonpont, et certainement par ceux qui avaient désiré, organisé et même annoncé la venue de Jeanne.

Quoi qu'il en soit, l'audience fut accordée et, chose singulière, se passa en grande cérémonie, comme pour la réception d'un ambassadeur. Il est vrai que Jeanne venait en envoyée du « Roi des rois ».

Dans la grande salle du château s'étaient assemblés plus de trois cents grands personnages, chevaliers superbement vêtus de pourpoints de soie ou de velours, aux longues manches fendues, ou de longues robes de brocards fourrées, dames en robes brodées, bordées d'hermine, coiffées d'énormes hennins, desquels descendaient de légers voiles. Cinquante torches jetaient leurs lumières dansantes sur cette foule bigarrée, faisant scintiller l'or des broderies, des chaînes, des bijoux et l'éclat des pierreries. Au fond, près de l'immense cheminée, un jeune homme malingre, au visage triste, blafard, maladif, vêtu d'un pourpoint de velours, les jambes grêles et cagneuses serrées dans des hauts de chausses collants : le Dauphin.

Cette société, cette noble cohue chuchotante et inquiète attendait. Qui? La bergère lorraine que Louis de Bourbon, comte de Vendôme, un prince du sang, était allé chercher.

Puis subitement, les voix se turent; on vit apparaître le comte de Vendôme qui s'effaça devant celle qu'il avait amenée. C'était une jeune fille, grande, svelte, bien développée, à la poitrine large, le cou un peu court. Le visage

rond, animé, souriant, un peu pâle d'émotion, était encadré d'une toison de cheveux noirs, coupés en rond. La jeune fille était vêtue d'un pourpoint noir, auquel des aiguillettes attachaient un haut de chausse, et d'une courte tunique gris foncé. Elle s'avança avec modestie vers le roi et s'inclina devant lui. Dans le grand silence qui était tombé, on entendit une voix claire : « Très noble Dauphin, je suis venue de Dieu pour vous aider, vous et votre royaume. »

Jeanne reconnut-elle miraculeusement Charles VII qui s'était dissimulé au milieu de ses courtisans? Chartier, historiographe officiel, semble douter lui-même de ce miracle : « La dicte Jehanne, raconte-t-il, fut amenée en sa présence, et dist qu'on ne la decevoist point et qu'on lui montrast celuy auquel elle devroit parler. » Mais il est fort possible que ces indications lui aient été données avant et non pas en présence du Roi, comme le raconte Chartier. De toute façon, quel qu'en soit le moment, il s'est trouvé quelqu'un pour faciliter à Jeanne cette première audience.

Ici se place un événement d'une importance capitale, le mystère de l'énigmatique vie de Jeanne d'Arc. Après plusieurs mots de bienvenue, le roi s'écarta de quelques pas avec Jeanne et eut avec elle un assez long entretien. Les courtisans qui les observaient de loin remarquèrent qu'après une réponse de Jeanne, ils changèrent tous deux de visage; Charles VII paraissait fort ému. Ce qu'elle dit ainsi au Roi était un très important secret, capable de modifier complètement ses sentiments à son égard; dans une conversation avec Dunois, le roi fit allusion à ce secret, disant que « la Pucelle avait confirmé l'histoire de sa mission, en lui rapportant des choses si secrètes et si cachées que nul mortel en dehors de lui ne pouvait les savoir, sauf par révélation divine ». Ce témoignage du roi nous est parvenu, il est vrai, de troisième main; il contient peut-être quelque exagération

inconsciente, mais le fait même de la révélation par Jeanne d'un secret que, selon le roi, elle ne pouvait connaître par voie normale, est hors de tout doute. Il est attesté par de nombreux chroniqueurs et par Jeanne elle-même. Les juges de Rouen en avaient connaissance et pressaient Jeanne de le dévoiler. Elle s'y refusa toujours avec énergie. Le 27 février, elle admet qu'elle « a eu sur le roi des révélations qu'elle ne dira point »; le 1er mars, à une question de Cauchon au sujet du « signe », elle dit : « J'ai toujours répondu que vous n'entendrez pas cela de ma bouche. » Dans les longs interrogatoires qui suivent, le juge insiste sur le « signe ». Jeanne, qui semble faire quelque différence entre secret et signe, répond à cette question d'une façon fort bizarre. Nous ne nous arrêterons pas sur la controverse qui s'est élevée entre les historiens au sujet de l'interprétation des réponses de Jeanne sur le « signe »; bornons-nous à constater qu'elle n'a rien dit à Rouen au sujet du « secret ». Quel était donc ce secret?

D'après le témoignage de Jean Pasquerel, son confesseur, Jeanne lui aurait raconté qu'après de nombreuses questions du Roi, elle lui adressa les paroles suivantes : « Je vous dis, de la part de Messire, que tu es vray héritier de France et fils de roy, et il m'a envoyé vers toi pour te conduire à Reims pour que tu y reçoives la couronne et le sacre si tu le veux. » Le roi ayant entendu cela déclare aux assistants que Jeanne lui avait dit des secrets « que nul ne savait, ni ne pouvait savoir et c'est pourquoi il eut grande confiance en elle ».

Il est évident que ce récit est pour le moins incomplet, soit que Pasquerel en ait oublié les détails après vingt-cinq ans, soit que Jeanne ne lui ait pas tout raconté. Le fait que Charles VII était le vrai héritier du royaume ne constituait nullement un secret, bien au contraire même, puisque c'est justement ses droits à la couronne qu'il défendait contre Henry VI. Du reste Pasquerel — auquel

Jeanne dissimula toujours même ses visions, dont elle avait parlé pourtant à Baudricourt, au roi et aux docteurs de Poitiers — était bien la dernière personne à laquelle elle eût confié son grand secret. Il existe dans le récit de cet ecclésiastique une lacune évidente : l'échange de quelques paroles que Pasquerel rapporte ne concorde nullement avec la durée de près de deux heures de la conversation entre Jeanne et Charles VII.

On a cru trouver une confirmation du fait que le secret concernait la naissance légitime de celui-ci dans un témoignage tardif et douteux, d'après lequel le roi « entra un matin dans son oratoire, tout seul, et là il fit une humble requête et prière à notre Seigneur, dedans son cœur, sans prononciation de paroles, où il lui requérait dévotement que, si ainsi était qu'il fût vrai héritier descendu de la noble maison de France et que ce royaume justement lui dût appartenir, qu'il lui plût de lui garder et défendre... » Cette prière secrète aurait été révélée au Roi par la Pucelle.

Vallet de Viririelle, le savant et consciencieux historien de Jeanne d'Arc, admet cette version, mais, écartant l'explication surnaturelle, il suppose que la Pucelle doit avoir été guidée sur ce point par Machet, confesseur du roi. Il faudrait donc admettre que Machet ait violé le secret de la confession et que Jeanne en ait profité pour tromper Charles VII; nous verrons par la suite que cette hypothèse hasardeuse et injustifiée est complètement contredite par les faits et que le secret de Jeanne, s'il avait en une certaine mesure trait à la Maison de France, concernait principalement la Pucelle elle-même.

Voici Jeanne reçue par le dauphin. La première partie de sa mission est donc terminée. Il s'agit maintenant d'obtenir le consentement et l'aide de Charles VII pour poursuivre son œuvre. Quelqu'un s'en occupe activement et ce n'est plus ni Poulengy, ni Novelonpont, qui n'ont aucune ressource et sont, du reste, de bien trop petits

personnages à Chinon. La bergerette inconnue est logée au château, elle voit le roi dans l'intimité, elle tient chez elle une sorte de petite cour. Il s'établit dans ses appartements un va-et-vient de grands personnages, des conciliabules, des conversations, desquelles son page (car elle a déjà un page noble !), Louis de Contes (1), est tenu soigneusement à l'écart.

Oui, Jeanne est puissamment soutenue. Elle a son parti, où on voit au premier rang la reine Yolande, belle-mère du roi, le duc d'Alençon, l'ancien chancelier Le Maçon, tous les anciens Armagnacs et même le favori La Trémoïlle et le chancelier Regnault de Chartres.

Mais la cheville ouvrière du parti, cette « éminence grise » qui apparaît à toutes les époques pour diriger la grande politique du fond des coulisses, c'est le confesseur du roi : Gérard Machet. Cet ecclésiastique est fin et souple, c'est un bon et fidèle Armagnac, l'un de ceux qui eurent le courage de protester à Paris contre le panégyrique de l'assassinat du duc d'Orléans, prononcé par le chanoine Petit. Ancien précepteur du dauphin, il a pétri cette âme molle, s'est imposé à cette volonté vacillante. Il se déclare hautement pour Jeanne dès son arrivée; bien mieux, il trouve dans les saintes Ecritures des preuves de sa mission. Gérard Machet, retenons bien ce nom.

Jeanne est confiée aux soins de Guillaume Bellier et de sa femme qui avait une grande réputation de piété. Ce Bellier n'a pas attiré l'attention des historiens, cependant le choix du roi n'avait certainement pas été fait au hasard. Or, ce personnage figure dans plusieurs documents et toujours comme un officier inférieur des deux maisons de

(1) Louis de Contes était à cette époque un jeune garçon de quatorze ans assez évaporé, auquel, dans la troupe de Jeanne, on avait donné le surnom familier d'Imergnat. La Pucelle ne se faisait pas faute de le secouer d'importance, à l'occasion, en toute amitié, du reste. De Contes appartenait par toutes ses attaches à la maison d'Orléans : il avait servi Gaucourt, bailli d'Orléans, et était beau-frère de Jean Beauharnais, bourgeois d'Orléans, qui joua quelque rôle auprès de la Pucelle.

France et d'Orléans. En 1424, il est qualifié du titre d'escuier et de premier veneur du roi. Ce titre, pour honorable qu'il fût, ne justifiait aucunement la place qu'on lui confia à Chinon auprès de la Pucelle, et, de vrai, il y avait à cela une autre raison péremptoire : Bellier avait toute la confiance du duc d'Orléans et, en 1428, l'année d'avant la mission de Jeanne, il se rendit même auprès de son seigneur en Angleterre. Charles d'Orléans n'étant nullement privé du droit de correspondre avec ses amis et ses serviteurs, il est évident que le voyage de Bellier avait pour but une mission secrète qu'on ne pouvait confier à une lettre.

De retour d'Angleterre, il vient à Chinon, où le roi le retient, en qualité de lieutenant; après l'arrivée de la Pucelle il lui confie sa garde. Ajoutons que, par la suite, nous retrouvons Bellier, en 1440, dans l'entourage immédiat de Charles d'Orléans, en qualité de conseiller de ce prince (1).

Parmi les gens du parti de la Pucelle, on ne saurait passer sous silence Raoul de Gaucourt, dont le nom revient à chaque instant dans l'histoire de Jeanne. Son rôle, dès l'arrivée de Jeanne à Chinon, paraît fort important; nous lui devons une narration assez précise de la première audience accordée par le roi et des mots que lui adressa Jeanne. Gaucourt était un personnage considérable; au moment où débute ce récit, il est conseiller et premier chambellan de Charles VII et bailli d'Orléans par provision du duc Charles, alors prisonnier en Angleterre. Il s'était illustré déjà à la bataille de Nicopolis en 1396, où il avait été armé chevalier, et à la défense d'Harfleur; fait prisonnier par les Anglais, il ne revint en France que treize années plus tard, c'est-à-dire, remarquons-le bien, à la veille de la mission de Jeanne. En 1429, le roi le fait capitaine de Chinon en même temps

(5) Quicherat : *Procès*, III, p. 17.

que Guillaume Bellier, qui revient également d'Angleterre, devient lieutenant de Chinon. Ce fait que les deux personnes qui ont vu récemment le duc Charles et ont reçu ses instructions sont retenues à Chinon au moment même où Jeanne est sur le point d'entreprendre sa chevauchée pour voir le dauphin, et que, dès son arrivée, elle est pour ainsi dire, mise entre leurs mains, est des plus significatifs. Nous y reviendront dans les conclusions de notre étude (1).

Ce qui est fort remarquable, c'est que la « bergerette » ne semble nullement dépaysée dans ce milieu. Elle fraye avec les princes en égale, avec les grands seigneurs en supérieure, avec le roi en grande vassale.

D'Alençon, cousin du roi, ayant appris l'arrivée de Jeanne, s'empresse de venir au château. Il la trouve en conversation avec Charles VII qui le présente : « Vous, dit Jeanne, soyez le très bienvenu. *Plus on sera ensemble du sang de France, mieux cela sera.* » Le lendemain ils dinent tous les quatre : le roi, le duc d'Alençon, le gros La Trémoïlle et... la bergerette. « Dans les Mille et Une Nuits, il n'y a pas d'histoires plus merveilleuses », fait remarquer Andrew Lang. Jeanne traite le roi et le duc avec une charmante familiarité. Elle les appelle gentil dauphin et gentil duc. Elle plaisante également la duchesse d'Alençon, née princesse d'Orléans, sur ses craintes pour son mari. Du reste, Jeanne montre dès son arrivée une sympathie toute particulière pour la maison d'Orléans et un vif intérêt pour ses affaires. Cet intérêt paraît même être une sorte d'obligation pour elle. Perceval de Cagny en parle comme d'une chose connue et y revient souvent dans sa chronique. « Et à l'occasion de

(6) Gaucourt paraît avoir été un fort honnête homme. A cette époque de rapine, il mourut pauvre, malgré les hautes charges qu'il avait occupées. L'avocat qui plaida pour ses héritiers en 1477 déclara que Gaucourt « a payé pour ses rançons bien six vingt quatorze mille livres, dont il n'a été récompensé, et si fut d'une lance percé à travers le corps ». Thaummas de la Thaummassière : *Histoire du Berry*, p. 159. *Procès*, III, p. 16.

l'amitié et bon vouloir qu'elle avait au duc d'Orléans et aussi ce qui était partie de sa charge, elle se fist très accointe du duc d'Alençon, qui avoit espousé sa fille. » Et plus loin : « Elle disoit que le bon duc d'Orléans estoit à sa charge. » Et encore : « La Pucelle qui tousjours avoit l'œil et sa pensée aux affaires du duc d'Orléans. »

Elle affirme elle-même en toute occasion une véritable dévotion pour les Orléans. Le duc Charles lui-même est l'objet de son vif attachement; pour tout dire, elle le met presque au même rang que le roi. Il y a plus. Jeanne n'est pas seulement bien informée des affaires de la maison d'Orléans, elle est encore dépositaire de certains secrets concernant cette maison : sur le duc d'Orléans elle a eu des « révélations », comme sur Charles VII. Le procès-verbal du 22 février 1430 consigne : « Dit en outre ladite Jeanne qu'elle sait bien que Dieu aime le duc d'Orléans et aussi qu'elle avait eu *plus de révélations sur lui* que sur homme vivant, excepté sur celui qu'elle nomme son roi. »

Quelles étaient ces révélations? Nul historien ne se l'est jamais demandé.

Dans sa première lettre aux chefs anglais (du 22 mars) Jeanne déclare qu'elle est envoyée par Dieu « pour réclamer le sang royal » (pour délivrer le duc d'Orléans).

Cette déclaration, elle la répétera aux juges de Rouen en affirmant que son but était de délivrer le duc Charles, soit en l'échangeant contre des prisonniers anglais, soit en organisant une expédition militaire en Angleterre. L'impossibilité de ce projet saute aux yeux; pourtant Jeanne l'envisage pour sauver son cher duc et l'avoue hautement à ses juges.

D'où provient ce singulier intérêt d'une pauvre fille des champs pour une noble famille de sang royal? L'ancien parti des Orléans représentait l'esprit français, national, pourrait-on dire, de là la tendance toute natu-

relle de Jeanne à s'attacher aux Orléans. Michelet, qui est bien plus poète qu'historien, se range à cet avis : « Chose touchante, dit-il, au milieu des plus terribles misères, parmi la désolation et la famine, lorsque les loups prenaient possession de la campagne... ce peuple est encore sensible aux maux des autres; il réservait sa pitié pour un prince prisonnier, un prince, un poète, fils d'un homme assassiné et lui-même voué pour toute la vie à cette mort de la captivité et de l'exil. Les femmes surtout éprouvaient ce sentiment de pitié... » Michelet néglige de préciser les sources de ce tableau idyllique qu'il nous donne des sentiments du peuple; il serait fort embarrassé de le faire du reste, car ce tableau est sorti entièrement de son imagination. En réalité, depuis la mort de Louis d'Orléans en 1407, la famille cesse de jouer son ancien rôle politique. Le parti français est Armagnac, c'est le seul nom qu'on lui donne et Jeanne elle-même est fréquemment traitée d' « Armagnac » par ses ennemis.

Qui donc, dans ces conditions, pouvait encore penser en 1429 aux Orléans comme aux sauveurs de la France et quelle pitié pouvait-on ressentir pour le duc Charles qui, disparu de France depuis quatorze ans, charmait en Angleterre ses loisirs en dédiant aux belles dames des vers de mirliton? Ajoutons que ce champion national, fatigué de son exil, n'avait pas hésité à exiger du roi de se hâter de signer la paix, sinon lui et les autres princes prisonniers se feraient anglais.

Il est évident que le sentiment de Jeanne pour cette famille et son peu intéressant représentant provenait d'une source particulière. Ce sentiment ne se limite pas au duc Charles, il s'étend à tout ce qui, de près ou de loin, touche cette famille; et, chose curieuse, elle en est payée de retour. C'est Dunois, bâtard d'Orléans, qui le premier la signale au roi et insiste pour qu'on l'appelle; c'est la duchesse douairière d'Anjou et sa belle-fille, la

princesse d'Orléans, qui l'invitent chez elles, l'accueillent en parente « Dieu sçait avec quelle joie » ; c'est d'Alençon qui ne quitte plus, pour ainsi dire, Jeanne, lui reste fidèle le dernier, d'Alençon qu'elle aime tendrement d'un amour protecteur de grande sœur.

Charles d'Orléans lui-même, ce prince léger et insouciant, s'inquiète de Jeanne du fond de sa captivité dorée. Au moment du premier séjour de la Pucelle à Orléans, le trésorier du duc paie treize écus d'or pour « deux aulnes de fine Bruxelles vermeille et une aulne de vert perdu plus la doublure de satin blanc, sandal, etc. », destinés à une robe et à une huque pour Jeanne. Une autre « facture » est établie au nom de Jacques Compaing pour « demye aulne de deux vers, achetée pour faire les orties des robes de la Pucelle, trente-cinq sols ». Durant toute sa courte carrière Jeanne est entourée de parents, de familiers, de serviteurs des Orléans. Prenons note de ces faits, nous y reviendrons.

Ces surprenantes facilités qui aplanissent et aplaniront la route de Jeanne dès son arrivée à Chinon, cet empressement autour d'elle, cette familiarité des princes du sang, ce « conte des Mille et Une Nuits », quelle en est la raison?

N'oublions pas qu'à ce moment Jeanne n'est encore que la petite villageoise inconnue. De ses visions, qui auraient pu peut-être frapper l'imagination, elle n'a parlé à âme qui vive, sauf au roi. Elle n'en a même pas soufflé mot à ses confesseurs de Domrémy et de Vaucouleurs; elle n'en dira rien à son nouveau confesseur Pasquerel. Du reste, cette jeune fille gaie, familière, rieuse, habillée en garçon, les cheveux coupés, qui courre des lances avec les chevaliers, n'a rien qui rappelle la sainte de vitrail, l'enluminure de missel. Elle a l'allure, l'aisance, la grâce d'un jeune chevalier, avec une nuance de réserve, de vertu parfois un peu farouche qui inspire le respect.

Mais la vertu, la noblesse de sentiment, le courage

suffisaient-ils, en ce sombre quinzième siècle, à créer le surprenant ascendant dont jouissait Jeanne? Autour d'elle, tous, des grands seigneurs aux goujats d'armées, vivaient de rapines, trahissaient, se parjuraient, blasphémaient, violaient et tuaient sans vergogne. Jean d'Armagnac se moquant de l'excommunication pontificale, épousait sa propre sœur; Xaintrailles trahissait Bourgogne pour le Dauphin et le Dauphin pour Bourgogne; La Hire disait que si Dieu descendait sur terre il se ferait pillard; Gilles de Rais égorgera des enfants par plaisir sadique et ses crimes paraîtront si horribles que le juge, chargé de l'interroger, voilera le grand crucifix du tribunal pour ne pas offenser la Divinité. Alençon, le compagnon aimé de Jeanne, trahira son roi et sera condamné à mort; Dunois, lui-même, le fidèle, le valeureux Dunois, se laissera lui aussi entraîner à trahir.

Les grands corps constitués de l'Etat ne valent pas mieux. L'Université de Paris fait alliance avec la lie du peuple, les bouchers, le bourreau même, dirige les insurrections, se livre à l'ennemi. Les étudiants constituent des bandes de coupe-jarrets qui terrorisent la ville; il se forme même chez la jeunesse une certaine mentalité spéciale de bravade, de mépris des lois humaines et divines dont François Villon, étudiant cambrioleur, se fera le plus brillant interprète. Le clergé!... Que dire de cette classe qui a perdu jusqu'au sentiment de sa mission, de ces princes de l'Eglise qui étalent une existence scandaleuse, de ces moines ripailleurs et trousseurs de cotillons? De véritable foi, point, sauf chez des êtres privilégiés comme Jean Gerson, mais une grossière superstition jointe au blasphème. « Par le Diable ! » jure Pierre Cauchon, haut et respecté dignitaire de l'Eglise, particulièrement estimé du Saint-Père, qui lui prodigue les marques de sa bienveillance. Mais le Pape lui-même, cette clé de voûte de l'Eglise, ce successeur de saint Pierre, existe-t-il encore à cette époque? Oui, il

existe, même en double, car il y a deux papes, l'un à Rome, l'autre à Avignon, et qui s'excommunient mutuellement.

C'est dans cette atmosphère viciée que Jeanne doit vivre, c'est de cette bande de pillards qu'elle doit se faire obéir. Elle, la Pucelle de Lorraine, n'est pas faite de cette pâte grossière. Rien de ces sentiments bas n'existe dans son cœur. Il y a en elle une droiture, une franchise, une netteté de caractère qui n'est pas de son siècle. Pourtant, nous l'avons dit, les soudards qui l'entourent ne sauraient percevoir avec assez de force ce rayonnement qui émane d'elle, pour se soumettre sans murmurer. Il doit, de toute évidence, intervenir ici un nouveau facteur, une raison accessible à leur entendement, une base sociale qui leur fait reconnaître l'autorité de cette jeune fille. Or, nous venons de voir qu'il existait effectivement une cause qui avait gagné à Jeanne la confiance royale, qui avait transformé du jour au lendemain la bergerette en personnage important, égale aux plus grands princes. Cette cause, c'était le secret dévoilé par Jeanne. Mais par la suite, ce secret, ce « signe » fut connu d'un plus grand nombre de personnes; la Pucelle elle-même y faisait allusion pendant son procès. Les initiés du « parti » de Jeanne devaient certainement en être informés et nous verrons qu'ils usent de ce moyen pour vaincre d'autres résistances. Car l'apparition de Jeanne, la singulière situation qu'elle occupait à la Cour, l'importante mission qu'on voulait confier à cette villageoise, sortie on ne sait d'où, tout ceci provoquait des hésitations, des méfiances, assez justifiées, avouons-le.

« Nul ne se rencontra qui pût croire que le sort du plus fier royaume de la chrétienté était remis à de telles mains, ni que le faible bras d'une jeune fille de village fût réservé pour accomplir une tâche où avaient échoué les Conseils les plus sages et les courages les plus forts. » (Dupanloup, *Panégyrique de Jeanne d'Arc.*) Cer-

tes, maintenant que nous pouvons considérer la merveilleuse carrière de l'héroïne dans sa totalité, de ses débuts à sa mort glorieuse, que nous savons et le siège d'Orléans et Patay et le sacre de Reims, le doute sur la mission de Jeanne peut nous paraître surprenant et sacrilège. Mais pour les gens de Vaucouleurs et de Chinon, il en était autrement. Ils ne pouvaient percer de leurs regards le voile chatoyant de l'avenir et n'avaient d'autre ressource, comme chacun de nous, que de juger les événements d'après l'expérience du passé et la réalité du présent. Or, à ce moment, Jeanne n'était à leurs yeux qu'une pauvre villageoise ignorante, animée d'énormes, de ridicules prétentions. Etait-elle seulement recommandée par quelque personnage vénérable qui pourrait s'en porter garant? Aucunement. Inconnue de tous, Jeanne ne semblait avoir pour elle que la force de sa conviction.

Le « parti » de Jeanne comprenait parfaitement la difficulté qu'il y avait à faire accepter par les non-initiés cette bergère, quoique inspirée, mais ignorée. Il était de toute nécessité de lui créer des « références » émanant d'une haute autorité spirituelle. On constitua donc une commission qu'on pourrait appeler « parlementaire », car elle comprenait les membres du Parlement de Poitiers appartenant tous à l'état ecclésiastique. Regnault de Chartres en fut nommé président. Jeanne logea dans la famille de l'avocat général Jean Rabuteau ,pendant les trois semaines que dura l'enquête. Elle semblait du reste la considérer comme une ridicule formalité qu'elle supportait avec impatience; ses réponses aux docteurs sont souvent ironiques, parfois fort brusques.

La Commission paraît avoir pris sa tâche fort au sérieux et envoya même ses représentants à Domrémy pour y recueillir des renseignements de première main sur Jeanne. Toutefois, les docteurs persistaient à se montrer sceptiques et harcelaient la Pucelle de questions embarrassantes. Le temps pressait; pour en finir, on

décida de dévoiler le secret de Jeanne à la Commission ou du moins à ses membres les plus influents. Aussitôt, changement de décor. « Les clercs cessèrent de m'arguer quand ils eurent su ledit signe », dira Jeanne à Rouen. La Commission composa un long mémoire dont l'importance est capitale pour l'histoire de la Pucelle, car il contenait les résultats de l'enquête à Domrémy, qu'on ne renouvela que vingt-cinq ans plus tard, pour le procès de réhabilitation, alors qu'une partie des témoins des premières années avaient déjà disparu et que les autres ne pouvaient se fier exactement à leurs souvenirs. Malheureusement ce mémoire ne fut jamais publié, il ne figura même pas au procès de réhabilitation. Quicherat s'en étonne. « Cependant, au moment de la réhabilitation, dit-il, cette pièce capitale pour la mémoire de Jeanne ne fut pas produite... celà est cause que la postérité regrettera à tout jamais les procès-verbaux de Poitiers, le plus beau document, je n'en doute pas, qu'elle pût posséder sur Jeanne d'Arc. »

Il n'est pas douteux que ce document dut être favorable à Jeanne, puisqu'il motiva la décision de la Commission. Jeanne elle-même lui attribuait une grande importance et parle pendant son procès du « livre de Poitiers », invitant les juges à le faire quérir. Si on a cru devoir le supprimer, cela ne peut être uniquement qu'à cause du « secret » dont il devait être question. Quoi qu'il en soit, le seul document qui vit le jour fut un résumé du mémoire de la Commission. Les clercs de Poitiers y louaient les vertus de la Pucelle et concluaient sans trop d'enthousiasme à la nécessité de l'envoyer au secours d'Orléans.

Notons ici un de ces faits révélateurs de l'histoire de Jeanne d'Arc, dont les historiens n'ont pas semblé faire cas. Nous connaissons de nombreux détails sur l'interrogatoire de Poitiers par la déposition d'un certain Gobert Thibault, écuyer des écuries royales, qui y assistait. Que

venait faire ce modeste fonctionnaire parmi ces doctes et illustres docteurs? Il y venait sur l'ordre de Monseigneur l'évêque de Castres, Gérard Machet, confesseur du roi. Nous avons vu le rôle prépondérant que cet ecclésiastique jouait dans le « parti » de Jeanne, l'intérêt qu'il lui montra dès son arrivée, ce qui permet même à Vallet de Viriville d'émettre l'hypothèse que Machet ait pu endoctriner la Pucelle avant l'audience royale.

Or, Gobert Thibault, l'homme de confiance de l'évêque de Castres, chargé par ce dernier de surveiller l'enquête au sujet de Jeanne, était l'ami intime de Bertrand de Poulengy et de Jean de Novelonpont.

Et nous avons ainsi les deux chaînons qui nous manquaient dans cette chaîne qui va de la villageoise au roi : Jeanne, Poulengy et Novelonpont, Thibault, Machet, Charles VII. Du coup, tout s'éclaire : les visites des deux amis à Domrémy, leurs conversations avec Jeanne, l'aide qu'ils lui prêtent, le consentement maussade de Baudricourt, le voyage à Chinon, l'audience solennelle, tout ce qui semblait étrange, incompréhensible, mystérieux dans les débuts de Jeanne s'ordonne et s'harmonise parfaitement, dès que nous y voyons les manifestations d'une volonté directrice qui dirige, prévoit du fond du confessionnal royal. Point n'est besoin ici de nous aventurer dans les hypothèses; nous savons pertinemment que Machet suivait avec attention la mission de Poulengy et de Novelonpont, puisque c'est justement à lui que ces deux compagnons s'empressèrent d'aller faire leur rapport dès qu'ils amenèrent Jeanne à Chinon. Nous savons également que Jeanne connaissait le rôle de Thibault auquel, à leur première rencontre, elle fit grand et amical accueil. « Elle me frappa sur l'épaule, raconta-t-il plus tard, en me disant qu'elle voudrait bien avoir beaucoup d'hommes d'aussi bonne volonté que moi. »

Les docteurs de Poitiers ne furent pas les seuls à se montrer récalcitrants. On avait demandé une consulta-

tion à Jacques Gélu, archevêque d'Embrun, une des lumières de l'Eglise armagnac. Ce prélat se montra fort hostile à Jeanne, conseilla même de s'en méfier. L'avis pouvait produire mauvaise impression; il fallait donc obtenir de l'archevêque une nouvelle consultation favorable à la Pucelle, et effectivement, on l'obtint. Par quel moyen? Hanotaux exprime l'opinion « qu'en courtisan habile et diplomate avisé, Gélu, qui d'abord avait conseillé la prudence et la réserve, maintenant s'étant mieux renseigné sur la volonté du roi, rédige, en même temps que Gerson, un mémoire non moins catégorique en faveur de la Pucelle ». Voici un exemple frappant de ces hypothèses bâties sur le sable, et dont les historiens de la Pucelle essayent de masquer les lacunes et les contradictions de la légende. Gélu était exactement le contraire d'un « courtisan habile »; il le prouva par la suite pendant la captivité de Jeanne en écrivant à Charles VII une lettre rude et indignée : « Je vous recommande, lui disait-il, que pour le recouvrement de cette fille et pour le rachat de sa vie, vous n'épargniez ni moyens, ni argent, ni quel prix que ce soit, si vous n'êtes prêt d'encourir le blâme indélébile d'une très reprochable ingratitude. » Charles VII resta sourd à la voix de cette conscience et l'histoire le stigmatisa de ce « blâme indélébile » que lui avait prédit Gélu.

Mais si le brusque changement d'opinion de l'archevêque n'était pas dû à une plate courtisanerie, il ne pouvait l'être qu'à la même cause qui produisit un effet magique sur les docteurs de Poitiers : la connaissance du « secret ».

Quel était donc ce secret? Nous essayerons, dans une prochaine étude, de donner une réponse à cette question.

J. JACOBY.

LES DEUX CENTENAIRES
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES

—

Il n'est pas ordinaire de voir une institution fêter deux fois son centenaire dans le court espace d'un peu plus de trente ans. C'est cependant ce qui va échoir le 27 octobre prochain à l'Académie des Sciences morales et politiques. Celle-ci avait pu, comme les autres classes de l'Institut, prendre sa part de la commémoration générale de 1895 qui évoquait les souvenirs de la suprême création de la Convention dans son testament intellectuel de 1795.

Cette dernière, sous le nom générique d'*Institut National des Sciences et des Arts pour les recherches, les publications, les découvertes,* avait voulu créer un corps savant, qui ne laissât de côté aucune branche de l'activité humaine, et *associât* même à ses travaux les plus grandes notabilités étrangères. On ne pouvait être plus ouvert et plus libéral. Cet institut, première forme, comprenait trois classes (1) et, dans la seconde, figurait déjà, sous un titre analogue à celui d'aujourd'hui, la classe des Sciences morales et politiques.

Celle-ci, pour justifier son titre, comme ses collègues, s'était mise au travail dès le jour même de sa création. Elle avait tenu des séances publiques, édité des mé-

(1) La première classe était celle des Sciences mathématiques et physiques; elle comprenait toutes les branches des sciences connues et y joignait la médecine et la chirurgie, l'économie rurale et l'art vétérinaire; la deuxième section était celle des Sciences morales, comprenant même la géographie, plus tard reportée à la section scientifique; la troisième classe comprenait la Littérature et les Beaux-Arts, y compris la musique et la déclamation, ce qui permit à l'acteur Molé de faire partie de l'Institut national.

moires, reçu des communications intéressantes, bref avait donné l'image d'une très louable activité.

Cependant, bien qu'elle eût la sagesse d'éviter malgré sa dénomination les débats irritants de la politique, la classe des Sciences morales et politiques ne devait avoir qu'une existence éphémère et des plus fragmentaire. Le pouvoir central de cette époque s'immisça bientôt dans les affaires du jeune Institut : le Directoire, qui avait recueilli sur ses faibles épaules le formidable héritage de la Convention, crut étayer sa faiblesse en poursuivant jusqu'au sein des corps savants certains adversaires de sa politique. A la suite du coup d'Etat du 18 fructidor, il somma les classes de l'Institut, qui s'exécutèrent, d'exclure de leurs listes plusieurs de leurs collègues, et non les moins illustres, suspects d'opposition au régime directorial. C'est ainsi que dans la première et la troisième classe, Carnot et Fontanes furent dépossédés brutalement de leurs sièges; ce qui, par parenthèse, permit justement à Napoléon Bonaparte, protégé comme on le sait de Barras, de venir, le 25 décembre 1797, remplacer l'organisateur de la victoire dans la section des Arts mécaniques.

La classe des Sciences morales n'avait été touchée à ce moment dans aucun de ses membres, peut-être justement à cause de sa prudence sur les questions irritantes de la politique. Et c'est à son illustre et nouveau collègue de la première classe, à celui qui cependant s'était déclaré si fier de son élection faite par ses pairs et accolait à son nom dans ses proclamations d'Egypte son titre de membre de l'Institut, qu'elle allait devoir, dans la réorganisation de l'Institut, décidée par le Premier Consul, sa disparition par absorption dans les deux autres classes.

Alors que le très prochain maître de la France laissait réapparaître sous le nom d'Académies les autres classes de l'Institut, seule l'ancienne classe des Sciences

morales voyait son nom supprimé de la nomenclature officielle. Elle était, de la main du Premier Consul, selon la jolie expression de J. Simon, « tuée doucement et par prétérition » (1).

§

Et des gouvernements avaient passé : après l'Empire la Restauration, et même les premières années du Gouvernement de Juillet, maintenant cet injuste ostracisme, jusqu'au jour où un grand historien, gloire future de la Compagnie, Guizot, devenu ministre de l'Instruction publique, s'avisa de faire réparer un si long oubli et si nuisible au lustre des lettres. Le 27 octobre paraissait au *Moniteur* un décret que Guizot avait fait signer la veille par le roi Louis-Philippe, et qui rétablissait dans ses droits et ses prérogatives, ainsi qu'avec son nom primitif, l'ancienne classe de l'Institut national de 1795, sous le nom désormais définitif d'*Académie des Sciences morales et politiques*. Guizot, dans ses considérants, n'avait pas eu de peine à justifier cette résurrection, tant par la nécessité d'associer plus intimement les corps savants à la rénovation sociale qu'il entreprenait, qu'en souvenir aussi de la classe de l'Institut de 1795 qui, dès cette époque, avait compté dans son sein un nombre fort respectable de savants qualifiés, de philosophes et de moralistes réputés.

La liste des membres du premier Institut, préparée par Lakanal — qui eut la rare modestie de s'oublier lui-même parmi les premiers membres — et dressée par le Comité de l'Instruction publique, comprenait, pour la science sociale et la législation, Daunou, principal auteur de la Constitution de l'an III, dans laquelle il avait fait incorporer le projet d'Institut national, et Cambacérès qui devait être, sous le Consulat, l'un des

(2) J.Simon : *Une Académie sous le Directoire.*

principaux auteurs du Code civil; pour l'économie politique Sieyès, l'auteur du pamphlet fameux, qui avait fait sa fortune politique, futur collaborateur lui aussi de Bonaparte après le 18 Brumaire.

La philosophie y était représentée par Volney, l'auteur des *Ruines*, et la morale par Bernardin de Saint-Pierre, l'illustre auteur de *Paul et Virginie* et des *Harmonies de la Nature.*

Le premier tiers des membres choisis par la Convention s'était complété sous le Directoire par des élections successives, et où d'ailleurs la politique n'avait eu aucune part. Et c'est ainsi qu'à la faveur de quelques scrutins étaient venus compléter la section vingt-quatre membres nouveaux parmi lesquels émergeaient d'actuelles ou de futures célébrités.

Par exemple, dans la section de morale étaient entrés successivement le célèbre abbé Grégoire, Larevellière-Lépeaux ainsi que Lakanal, appelé cette fois par le suffrage de ses pairs; dans la section de l'économie politique Dupont de Nemours et Talleyrand, dans celle d'histoire Dacier et Raynal, enfin dans celle de géographie l'illustre navigateur et écrivain Bougainville.

§

C'est au sein de cette élite, fortement décimée par le temps et par tant de révolutions successives, que Guizot eut à tâche de retrouver les éléments de la nouvelle Académie des Sciences morales qu'il voulait instaurer.

Il avait posé dès l'entrée ce noble principe qui doit servir de loi à tout gouvernement qui se respecte : pas d'immixtion du pouvoir dans le recrutement des Académies : « L'élection, écrivait-il, est de l'essence des Sociétés savantes : on n'y entre dignement que par le choix de ses pairs. »

Et c'est ainsi que Guizot rechercha pour les réintégrer dans leur siège les derniers survivants du premier Institut. Il s'en trouvait encore douze, mais dont la plupart s'étaient retirés dans quelque calme asile, à moins que l'âge ou la fatigue ne les eût obligés à une plus complète retraite. C'était le cas pour le plus célèbre peut-être d'entre eux, Sieyès, qui ne put répondre à la première convocation de Guizot. Et ce fut Roederer, le doyen après lui des survivants, qui, appelé d'urgence à Paris, fut mis par le ministre au courant de ses intentions et se chargea de convoquer ses anciens collègues.

Roederer, d'ailleurs, devait bientôt changer son titre de doyen pour celui de président de la nouvelle Académie des Sciences morales.

Des autres survivants trois : Daunou, Reinhardt et de Gérando, avaient été, après la suppression de leur classe en l'an III, versés à l'Académie des Inscriptions, tandis que le comte Roederer et Merlin étaient agrégés à celle de langues et de littérature.

Ce furent ces cinq qui seuls se présentèrent à la séance inaugurale de l'Académie, tandis qu'à l'appel nominal sept nouveaux académiciens étaient portés absents. Trois d'entre eux se trouvaient malades : Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions depuis 1803, Sieyès rentré d'exil, mais fort âgé, Destutt de Tracy, courbé par l'âge et les chagrins et ne paraissant presque plus même à l'Académie française. Garat, le comte de Cessac, le marquis de Talleyrand étaient absents de Paris; Talleyrand finissait sa carrière comme ambassadeur du roi à Londres, et Garat cherchait l'oubli du passé dans un petit village au pied des Pyrénées.

L'ordre du jour invitait les académiciens présents à s'adjoindre sur le champ quatre nouveaux confrères choisis parmi les membres des autres Académies : c'est ainsi que furent élus tout d'abord le philosophe Cousin et Dupin aîné, représentant l'Académie française, le

comte de Laborde et Naudet représentant celle des Inscriptions.

En deux séances les seize titulaires en choisirent sept autres, et les vingt-trois complétèrent le nombre officiel de trente fixé par le décret royal en s'adjoignant pour finir sept nouveaux confrères. Les compétitions s'avérèrent nombreuses pour conquérir un fauteuil dans ces élections complémentaires, mais c'est peu à peu qu'y furent admis par le suffrage les écrivains les plus éminents de la haute littérature et de la haute pensée philosophique ou historique : Jouffroy et Damiron, Guizot lui-même, Thiers et Michelet, Alexis de Tocqueville, et Mignet qui devait en être pendant près de quarante ans le parfait secrétaire perpétuel. Lakanal, revenu d'un long séjour en Amérique, s'était présenté un beau jour à l'Institut, vêtu de son vieil habit de 1795, pour reprendre son ancienne place. Ainsi reconstituée définitivement et désormais sûre d'un avenir qu'elle espérait sans nuages, l'Académie se mit sérieusement au travail, organisa ses communications et ses lectures, et surtout s'ingénia à proposer à des concours que des libéralités bientôt agissantes lui avaient permis d'instaurer, maint sujet de nature à susciter d'heureuses vocations dans tous les domaines de son ressort (3).

Cousin, à son tour ministre en 1840, voulut mettre à profit le zèle de la jeune Académie renaissante pour lui demander un Rapport général, sorte de synthèse raisonnée des progrès de l'esprit humain.

C'eût été un travail d'importance et qui eût pendant

(3) Voir sur l'activité de la nouvelle Académie : Franklin, G. Perrot, G. Boissier, G. Picot et le comte de Franqueville : *L'Institut de France, son origine, ses transformations, son organisation*. Notons que les premiers sujets de concours proposés par l'Académie à cette époque révélèrent les noms du philosophe Ravaisson, et de Barthélemy de Saint-Hilaire, plus tard ceux du moraliste Paul Janet et de l'économiste A. Baudrillart. Il va sans dire que l'activité de l'Académie des Sciences morales n'a fait que croître et que bien des savants actuels ont reçu à l'aurore ou même au milieu de leur carrière la consécration de prix justement réputés, mais nous voulons rester dans le domaine historique.

de longues années absorbé l'activité de membres occupés trop souvent eux-mêmes à des œuvres de longue durée.

L'Académie voulut bien l'esquisser pour satisfaire un collègue ministre, mais elle sentit bientôt qu'elle n'en pourrait facilement porter le formidable poids : elle préféra alors confier à des membres bénévoles des enquêtes et des travaux sur de grands problèmes sociaux qui passionnaient l'opinion de l'époque.

Et c'est ainsi qu'Adolphe Blanqui visita de nombreux centres ouvriers pour y faire sur place une sérieuse enquête économique, préludant aux travaux postérieurs d'Emile Levasseur sur les classes ouvrières en France; en même temps, un certain nombre de petits traités clairs et succincts sortirent de plumes dûment autorisées, dont le plus réussi peut-être fut cette *Vie de Franklin* de Mignet, destinée à prendre place dans toutes les bibliothèques communales.

L'Académie continuait donc ses utiles travaux sans penser qu'aucun régime pût désormais tenter quelque chose contre son indépendance.

Elle se trompait : l'Empire, succédant au coup d'Etat qui avait d'ailleurs ramené heureusement d'illustres hommes politiques du régime passé, notamment Guizot et Thiers, à une plus grande assiduité académique, se décida à renouer la tradition consulaire : le fait du prince introduisit un beau jour par décret dix nouveaux académiciens destinés à compléter la section politique qui, paraît-il, n'était pas spécialement représentée à l'Académie. Le coup fut rude pour la dignité du corps savant, qui s'inclina devant la volonté du pouvoir, mais sut rappeler à ses collègues venus sans être appelés qu'ils n'étaient pas entrés par la bonne porte.

Par bonheur, ce mauvais souvenir fut plus tard effacé par le geste spontané de l'éminent historien Victor Duruy. Celui-ci, devenu à son tour ministre de l'Ins-

truction publique en 1866, n'eut rien de plus pressé que de s'entendre avec l'Académie pour faire disparaître la section politique créée il y avait onze ans, par un véritable abus de pouvoir. Elle fut supprimée purement et simplement et ses membres répartis dans les cinq anciennes sections, ce qui porta les membres de l'Académie au nombre désormais définitif de quarante (1).

§

La troisième République, bonne princesse, n'est jamais intervenue dans les affaires des Académies que pour ratifier des choix librement consentis et qui, plus d'une fois, se sont portés sur les hommes d'Etat les plus éminents de la République. Ce fut le cas notamment pour Jules Simon, l'un des fondateurs de la troisième République, qui, plusieurs fois ministre et Président du Conseil, chargé d'honneurs et de gloire, trouva ses joies les plus réelles dans l'accomplissement de ses devoirs d'académicien et, en 1882, de secrétaire perpétuel de la compagnie et employa tous ses soins à accroître dans le monde le relief de l'Académie des Sciences morales.

Et pour citer en terminant un trait qui émane de ce même J. Simon, mais rassemble dans un même geste élégant et l'Académie des Sciences morales et le Président de la République d'alors, Carnot : c'est en 1889 que, cédant à de généreuses sollicitations, le Gouvernement de la République autorisait la rentrée en France du duc d'Aumale en même temps qu'une vacance dans la section d'histoire permettait à l'Académie des Sciences morales de l'appeler à siéger parmi ses membres.

Et c'est justement à Chantilly, dans le merveilleux

(4) Ce nombre demeure aujourd'hui celui des membres titulaires, répartis en 5 sections de 8 membres chacune : section de philosophie, de morale, de législation, jurisprudence et droit civil, d'économie politique et de statistique et finance. Il faut y ajouter pour donner un tableau complet de l'Académie 10 membres libres, 6 associés et 50 correspondants, dont 12 pour la seule section d'économie politique, statistique et finances.

décor du château généreusement légué par l'historien du grand Condé à l'Institut de France, que l'Académie des Sciences morales recevra les corps constitués et l'élite des Sociétés savantes venues pour fêter avec elle un double et d'autant plus glorieux centenaire.

MAURICE WOLFF.

REFLETS D'UNE EAU LISSE

A Gérard d'Houville.

Scilicet immemores supera ut convexa revisant
Rursus et incipiant in corpora velle reverti.

VIRGILE.

Lassitude, vertige où s'engouffrent nos courses!

Sous la hêtraie, autour de moi, le feu des sources,
Nymphes! jaillit avec vos rires : m'approcher,
Je n'ose plus. Pourtant, par les nœuds du rocher
Je bondissais, sursauts fougueux, promptes descentes,
Et parfois m'abreuvant aux ondes surgissantes,
Quand de mes yeux et de mes lèvres, sans choisir,
Au gré des heures, m'entraînait l'âpre désir
D'un souffle pur entre vos bras. O chère joie,
Selon que sur vos fronts un poudroiement rougeoie
Et brûle, je humais l'or pâle des cheveux;
Je m'assouvis dans cette étreinte, et, si tu veux,
Ma seule Elue! en toi je boirai la suprême
Scintillation des astres dont se parsème
Même un ciel moins obscur où l'aurore apparaît.

Nonchalance d'une âme frêle au flux secret
De jeux hardis et de détentes, l'agonie
De mon songe par trop de fièvre se dénie
A la molle langueur du délice oublieux.
Déjà la brise se dissout en mille lieux
D'extase sur le lac sans rêve dont l'eau lisse
Emeut de ses reflets l'amer abîme où glisse
Une suavité de sommeil transparent.
J'y respire un zéphir plus souple qu'un torrent
De fleurs, et les pétales trempés dans l'arome
D'un air vierge bientôt me bercent au royaume

De longue lassitude où m'enferme l'amour.
Sous ses plis le silence isolant, alentour,
L'effarante beauté dont meurt chaque visage
Absorbe dans l'exil l'ombre encor qui présage
L'égal effacement des prestiges de nuit.
Hors la brume massive où se fond le circuit
Jadis vivace et lumineux de vos présences,
Et les ténèbres aveuglant aux hêtres denses
La douce exhalaison des caresses du ciel,
Plus rien ne reste. Meurs en moi, meurs, partiel
Bonheur, tourment déçu. Nulle pitié n'est sûre :
O mon âme, succombe à ta lourde blessure!

Soudain dans la vallée un frisson d'aile a lui.
De ces matins sans grâce au désert naît celui
Peut-être que ton cœur pleurait, et qu'il réclame,
Et qu'il sent, immobile essor, avec la flamme
Sourdre, naïf, à l'horizon plein de clarté.
Des ramages d'oiseaux légers ont éclaté,
Et que de papillons palpitent sur la plaine!
Je flaire une subtile odeur de marjolaine
Au brusque frôlement dont mes nerfs ont frémi.
Je te vois, les seins nus, t'épanouir parmi
Le bruissant réveil des nymphes fugitives.
Remords toujours rompus, ruses, alternatives
Cruelles pour l'esprit souvent las, mais têtu,
Tes yeux me riront-ils, ou me déjoueras-tu?

Tu te dresses au fond du lac où te modèle,
Triomphe trop furtif, une haleine infidèle
Qui passe en se jouant et s'efface en l'azur
De mystère tendu désormais comme un mur
Impénétrable aux traits de mon impatience.
O brève illusion, quel succès te fiance
Au bonheur tant cherché dont m'asservit l'espoir?

N'ouvre plus au printemps tes promesses, miroir!
La morne effeuillaison de corolles écloses,
Délire de splendeur dont si tôt tu m'imposes
Le goût de cendre et le mépris, car nul orgueil

Naufragé ne surnage aux brisants de l'écueil,
N'irrite plus l'émoi des ferveurs en démence.
Je sais que l'éternel mensonge recommence
Partout son même effort et son même abandon.
Terrain aride. Rien n'y croît, que le chardon
Des dunes, que l'ortie inerte. L'âme est morte.
Si par les bois le jour grandit, il ne m'apporte,
A moi qu'imbibe d'amertume la douleur,
Aucun confort de joie, aucun frisson de fleur,
Ni le souhait, comme jadis, d'ardentes courses
Et leurs rumeurs. Je n'entends plus l'appel des sources,
Je n'entends plus l'appel des sources. J'ai surpris
Des rieuses parmi leurs murmures les cris
Mal étouffés, et tout un effroi qui s'ignore
Dans les ruissellements de leur gaîté sonore.

Une immense accalmie emplit d'aise mon corps.
Ah! quel déroulement d'ineffables accords
Me lie à l'apaisante croissance d'un charme
Inattendu! Je n'ai plus de fièvre ou d'alarme
Qu'en des lueurs d'oubli troublant ma guérison.
Elles cèdent. Et je m'immole. Et du gazon
Une tiède torpeur me gagne, s'insinue,
Heureuse effusion de douceur continue,
Par cette plénitude en mon délaissement.
Pénombre d'un feuillage immuable, clément
Climat, saison au loin sans mélange et déserte,
Pas une voix, pas un vestige, nulle alerte,
Parfum de fête, ombre d'ombelle ou de glaïeul,
Rien qui s'émeuve dans ce monde où je suis seul :
Dieux! que cette douceur coule ainsi, m'envahisse,
M'enveloppe, à la fois la sève et le calice,
Et qu'elle m'assimile à soi, cette douceur!
Je m'immole, je suis soumis au Temps berceur,
Il m'embrasse dans ses blandices, et j'oublie
Mes futiles détours de force ou de folie
Quand m'égarait l'élan des neuves passions.
Le leurre, la rapine et les incursions,
Le caprice effréné d'attirances grossières.

Des ans que j'ai vécus indociles poussières,
Que s'en perde au néant l'amas tumultueux.
Arrière, jours mauvais! Les yeux fixés sur eux,
Irai-je renflouer vers l'indice d'un phare
Au fanal mort, l'antique audace qui s'effare,
Ponton désespéré, broyé par l'ouragan?

Je ne veux pas. Je porte en l'âme un talisman
Qui disperse l'assaut des spectres fous. J'abjure
Le fervide passé si regorgeant d'injure
Qui m'enserrait de ses mirages, quand j'aimais.
Je suis seul, immobile, aveugle désormais,
Indifférent aux feux dont s'allume une aurore.
Que fait à mon bonheur qu'un charme vienne éclore
Auprès de moi, s'il ne m'attire, et si l'azur,
Des rêves nourricier, ne peuple qu'un obscur
Espace où nul émoi ne m'attache au grimoire
Des astres? Qu'un rayon fuse dans la nuit noire,
Ou que la gerbe pèse au bras du moissonneur,
Songes vains, visions, que fait à mon bonheur,
Impassible tombeau, que j'y sois la momie
Et que j'y fonde en cette ivresse d'accalmie?

Je t'ai rejoint, vertige, au gouffre, où me reprend
Cette suavité du sommeil transparent.
Mais de quelle rumeur frémit ma quiétude,
Quelle clarté, quel chant à mon réveil prélude?
Le ciel est plus serein, et l'aurore apparaît.
Nonchalance de l'âme frêle, au flux secret,
Sous la hêtraie, autour de moi, le feu des sources,
Nymphes! jaillit avec vos rires. Vers les courses
Bondissantes m'entraînez-vous comme autrefois?
Succomberai-je encore à vos pressantes voix
Qui m'appelaient parmi les jeux et les détentes?
Oh, qu'alors vous étiez heureuses, palpitantes,
Et belles de ce ciel que vous êtes! Vos mains
Sont pures. Je retrouve au soleil les chemins
Perdus. Ma vie ancienne est d'une autre suivie;
Je reviens de la mort, je renais à la vie.

Elles dansent, les nymphes, aux nœuds du rocher
Et rient aux eaux du lac...
Pourrai-je m'approcher?

ANDRÉ FONTAINAS.

LETTRES ET NOTES INÉDITES DE PIERRE LOUYS

Toutes les lettres et notes qui suivent, je les dois à la grande amabilité de M. Georges-C. Serrière, je lui en exprime ici toute ma reconnaissance.

LETTRES A MM. ANDRÉ LEBEY ET PAUL VALÉRY
(Non envoyées à leurs destinataires)

C'est une joie, à une époque où l'égoïsme règne partout, de mettre en évidence la générosité de cœur de Pierre Louys et son détachement absolu de sa propre renommée et de ses intérêts matériels. Nous avons déjà publié ici même une lettre à M. Maxime Formont, qui félicitait ce jeune romancier — il a depuis largement tenu les promesses de ses débuts — et lui donnait des conseils qu'il croyait excellents pour concilier honneur et succès. S'il a, au dernier moment, retenu cette lettre, c'est tout simplement par un excès de délicatesse, il a craint de froisser M. Maxime Formont. Aujourd'hui nous allons le voir demander à son grand ami André Lebey d'obtenir un congé de deux mois pour son autre intime M. Paul Valéry afin de permettre à ce dernier de terminer « La Jeune Parque » en même temps qu'il lui faisait offrir d'abandonner le titre de son roman « Psyché », persuadé qu'il était que ce titre, dans l'intention de son auteur, convenait tout à fait à ce beau poème.

Mon cher André, Crès m'a paru vraiment « disposé » comme je te l'écrivais.

Je n'ai pas d'engagement de sa part, mais je serais bien trompé s'il attendait ton manuscrit pour dire oui

ou non. Chez aucun éditeur, je ne suis rien, et surtout chez ceux qui ont fait fortune dans mon jardin, mais très exceptionnellement je tiens Crès pour un éditeur fort honnête, et s'il finit par te répondre « oui » tu peux te fier à cet homme-là.

Entre nous, j'ai reçu cette semaine une assez triste lettre de Valéry. Son long poème dont nous avons lu des fragments est une des plus belles choses qu'on ait faites en français depuis cinquante ans.

Est-ce ton avis comme le mien?

Et il est sur le point de l'abandonner, de le laisser *en panne,* comme l' « Hérodiade » de M. [Malarmé] parce qu'il ne se trouve pas cette année dans les conditions de « silence » et de « solitude » où il travaillait, voici deux ans.

Que faire?

Je sais par lui que cette « Jeune Parque », si depuis dix ans mon roman prochain n'était pas « Psyché » aurait eu « Psyché » pour titre. Veux-tu que nous nous cotisions ainsi : tu obtiendrais de ton oncle (et peut-être aussi du gouvernement) que Valéry eût deux mois de solitude, tout de suite : 1er juillet-31 août.

Pour moi, je lui donnerais mon titre. C'est tout ce que mon propriétaire n'ait pas encore saisi.

Veux-tu? — (Il ne sait rien de cette lettre.)

Ici, tout est de plus en plus triste. Si je viens souvent le mardi soir, et si j'attends au matin pour te prévenir quand je ne viens pas, c'est que je ne suis pas encore absolument « lassé de tout, même de l'espérance ». Cela viendra. Pourtant je comprends très bien que ta vie active en soit troublée.

Interrompons ces dîners, jusqu'au jour où je me retrouverai — si les Dieux y consentent — à peu près tel qu'auparavant.

J'ai toujours eu des ennuis; mais rien de comparable à mon existence depuis cent jours. Mieux vaut pour

moi ne reparaître que « victorieux ou mort » de ce qui m'ensevelit.

A toi de cœur, P.

La publication faite en décembre 1926 par P. V. de 15 de ces lettres à P. L. (1), *en nous apprenant que l'auteur d' « Aphrodite » avait renoncé au projet de recourir à l'intervention d'André Lebey, nous apporte la réponse de P. V. à la suggestion si amicale de son correspondant. Cette réponse permet d'admirer la noblesse de caractère des deux grands écrivains.*

Avant de la donner, reproduisons un extrait de la « préface » aux « 15 Lettres »; elle explique le rôle de P. L. dans l'éclosion de La Jeune Parque (2) *et l'intérêt si vif qu'il portait à cette œuvre :*

Celui-ci [P. V.] composait alors la *Jeune Parque;* sans l'ami [P. L.] qui l'exhortait, le réconfortait, eût-il jamais mené à sa fin cette œuvre difficile, exercice conçu par analogie à l'image d'une composition musicale *à plusieurs parties?*

P. L., de son côté, écrivait sa *Poétique,* se reprenait aussi à faire des vers. Tous les deux retrouvaient les volontés de leur jeunesse et leurs certitudes primitives dans cet échange quotidien de leurs idées. Cet état de renouvellement explique assez le tour, les plaisanteries, les excès intellectuels qu'une familiarité si ancienne des esprits, une liberté, une connaissance mutuelle si intime demandaient, exigeaient, engendraient nécessairement.

Voici maintenant un extrait de la réponse de P. V. :

Maintenant, ô Pierre, je viens au plus haut de ta lettre.

Le titre de *Psyché* serait le titre... [de la *Jeune Par-*

(1) *XV lettres de Paul Valéry à Pierre Louys* (1915-1917), in-4°. Tiré à 52 exemplaires, 20 décembre 1926, pour Julien-P. Monod, 42 ff.

(2) *La Jeune Parque* a paru en 1917.

que] si ni Jean de La Fontaine ni Pierre Louys n'avaient quelquefois songé à lui.

La Fontaine, je m'en fiche — quoiqu'il ait fait ceci :

> *Je les reprends : sortons de ces riches palais*
> *Comme l'on sortirait d'un songe.*

(Est-ce bien!)

Pierre Louys, c'est une autre affaire.

Quoiqu'il ne veuille jamais, jamais m'écouter — ni se coucher à 22 h. (nouvelle), ni insérer tranquillement dans la véritable *Pyché* un certain poème qui est *Apogée* (3), ni.... — toutefois la charmante amie de l'Eros ne saurait lui être ravie...

Non, mon vieux, les quatre lignes que tu as mises en fin de cette lettre pour m'offrir ce mot me sont vraiment, profondément plus — je ne sais quoi — que tout.

Je ne vais pas gâter ce don et ce moment en acceptant. C'est un sacrifice que tu fais. Tu as travaillé dix ans sur un livre, tu l'appelles de ce nom. C'est dans les chambres de ton esprit un animal familier, un enfant, une maîtresse, et bien plus encore. Tu es rentré pour travailler à *Psyché*. Tu t'es levé pour aller voir Psyché. Tu as maudit Psyché, tu l'as attendue, tu l'as eue, tu l'as apprivoisée, tuée, ressuscitée... non pas sous un autre nom, mais sous ce nom Psyché, Psyché, Psyché.

Je serais un bien grand cochon de te prendre ce signal de ton cerveau... Tu y penserais d'abord comme à ta chose. Et puis un écho de l'esprit te répondrait : Madame est avec M. Valéry, auquel Monsieur l'a cédée.

Non, mais!...

Merci, mon cher Pierre, *je ne puis te dire combien j'ai aimé ces quatre lignes.*

Les trois lettres suivantes ont été écrites par Pierre Louys en 1916 et 1917; aucune ne semble répondre à celles de

(3) P. Louys l'a, plus tard, inséré dans *Psyché*, suivant ainsi le conseil de P. V.

M. Paul Valéry, de la même période, réunies dans l'opuscule que nous avons cité, ce qui paraît confirmer qu'elles ne lui ont pas été envoyées. Tout commentaire est inutile, elles disent bien ce qu'elles veulent dire.

PREMIÈRE LETTRE

Possible, qu'en effet, si vigoureuse qu'elle me paraisse, j'attribue à chacun des arts une *position* astronomique non vérifiée par l'observatoire Villejust (4), ni par aucun autre. C'est tout naturel.

Où tel se dit « Evidence », peut-être y a-t-il « Système ». L'histoire des sciences est pleine de ces confusions. Tu m'inquiètes. Si tu me suggères le moindre doute sur l'absurdité du « consentement universel »... Où allons-nous? L'abbé Mugnier est à ma porte. Déjà je lui ai amené un parpaillot afin qu'il le sauvât des flammes de l'Enfer, et je pense que c'est assez pour le salut de mon âme, bien que cette belle action remonte à une dizaine d'années. S'il faut aussi que je me convertisse, vraiment, c'est trop. C'est trop.

Où nous ne sommes pas d'accord et où il y a choc pour la première fois, sérieusement, entre P. V. et P. L. c'est

(L'ai-je bien préparée, cette page que l'on retourne?) à propos de mathématiques. Ici j'ai d'autant plus de toupet que j'ai eu dans ma vie cent curiosités, j'ai voulu avoir « des clartés de tout », j'ai fait de la chimie, de la pointe sèche, des vers, de l'équitation, du pastel, du roman, du fleuret, de la peinture à l'huile, des traductions grecques, du violon, de l'alto, du saxophone, de la clarinette basse, du piano, de l'harmonium, de l'orgue, de la bicyclette, de l'entomologie, du conte en prose, du fusain, du tennis, de l'harmonie, de l'érotologie, de la grammaire comparée, du vernis mou, de la

(1) Dans cette rue demeure P. V.

bibliophilie, de la botanique, des castagnettes, un peu de paléographie, de l'aquarelle, du sanscrit, de la sculpture, du footing, de l'archéologie, des châteaux de cartes, du crayon noir, du latin, du cerf-volant, des ballades, de l'anatomie, de la photographie, de l'allemand, du bilboquet, de la poétique, de l'histoire littéraire, de l'anthropologie, de la sanguine, du tir à la cible, et de la critique et de l'arabe et de la théologie morale, et de la décalcomanie quand j'avais sept ans.

Tout cela!

Et jamais, depuis le jour des jours, où quatre docteurs en Sorbonne m'ont nommé bachelier *ès sciences* — jamais je n'ai pu extraire une racine carrée ni résoudre un problème par la Règle de Trois.

Alors, contre toi, mon vieux P. V., en mathématiques, je ne crains rien.

Eh bien, tu ne peux pas comparer la pauvre petite géométrie d'une figure (fût-elle de Vinci ou de Dürer) avec la géométrie, l'arithmétique, l'algèbre et la super... (pardon à l'hypermathématique — tout cela) — d'une fugue de Bach.

Tu m'écris : « La Musique n'est pas en soi plus mathématique que la Peinture ». Et tu me choquerais moins si tu m'écrivais : « Les trois angles de l'*Illiade* égalent deux droits. »

On demande un jury — s'il existe au monde trois hommes qui entendent aussi bien la musique et les Quat'Arts.

Oncques tel contrepoint fut-il de Bach rêvé,
Telle monstresse étrange, ambiguë et réelle :
Que de tresser l'Abstrait que Dzeus nommé Pévé
A ce Pan, que Syrinx appelle encor Péelle.

Oncques tel contrepoint fut-il de Bach rêvé
Une lettre sur deux est sans doute irréelle
Puisque ici toute flûte et lyre sont Pévé
Sylvain du Ptyx où nul ne cherche encor Péelle.

DEUXIÈME LETTRE

Je n'osais pas te le dire hier. Pourtant, je ne pensais qu'à cela. Voyons, Paul, Paul Valéry! Ce n'est pas toi qui parles comme M. Jourdain!

Ce n'est pas toi qui m'écris : Les Chouans, Henri Brûlard, le Communiqué, les Dépêches Havas, *c'est de la prose!*

Je voudrais faire — et cela ne m'amuse pas — des listes semblables en ajoutant à chaque ligne : C'est de la peinture. C'est de la poésie. C'est de la musique. Non. Trop facile et pas drôle.

C'est toi, toi qui es à la fois $PV + \frac{S.M.}{2}$, c'est toi qui m'as écrit cette lettre?

Alors, pourquoi ne pas [le texte manque ici] ce début de roman :

« Frileusement emmitouflée de zibeline, la comtesse se blottit au coin de sa nouvelle auto carrossée par Belvalette et dirigea l'irrésistible regard de ses yeux azurés et noyés de langueur, vers la petite pendule encerclée d'argent... »

C'est de la prose. Que reproches-tu à ce paragraphe? Il est vrai. Il est « observé ». Il « apprend » sûrement quelque chose; et, si bête qu'il soit, il peut être moins bêtement écrit qu'une page « élégante » de Balzac. Le pauvre Charles Müller, tué en 1914, faisait les pastiches mieux que ça.

Soit. Elaguons. Je laisse de côté les questions que tu écartes; — mais pas la Prose :

Question première. La Prose, c'est ma vie.

Je n'espère pas que nous arrivions à confondre nos champs visuels comme deux lunettes accouplées. Si nos pensées étaient si proches l'une de l'autre, nous n'au-

rions même pas l'envie de nous écrire. — Il ne nous faut que nous *comprendre*. Tes lettres me deviennent inintelligibles, et sans aucune intervention de l'abstrait. Pourquoi?

In nomine Dominorum, un peu de clarté!

D'entre nous, les discussions politiques ou religieuses pourraient être éloignées. Les littéraires, non.

Paul, P.V., Paul Valéry, ton maître de philosophie n'est pas du tout celui de M. Jourdain. Si quelqu'un sait bien qu'il y a prose et prose, mirliton et poésie, ripolinage et peinture, c'est toi. Ne penses-tu pas toi-même que tu crois le contraire. Nous sommes d'accord?

Maintenant et avant tout, tu m'attribues des théories et des préférences beaucoup plus étroites que les miennes.

Si tu nies la nécessité du rythme ,je te parle d'Apulée ou de Bossuet, et je t'envoie des rythmes simples. Aussitôt tu crois que j'ai tout dit; que ma musique verbale est rythmée comme une mazurka de Chopin. Je t'assure que non. La prose est autrement souple et multiforme que celle à qui tu en veux. Elle ne va pas jusqu'à Beyle, c'est vrai, mais d'Apulée à Montesquieu, la distance est plus grande, l'espace du possible est beaucoup plus vaste qu'entre deux poètes quelconques.

TROISIÈME LETTRE

Mon vieux Paul, ce que je viens de souffrir entre toi et moi (car tu sens bien qu'entre nous un incident est toute une histoire) s'explique naturellement si j'imagine ceci, assez vraisemblable :

Tu as lu ce que j'ai fait de pire : mes vers de *la Conque*.

Tu as parcouru et oublié la 1re *Bilitis*, puis *Aphrodite* (Ne relis pas).

Tu n'as rien lu de ce qui a suivi :

La seconde *Bilitis* (97)
Le roi Pausole.
L'Homme de Pourpre.
Et autres Contes.

(ou si tu avais lu quelques feuilletons de *Pausole,* ce serait aussi peu que rien. Le livre seul existe).

Hypothèse ou certitude? Cette clef à la main, j'ouvre toutes les serrures.

Cela ne dément ni un mot de tes lettres, ni rien de ce qui touche à notre amitié.

Et cela explique notre malentendu. La clef m'apprend pourquoi tu me parles de Flaubert, comme si nous causions au temps de *la Conque,* au temps « où je n'osais pas écrire en prose », pourquoi le P. L. de 1891 est plus vivant pour toi que mes lettres de 1917; et comment tu réponds à mon autrefois sans que mon aujourd'hui (bel ou non, mais vierge et vivace) ouï, depuis plus de vingt ans, pour toi, changé de style.

QUATRIÈME LETTRE

Cette quatrième lettre, très curieuse, pourrait bien avoir eu, étant donné le ton, le même destinataire P. V., à moins que ce ne soit André Lebey :

Ceci n'est pas une note en marge.

Nous allons procéder, sans en avoir l'air, selon la méthode purement théorique dénommée l'induction (tu trouveras ce mot-là dans un dictionnaire) appliquée en médecine pour la première fois par l'ancêtre que Landouzy admirait entre tous : mon cousin le Dr Louis (d'Ay), beau-frère d'Abel Hugo.

Le Dr P. C. A. Louis, membre de l'Académie de Médecine et d'autres sociétés savantes, fit, de 1815 à 1829, deux découvertes, une de fait et une de méthode.

1° Avant tout, il y a la phtisie et la fièvre typhoïde. (On n'avait pas trouvé ça.)

2° Messieurs les étudiants, depuis plus de 2.200 ans, la tradition, la science, la doctrine, le dogme nous obligent à rendre un culte aux « cas extraordinaires » : la grossesse quadruple et le veau à six pattes. — Dans ma clinique, vous ferez avec le même soin, heure par heure, jusqu'aux moindres détails, *l'observation* des cas bénins, *de tous les cas,* de toutes les maladies, et même du simple rhume ou du compère-loriot.

Tu devines... que la première découverte est la suite de la seconde; — et que la seconde en a engendé bien d'autres. Conséquences incalculables, disait Landouzy.

Or...

(Demande à feu Jules Claretie une petite transition sur plan incliné. Tu ne vois certainement pas où je veux en venir.)

Prends un cas bénin de musicophilie — il mio, verbigrazia.

Quelques leçons de violon dans mon enfance. Depuis 27 ans je ne joue que de l'orgue. Jamais de leçons de piano ni d'orgue. En 1911, étant aveugle, je me suis aperçu que je ne savais rien par cœur. Ayant recouvré la vue, par la grâce de N. S., de la T. S. V. et des S. S. je me suis émerveillé en découvrant qu'il suffirait de le « vouloir » pour retenir certaines pages de musique.

Lesquelles?

J'allais m'excuser, mon cher maître, d'avoir distrait si longtemps, et pour si peu, votre attention. Au contraire : c'est ici que je deviens intéressant.

Par la méthode du Dr L. (autrement dit baconienne) j'observe :

Rien n'est plus facile à retenir que *Tristan.*

On nous a élevés (pauvres nous!) dans cette hérésie que *Tristan* était une extravagante abstraction de la quintessence, le délire du chromatisme, l'heptamanie et la nonomanie, et cette nuit, je ne peux pas jouer de

mémoire six mesures de l'ouverture de ***Tannhaüser*** qui paraît tellement plus simple.

« Qui paraît... »

La plus *naturelle*, la plus vraie, la plus *vivante* des deux partitions est évidemment celle que je retiens.

La complexe *vit* plus que la simple.

Je viens de jouer de mémoire la fin de *Tristan* en la considérant comme une chose de nature; comme la croissance d'un végétal. Aux premières mesures de la mort : le tronc. Puis, toujours le tronc. Puis (mais si naturellement!) la branche. Puis tout à coup la fleur : une, deux, trois... quinze.

Et ces pages-là se retiennent d'elles-mêmes parce qu'on se dit à chacune de leurs notes : *cela ne pourrait être autrement.* Cela veut croître comme un arbre.

Donc...

Le simple (première page de l'ouvert. de *Tannh.*) peut être artificiel. Et c'est se rapprocher de la nature que de compliquer ses harmonies, s'il le faut, jusqu'à *Tristan.*

Θμῦθος δηλοι οτι... « je lirai » La Jeune Parque.

Nous avons réuni quelques notes : La première — la plus importante... a peut-être été imprimée. Nous la donnons sous cette réserve. Elle est d'ailleurs assez intéressante pour justifier une nouvelle publication. — La seconde est une « prière pour sauver l'âme de Balzac ». — La troisième, à propos d'un rythme extraordinaire, dit un mot de la poésie pure. La quatrième a pour titre « La place du Mot », elle cite comme exemple un vers de Marie de France. — Enfin la cinquième déplore qu'aucun des grands poètes français n'ait été lexicographié comme nombre de poètes latins et grecs, Dante, Shakespeare, etc.

SOYONS BONS POUR LES CRITIQUES

(ceci devait être une lettre à F. Brunot. J'en ferai un article).

Ainsi, en 1637, un excellent homme qui parlait français en Alsace prenait pour modèles : des rhéteurs comme La Noüe, comme du Vair (qui s'est à jamais déshonoré par la torture de Gaufridi); des versiculteurs comme Claude de Trellon; des publicistes comme François de Rosset. Rosset! Et il ne citait pas Corneille.

Mes Trellon m'ont coûté cher parce que je suis bibliophile. Mais ils valent moins.

Et seuls, ceux qui ont souffert en lisant La Noüe et Rosset peuvent demander : « Mais Corneille? »

Pourquoi Trellon, Garnier lui-même; et pas Corneille?

Vous noterez certainement que tel chœur des critiques vers 1865 disait avec Sainte-Beuve : Plus de littérature depuis vingt ans. Décadence et chaos.

Or de 1845 à 1865 on trouve (sans ordre de dates) :

Les Mémoires d'Outre-Tombe.

Les Contemplations.

La Légende des Siècles.

Les Misérables.

Emaux et Camées.

Les plus grands poèmes de Vigny.

Leconte de Lisle.

Michelet.

Renan.

Baudelaire.

Flaubert.

Mérimée (*Carmen*).

Etc...

Même après 1560 et 1660, il se peut que 1860 reste le sommet de notre littérature. C'est précisément l'époque où tous les critiques sèment l'époque, où tous les critiques se trouvaient d'accord pour écrire :

Il n'y a plus rien.

S'il m'arrive jamais de prononcer un sermon sur ce Mystère dans l'Eglise de La Sorbonne, devant les pro-

fesseurs assemblés, je m'inclinerai devant eux; mais je prendrai pour texte :

« Et nunc erudimini, vos qui judicatis terram »

D'où vient cette méconnaissance?

Ronsard a voulu le dire en un fort beau sonnet : *Cesse tes pleurs...* (5). Pour lui le mot de l'énigme est : Envie.

Peut-être y peut-on songer devant certains poètes avortés comme Sainte-Beuve ou Jules Lemaître. Et encore... XXX.

S'il est vrai que Sainte-Beuve nous ait laissé l'ombre d'un vilain homme, Jules Lemaître ne restera dans notre souvenir qu'un abstentionniste littéraire un peu nonchalant. Il n'a guère été méchant qu'envers M. Georges Ohnet et chacun peut supposer que ce n'était point par envie.

Non. L'erreur perpétuelle des critiques peut s'expliquer par le syllogisme le plus simple :

1° L'écrivain sincère admire ses aînés; rarement ses cadets.

2° Presque toujours, le poète est plus jeune que le critique.

3° Donc, si même le critique sait écrire, il ne comprend pas le poète.

Et comme, cent fois contre une, le critique célèbre ne sait pas écrire, plus de cent fois contre une, il est excusable.

(5) Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin que moy vif tu sois riche de gloire :
Avant que l'homme passe outre la rive noire,
L'honneur de son travail ne luy est point donné...

Prend, mon livre, prend cœur : la vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse :
Après qu'il est absent, chacun le pense un Dieu.

La rancœur nuit tousjours à ceux qui sont en vie :
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

(*Les Amours de Marie, angevine.*)

Pierre Louys ne prisait ni Stendhal ni Balzac, pas plus qu'il n'aimait Baudelaire. Voilà qui le condamne à être anathématisé par les lettrés qui ne jurent que par ces trois noms. Qui ne les admire est considéré comme un faible d'esprit. Il est certain que le noble écrivain se serait soucié de cet anathème comme un poisson d'une pomme.

PRIÈRE POUR SAUVER L'AME DE L'IMPOSTEUR BALSSA QUI PRIT UNE PARTICULE POUR UN SIGNE PREMIER DE SA BASSE ENVIE, ET VOULUT SE DIRE HONORÉ (1916).

Balzac, j'ai honneur de tes gants sales, de ton barbouillage, de ton bredouillage, de ton bousillage, de la malfaçon (6).

Sous l'odeur et le dialecte de la Comédie humaine, un réflexe me détourne.

Toute œuvre imaginaire est Poésie. Zola même entrevoit la fonction du Poète. Mais toi... Tu n'es qu'un romancier, Balzac. Disparais.

Concession, retouche et presque palinodie (26 juin 1917) :

Balzac, ton langage est immonde.
Ton œuvre passe encor dessous.
Son vrai titre est : « L'Homme et le Monde »
Pour l'auteur des Balzacatsous.

Scripsit in Silentio et Solitudine Petrus Ludovicus Eremita, qui Divum P. V. M. dilexit (7).

TROP PERSONNEL

Jeu que je me suis amusé à faire sur la corde raide avec balancier, ceinture, ficelle, filet... alexandrin.

Il s'agit de deux petites faunesses qui :

(6) Bousillage et malfaçon : c'est ainsi qu'on parle aux gâcheurs de plâtre.

(7) P. V. M. — Initiales qui peuvent désigner Publius Vergilius Maro, ou P. Valerius Monspeliessis. — Anno 2240.

Du haut des rochers, dans la cararacte, plongent. Autrement dit :

Tralalalala
Tralalalalac
Tsim! Pouf!

Je ne connais pas d'autre vers rythmé ainsi, avec césures au 5e et au 10e. Ça doit paraître « nouveau », mais, je le répète, un vers, c'est de l'art décoratif. Un rythme comme celui-là est toujours facile à trouver grâce à la pseudo-poésie qui rime, et n'a que 12 pattes.

Si d'elle, nous nous élevons, Messieurs, à la poésie pure (celle qui ne rime pas), veuillez ouvrir *Bilitis* au début de la IIIe partie, vous y trouverez, au hasard, le premier paragraphe qui n'a l'air de rien, mais que nous allons écrire ainsi pour le faire entendre :

« Mère, inépuisable, incorruptible, créatrice, née la première, engendrée par toi-même, conçue de toi-même, issue de toi seule et qui te réjouis en toi, — AS-TAR-TÉ.

Vous entendez, Messieurs, que le mot « Astarté » ne saurait être en vers, si large ni si lent. Il doit toute sa valeur à la litanie monotone qui le précède et qui est *une grisaille*. Or le poème en vers est toujours, par la surprise ou par l'attente de la rime, *un phare à feux tournants*.

LA PLACE DU MOT

Vers de Marie de France (XIIIe siècle).

Bel ami, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Ils sont très tendres; mais si l'on retourne le dernier vers :

Bel ami, telle est notre foi :
Ni moi sans vous, ni vous sans moi.

ils n'ont plus rien d'amoureux. Cela devient un marché,

donnant donnant. « Je vous aime sous toutes réserves, à la condition que vous m'aimiez. »

Pour tout changer, il suffit de déplacer les mots et d'écrire à la rime non pas « vous », mais « moi ».

L'INVENTAIRE DES MOTS DES GRANDS POÈTES FRANÇAIS

Le XVIIIe siècle a fait l'inventaire général de *tous les mots* écrits par les poètes latins si [bien] qu'il suffit d'entrer un quart d'heure dans la moindre bibliothèque de province ou chez le moindre bouquiniste pour savoir immédiatement si tel vers est ou non de Virgile?

De tels inventaires existent pour la *Bible,* pour quelques Grecs et Romains, pour Dante, Shakespeare, etc. Aucun poète de langue française n'a été lexicographié mot à mot comme Properce. Pas même La Fontaine par M. Regnier, ni ceux de la Pléiade par Marty-Laveaux, ni personne autre, par qui que ce fût.

Voici deux vers d'un des plus grands écrivains du monde :

O passants de la nuit, marcheurs des noirs sentiers,
Hommes, larves sans nom, qui mourez tout entiers.

Parmi sept mille lecteurs de l'*Intermédiaire,* il n'y en aura pas sept, pas sept abonnés certainement, qui en trouveront la source. Et...

FRÉDÉRIC LACHÈVRE.

ANANKÈ
OU LE RETOUR ÉTERNEL

In Memoriam
Dr M. Manoel de Amoroso Costa.

Les Philosophes n'ont négligé aucune des routes de l'erreur, expliquant tantôt des apparences par des réalités et tantôt des réalités par des apparences. Cicéron avait déjà remarqué qu'il n'y avait rien de si absurde qui n'eût déjà été dit par quelque philosophe.

RIVAROL.

Pensiez-vous donc que nous vous avions créés en vain et que vous ne reparaîtriez plus devant nous?

QORAN. C. XXIII. v. 117.

J'assistais il y a quelque temps à un film et je remarquai à peu de distance de moi une spectatrice émue jusqu'aux larmes. Tout en regagnant ma demeure je songeais aux conditions impondérables qui avaient provoqué cette émotion : une toile sur laquelle passent vertigineusement des clichés photographiques qui tous ont la même tonalité grise, manquant de la couleur réelle des êtres et des choses, cet élément vital, inséparable de la nature. La toile est blanche; que l'appareil s'arrête, et

l'on n'aura plus qu'une image photographique immobile; la vie se suspendra avec le mouvement; la réalité artificielle consiste toute ici en une succession rapide de lumière blanche et d'ombres. Cette vision animée et décolorée est sans consistance, subtile, créée sur un plan géométrique à deux dimensions et localisée à une distance exacte, unique cependant, au point qu'une avancée ou un recul millimétrique de la lentille suffit pour troubler l'apparition.

Et c'est cette fantasmagorie néanmoins qui pousse les spectateurs émotifs au rire ou aux larmes, qui provoque des sentiments et suscite des idées. Ce spectre de réalité, sans épaisseur et sans poids, ne peut être comparé qu'à une hallucination durable, réglée, et il produit tous les effets de la vie elle-même. C'est admirable, pensais-je. Mais la vie, avec sa couleur, sa troisième dimension, les odeurs, le tact, ne serait-elle pas, elle aussi, une simple hallucination persistante? Aurait-elle plus de consistance et de réalité intrinsèque que cette image animée, perceptible seulement par la vue? Et je me souvenais alors de la grande théorie de la « Maya », de l'illusion des Hindous.

Je me trouvais déjà sur le boulevard : mouvement intense, autos sur la chaussée et foule sur les trottoirs; les femmes passaient fardées, lèvres peintes et attirantes. Je sais que ces regards, avec les horizons incertains qu'ils découvrent, un sourire sur des dents brillantes, peuvent être la source de gestes héroïques, d'actes de folie, de tragédies. Et pourtant qu'y a-t-il de la face véritable, de la forme réelle, charnelle, sur ces visages préparés, où les yeux sont agrandis, veloutés par le kohl, la bouche diminuée par le rouge, les joues légèrement poudrées sur un doigt de rose factice? L'attraction, parfois subite et violente, pour cette figure séduisante, serait-elle née aussi bien devant la face pâlie, un peu tirée, qui se cache en dessous? Le courant d'émotions, de sentiments et d'actes, qui surgit soudain, aura-t-il donc trouvé son impulsion

première dans un impondérable de cosmétiques, animé par une expression, par un masque éphémère?

Et une fois encore, je me rappelais le pouvoir de l'illusion.

§

Mais l'écran monochrome n'est, comme le masque féminin, qu'une cause accidentelle; des trois cents personnes qui assistaient au drame muet, une seule spectatrice, peut-être, a versé des larmes, et des mille et quelques individus qui ont croisé le mannequin séduisant, peut-être un seul en aura la vie troublée. La source première, réelle, est en celui qui voit, qui entend ou qui touche. Comment? L'image fugitive a réveillé un complexus de réminiscences, de prédispositions, de désirs ou de craintes, qui dormaient jusque-là dans l'inconscient du sujet ému.

Quel substratum nous fournit la psychologie pour composer l'essence d'un souvenir, d'un désir?

La vue d'un poisson réveille l'activité des glandes salivaires d'un chat; immédiatement surgit l'appétence, la faim du poisson. On peut analyser la salive du chat, son suc gastrique, mais le mécanisme qui, provoqué par la vue du poisson, déclanche l'activité glandulaire, à travers le souvenir de semblables repas?

Nous n'avons que des mots : le flux nerveux, la contiguïté ou le contact des neurones facilitant son passage, les associations d'images, etc., paroles et théories qui n'expliquent pas définitivement la nature du fluide nerveux. Substance chimique, action physique analogue à l'induction magnétique, action mécanique? De quoi est faite la propre mémoire des repas antérieurs, latente dans l'organisme du chat? Est-ce un dépôt chimique dans la cellule cérébrale? une condensation de force, comme le pouvoir détonant d'un grain de poudre? La mémoire s'éveille aussi bien par la vue que par l'ouïe, l'odorat, etc.,

et chacun de ces sens a un centre particulier. Comment s'établit la connexion entre eux pour chaque fait de mémoire; et comment peuvent subsister ces connexions, une vie entière, quand les particules qui les constituent se renouvellent continuellement au cours de l'existence? Plus mystérieux encore sont les souvenirs rappelés par des sensations analogues, des perceptions qui ne coïncident que partiellement avec celle qui fut la première créatrice de l'idée suggérée (1).

Et, enfin, qu'est le corps du chat, ou le mien, au travers desquels de telles conductions fluidiques, impondérables, se réalisent, provoquant des actes enregistrables, dont la force peut être mesurée?

J'en arrivai alors à cette conclusion curieuse que l'impondérable, l'amorphe créent la réalité figurée, apparente... relative.

En quoi consiste le corps du chat, disais-je, si ce n'est dans un ensemble de cellules diverses, qui constituent ses muscles, son sang, ses nerfs? Et ces cellules sont des êtres rudimentaires, formés par la réunion de composés chimiques déterminés, qui varient suivant l'espèce cellulaire, mais dans un cercle restreint. Plus l'animal est bas placé sur l'échelle zoologique, moins ses espèces cellulaires sont variées et moins est complexe leur composition chimique. Quant à cette dernière, la science nous enseigne à réduire ses éléments en des corps plus simples, qui résultent à leur tour d'équilibres instables de molécules et d'atomes.

(1) G. Kolunitzky dans sa Thèse de Paris a écrit : « Sous l'influence d'un acte psychique, l'appétit, une excitation part du cerveau par le tronc du pneumogastrique et se transmet à la rate... » La théorie soutenue par l'auteur est que la rate, ainsi excitée, produit une leucocytolysine, qui, en agissant sur les leucocytes, libère des ferments protoplasmiques, qui vont à leur tour activer les cellules des glandes de l'estomac.

Mais le point de départ reste aussi obscur qu'auparavant : « un acte psychique, l'appétit (?) », « une excitation part du cerveau ».

La théorie des réflexes associés de Bechtereff et celle des réflexes conditionnels de Pavloff expliquent logiquement la provocation de l'appétit par la vue, par l'odeur ou par le son, mais elles laissent, elles aussi, sans explication le mode de conduction de l'excitation première.

Poursuivons encore dans ce monde infime, qui a dépassé déjà les spectacles des microscopes les plus puissants et que seul le raisonnement humain peut imaginer. La physico-chimie a révélé, en partie par l'expérience, en partie par la déduction, que le monde des atomes est un monde d'électrons, de magnétons; que ses lois correspondent aux lois cosmiques gouvernant les mouvements des astres; et l'analyse logique des mathématiciens, physiciens et philosophes en est arrivée à ce point qui nous paraîtra extrême, de ne reconnaître en ces électrons que de simples centres de force, — c'est-à-dire : le mouvement pur.

L'idée de matière réside dans l'impression de résistance, perçue par l'homme au toucher d'un objet; mais son essence, c'est le mouvement pur. La matière n'existe pas « in se ». Elle est aussi une « illusion ». La hiérarchie de ces illusions organisées forme l'Univers, depuis le Cosmos infinitésimal des centres de force, à travers la matière illusoire des atomes, de la matière perceptible des corps, jusqu'aux derniers astres, ceux que l'esprit méditatif devine sur les limites inconcevables de l'Univers.

A mesure que je m'enfonçais dans mon analyse, je voyais la matière se subtiliser, jusqu'à en être réduite à des tourbillons évanescents, plus incompréhensibles que les particules fugitives de lumière sur l'écran du cinéma.

Et cependant cette « illusion » a une réalité effective; je ne puis prétendre qu'elle « n'est pas », qu'elle ne soit qu'une hallucination personnelle et durable, puisque le calcul astronomique, la prévision des éclipses, du passage périodique des comètes à longue révolution suffiraient à prouver la réalité incontestable de l'Univers en dehors de l'individu. Et si l'Univers est perceptible au travers de nos sens, de ce « fluide » nerveux inexpliqué, il est en partie compréhensible au moyen de notre logique (faculté intellectuelle en évolution depuis l'origine de l'humanité) et

de notre calcul (logique des nombres, accrue également avec les progrès du pouvoir d'abstraction).

Nous sommes ainsi conduits à une conclusion étrange, paradoxale, en face de la vision patente du monde : ce qui est éphémère, illusoire, c'est la Forme; la Substance, c'est le Mouvement, et la Forme est l'apparence transitoire de la Substance. Dans le monde des formes est la véritable Illusion; l'unique réalité consiste dans le mouvement pur. L'esprit humain non discipliné ne peut comprendre la Réalité, — le mouvement dépourvu d'un substratum de matière, — et il n'arrive pas davantage à se figurer la matière sans une apparence de forme.

§

Ce sont là les réflexions qui se succédaient dans mon esprit au sortir du cinéma. Une fois lancé sur cette voie, je poursuivis ma méditation et j'en ai consigné le résultat dans les pages qui suivent.

Comment expliquer que la pensée humaine ait édifié sa logique actuelle? Nous savons que cette logique de mathématiciens, de philosophes, n'est pas née complète, équilibrée, comme Minerve de la tête de Jupiter. On connaît d'autres logiques, barbares, sauvages, primitives; et il en est de même pour le calcul : il y a des tribus qui ne comptent pas au delà de 4, de 5; les opérations qui résultent de la possession d'une série étendue de nombres sont irréalisables pour ces individus.

Il ne faut pas croire, cependant, qu'un calcul, un dénombrement relatif soit impraticable sans arithmétique et sans langage. La poule, le chien savent bien combien de petits ils ont; le sauvage qui connaît tous les habitants de son village sait si tous sont présents, non par le calcul, mais par le visage, par la forme. Notre mathématique, au contraire, abandonne les êtres concrets pour opérer sur les nombres en soi, grâce à la faculté d'abstraction lar-

gement développée, et de même la géométrie pure, qui opère sur des plans et des volumes parfaits, irréels, ou sur des formules les représentant.

Ce qu'il y a de plus étrange, cependant, ce n'est pas la faculté d'abstraction, ni l'évolution corrélative de la logique et du calcul; mais c'est qu'une fois découvert le point de départ de la Logique ou du Calcul, les raisonnements et les théorèmes devaient fatalement s'enchaîner, s'étendre rigoureusement. Qui a perçu les lois qui vont de 1 à 10, les propriétés des premiers nombres, est sur le chemin qui conduit aux milliers, aux nombres négatifs, au calcul intégral, à la géométrie analytique, etc. Et les lois qui régissent cette série de raisonnements prouvent que la « convention mathématique » correspond à une réalité, non pas inventée, mais découverte par l'homme, — réalité qui est précisément le cadre dans lequel les phénomènes naturels, universels, se réalisent. Ils ne peuvent être analysés que grâce à cette « convention », parce que la Force pure, à laquelle nous avons été conduits ci-dessus, agit, se meut sur le clavier incommensurable des nombres.

Ceci est un point très curieux, et quelle que soit notre façon de considérer Pythagore, il nous faut nécessairement confesser que ce fut là, sans doute, sa vision du Monde.

Or l'adaptation des procédés de logique et de calcul aux réalités concrètes de la Nature, la possibilité de produire et de diriger des phénomènes, grâce à ces moyens, de transformer des idées et des forces en objets, prouvent également que les deux séries sont homologues et paraissent établir plus qu'une analogie entre la nature de l'esprit humain et la Force pure. Pour que deux choses se correspondent étroitement il est nécessaire qu'elles appartiennent à une même série de phénomènes, comme le magnétisme et l'électricité, la chaleur et la lumière.

Les différences à travers le temps et les individus,

c'est-à-dire l'évolution de la logique et les capacités diverses intellectuelles, dépendraient alors, non de la nature essentielle de l'esprit humain qui est la même que celle de tout être doué de vie, de tout instinct, — mais de la qualité du condensateur, à savoir, de l'organisation physique de l'individu porteur de cet esprit.

Arrivés à cette concession, il est naturel de se demander si l'esprit humain ne serait pas une réalité extérieure, indépendante de l'homme, antérieure au sujet et lui survivant; s'il ne représenterait pas un concept analogue à l'idée d' « âme ». Il importe peu qu'on l'interprète ainsi; ce n'est point cependant ma façon exacte de le concevoir : mon point de vue est ici absolument indépendant de toute nuance religieuse, de celle qui adhère, pour la généralité des hommes, au mot « âme ». L'esprit-force que je suggère ressemble à l' « âme » du philosophe russe Grote, avec une restriction toutefois : elle était pour lui le « substractum de l'énergie psychique »; elle serait pour moi l'énergie psychique elle-même. Elle ne serait point « anima », en ce sens qu'elle n'anime pas, qu'elle ne donne pas la vie.

En réalité il est difficile de concéder à l'esprit humain une existence en soi, indépendante des organes qui l'émettent. L'esprit n'existe pas en propre comme une force libre, errante dans l'atmosphère, capable de mouvoir un autre objet, avant qu'elle ne soit l'instrument d'un individu, — et, en ce cas, il paraît illogique d'admettre qu'elle persiste comme une force active, quand l'individu qui la manœuvrait a cessé de vivre. L'esprit est une manifestation de la vie nerveuse, psychique de l'homme : nous le voyons se développer, s'enrichir, au cours des années, comme la chaleur croît dans la machine et rayonne autour de celle-ci, à mesure que le combustible se consomme, en cédant la chaleur latente qu'il possédait. L'organisme humain remplit le même rôle, fonctionne analogiquement, et l'esprit, c'est-à-dire la mani-

festation de la faculté de penser, de raisonner, d'imaginer, est le résultat de la combustion des produits absorbés par l'organisme dans la digestion, dans la respiration.

S'il en est ainsi, et si l'on peut établir une analogie entre la chaleur qui passe du combustible à la machine et la manifestation psychique, nous devrions admettre que le combustible cérébral contenait l'« esprit élémentaire », comme le combustible de la machine contenait la chaleur latente, emmagasinée. Les comparaisons sont aussi traîtresses que les traductions. Essayons pourtant d'éclaircir ce point. Le but réel de la machine est de transformer en un mouvement particulier l'énergie calorique, issue du combustible. Qu'est-ce que la chaleur? Une transformation de mouvement. La chaleur n'était pas dans le charbon comme « chaleur », mais à l'état virtuel, sous forme d'autre mouvement, comme cohésion, attraction atomique, ce qu'on appelle énergie chimique. Le choc, le frottement, un courant électrique, une autre source de chaleur, ont modifié l'équilibre intrinsèque des éléments du combustible et l'ont transformé en un mouvement nouveau, dont une partie se manifeste comme « chaleur ». Libérée de sa source, elle s'adapte à un milieu nouveau — l'air; il est probable que, sans changer de nature intime, le mouvement s'élargit, s'étend. Ce mouvement est celui des molécules, des atomes, électrons ou centres de force qui entrent en vibration, décrivent des trajectoires et qui, rencontrant résistance dans les organes de la machine, agissent sur eux comme force et les mettent en branle. Une partie se perd dans le milieu, quand il est conducteur, et la dégradation s'opère plus ou moins rapidement.

Revenant à notre comparaison antérieure, les aliments souffrent aussi une combustion dans l'organisme humain; le processus est plus complexe : une partie se transforme en chaleur animale, l'autre en éléments chimiques

qui se distribuent aux divers tissus, et ces éléments, comme le combustible de la machine, constituent des réserves latentes d'énergie, qui seront libérées par une nouvelle combustion ou une déflagration, sous l'influence de facteurs particuliers pour chaque espèce de tissu. Parmi les cellules contenant de semblables réserves, sont celles qui sont spécialement adaptées à la fonction nerveuse. Depuis les êtres les plus rudimentaires jusqu'à l'homme, la fonction nerveuse a enrichi le clavier de ses activités et de ses manifestations, et l'une de celles-ci est, à mes yeux, la force que nous appelons l'esprit humain. C'est en ce sens que j'ai pensé comparer l'esprit à la chaleur. Le mot « esprit » comme celui de « chaleur » se rapportent à l'idée, non d'une entité en soi, mais à la manifestation phénoménale ou nouménale de l'activité propre à la cellule nerveuse, localisée dans l'encéphale. Comme toutes les forces de l'Univers, l'activité psychique obéit à des lois mécaniques, physiques, nécessaires, — j'entends par là des lois analogues à celles qui régissent les autres forces plus ou moins similaires dans le Monde.

Il est probable que l'homme, exerçant davantage encore ses facultés psychiques, créant de nouvelles adaptations pour son organisme, en étendrait la puissance, au delà des conditions actuelles, et que nous assisterions à des manifestations nouvelles, aujourd'hui inconnues. Pouvons-nous dire que de telles manifestations existent indépendamment de l'homme? Non, mais seulement qu'elles sont virtuelles, possibles. Ainsi les exercices d'équilibre auxquels s'adaptent les organismes du chien, du phoque, quand ils sont domestiqués, étaient virtuels et ne se seraient jamais réalisés si l'homme n'avait imaginé de soumettre l'animal à cette éducation.

De tout ce long raisonnement, il résulte qu'on ne doit point penser que les facultés psychiques soient antérieures ou survivent à l'individu possesseur des cellules

cérébrales; un organisme est indispensable pour que la fonction s'exerce, une pile est nécessaire pour qu'un courant électrique en puisse partir; le courant n'est ni antérieur ni postérieur à la pile.

Dans ma rêverie je n'ai donc pas défini la nature de l'esprit humain; j'espère toutefois avoir mis en évidence sa provenance et les conditions dans lesquelles il se manifeste. J'ai établi un parallèle entre lui et les formes diverses du mouvement; de cette analogie naissent encore quelques considérations.

Au point de vue sous lequel j'ai considéré l'esprit humain, il est logique d'admettre qu'il ne diffère du psychisme animal que par la quantité, et surtout par son évolution, c'est-à-dire par la qualité. Contrairement à l'opinion d'Aristote, il n'y a pas irréductibilité entre la quantité et la qualité; celle-ci varie avec celle-là et nous avons tout lieu de croire qu'elle en dépend en grande partie : un mètre cubique d'air est incolore, des kilomètres d'air sont bleus; les vibrations lumineuses acquièrent des qualités nouvelles de couleur, de pénétration, de chaleur, etc., à mesure qu'elles augmentent de rapidité, c'est-à-dire qu'un plus grand nombre de ces vibrations se succède dans un même temps donné. Il en est de même pour le son. Ce que j'ai appelé « esprit-force », c'est le courant général de l'énergie libérée par l'activité cérébrale. Elle se manifeste sous des aspects divers : mémoire, pensée, volonté, etc., qui tous sont susceptibles de produire des phénomènes : modalités distinctes de l'énergie psychique.

Peut-on affirmer que de telles modalités, par exemple une volonté déterminée, ne peut irradier en aucune façon du cerveau pensant, à travers le milieu ambiant, jusqu'à un récepteur différent? Y a-t-il impossibilité à ce qu'il se passe, en tel cas, un phénomène en tout analogue à celui produit par un rayon lumineux, qui va à distance agir sur une plaque photographique, ou à celui d'une

étincelle électrique qui va s'emmagasiner en un condensateur éloigné? Est-ce là une hypothèse gratuite, injustifiable? Dans les cas de suggestion et d'hypnotisme, est-il inadmissible que le courant de volonté projeté par A se transporte en vibrations dans le milieu, ainsi que le font les ondes hertziennes, ou agisse comme un courant inducteur sur le courant psychique de B?

S'il en est ainsi, une nouvelle question surgit. Un courant psychique, capable de rencontrer, en dehors de l'individu, un milieu conducteur lui permettant d'atteindre un point distant, représente un cas de réelle extériorisation de la pensée, de la volonté. Il n'y a en cela, cependant, rien de contraire aux lois de la Nature, puisque le fait se produit avec les autres formes de l'énergie.

Telle pensée ou telle volonté pourrait-elle, ainsi extériorisée, subsister un certain temps, sans avoir l'abri, la localisation en un autre conducteur animé? Pourrait-elle se fixer ou se condenser en un récepteur inanimé, et y demeurer à l'état latent, comme l'électricité dans la bouteille de Leyde? Ce sont là autant de possibilités qui ne sortent pas du domaine de la nature, mais que notre expérience ne nous permet pas encore de décider. Le parfum qui est une émanation, peut-être une vibration, persiste quelquefois pendant des années, fixé sur d'autres corps que celui qui l'a produit; il peut même susciter des souvenirs, des émotions, etc.

De toute façon, ce qui pourrait ainsi persister plus ou moins longtemps, c'est un noumène phénoménalisé, détaché, — un épisode, pour ainsi dire, dans le cours de la vie psychique d'un individu, et ce ne serait nullement le « tout » de cette vie psychique individuelle, ce ne serait jamais, en un mot, la conscience intégrale d'une personne,, ce que l'on appelle communément son « âme ».

§

Ayant tout réduit au mouvement, comment pourrais-je m'expliquer la constitution et l'évolution de l'Univers?

J'ai écrit plus haut que la Force pure, le mouvement se manifeste sur le clavier incommensurable des nombres; en réfléchissant sur ce point, j'ai compris que je ne pourrais aller au delà, sans examiner d'abord la question des nombres.

La pratique de la vie et les exigences de notre raison nous ont enseigné qu'il est toujours possible d'ajouter une unité ou simplement une fraction à un nombre donné. L'esprit humain, avec sa logique, en a tiré la conclusion qu'il est impossible d'imaginer le dernier nombre et que de fait il n'y a pas de dernier nombre. Cette limite incompréhensible de la série a été appelée l'Infini (∞). Mais considérons deux nombres qui se suivent : 5-6, 34-35, etc.; nous constatons immédiatement qu'ils ne peuvent se toucher, qu'il n'y a pas continuité entre eux, mais seulement contiguïté. Nous pouvons diviser leur intervalle en 2, 4, 10, 1000, sans arriver jamais par cette division à supprimer la possibilité de recouper encore l'espace entre ces fractions. Ainsi la contiguïté subsiste toujours et on ne peut même imaginer atteindre la continuité. Que peut être cet espace entre les fractionnements supposés les derniers, — sinon le « Vide » ?

D'autre part, si nous considérons la série des nombres au-dessous de 1, nous reconnaissons que le même processus de division peut aussi s'effectuer, et que ce que l'on a appelé O représente symboliquement le vide, au milieu exact entre + 1 et — 1. Toutes les fractions au-dessus de 0 vers 1 et au delà sont positives, toutes celles de 0 à — 1 et au delà sont négatives. Or à la série négative, pour si étendue qu'elle soit, on peut toujours ajouter une unité ou une fraction, comme à la série positive. Ici, également la limite inattingible arrive à ce que l'on ap-

pelle l'infini. L'Infini peut être un, seulement, dans le monde réel; deux infinis sont inadmissibles, un positif, un négatif (2). Par conséquent la série négative vient s'unir à la série positive en un point qui est l'Infini; ce qui revient à dire que la série totale, positive et négative, n'est pas illimitée, qu'elle est finie, — ou mieux, qu'elle représente une circonférence dont tous les points sont à la fois commencement et limite (3).

Cette idée correspond à toutes les lois de la nature où il y a progression acmastique.

On pourrait faire une objection à cette série circulaire, finie des nombres; je montrerai qu'elle est simplement apparente. On dira que les séries positive et négative se rejoignent à l'infini, en apparence seulement, mais que dans la réalité elles sont parallèles. N'oublions

(2) L'Infini négatif des mathématiciens est un pur concept, un artifice de calcul.

(3) Tous les points sont commencement et limite dans le sens concret, bien entendu, parce que si l'on applique la numération aux centres-force de l'Univers, il n'y a aucune raison de commencer par l'un ou l'autre, comme dans un sac de café où chaque grain n'a pas de numéro réel. Pour les nécessités pratiques du calcul, il faut bien partir d'une unité, et c'est le fait qui nous conduit logiquement à continuer la numération toujours au delà et d'imaginer un infini numérique inattingible. Mais nous avons vu que l'Univers est une réalité et nous allons démontrer sous peu qu'il est forcément fini. Dans ces conditions, nous pouvons dire que l'Infini, dans la série des nombres, n'est qu'un pur concept, que, dans la réalité, c'est le vide, limite extrême entre les deux derniers nombres imaginés, positif et négatif.

Si nous analysons ce concept d'infini, nous verrons que notre esprit, accoutumé aux choses intangibles, y est arrivé en partant d'idées bien concrètes et ce sentiment persiste dans l'imagination : au lieu de symboliser le Rien, l'Infini est devenu la somme d'éléments incomptables qui va se perdre dans l'inexprimable. Au delà des derniers nombres, les unités et les fractions se prolongeant indéfiniment, peuplent et constituent notre Infini. Nous prenons ainsi le même mot dans les deux sens les plus opposés.

Les peuples primitifs, ceux qui n'ont pas étendu leur numération au delà de 4, 5 ou 10, s'ils voulaient exprimer un nombre supérieur, pour lequel ils n'avaient plus de nom particulier, se servaient de termes vagues et disaient : beaucoup, nombreux, etc. Les Egyptiens qui avaient des mathématiques et comptaient bien au delà de 1.000, employaient cependant le terme million pour signifier l'incomptable : les millions d'années, c'est-à-dire l'Eternité. En ce sens, nous avons gardé, nous aussi, l'expression : un million de choses, c'est-à-dire une infinité, et par là nous reflétons encore le procédé du primitif qui exprime une quantité fuyant vers l'abstraction, pour lui, par un terme de signification concrète. Il en est de même de notre infini-somme, qui a pris en notre esprit la même tonalité.

pas que nous traitons ici d'un Univers réel, concret, dont nous ne pouvons sortir sans rencontrer le vide et par conséquent — rien. Nos nombres servent à compter des choses réelles, des phénomènes, et au point de vue que nous adoptons, ce ne sont déjà plus de pures abstractions, un procédé conventionnel de logique, appliqué à la mathématique, l'exposant de la catégorie τὸ ποσόν. Ils sont aussi concrets que le nombre de tours fournis par la roue d'un machinisme, — et on peut les considérer comme un attribut de « Ce qui est », puisque tout se manifeste par le nombre. Ce qui est arbitraire, c'est la numération, — le système choisi de numération, — mais le nombre, le rythme, est indépendant du système adopté. Dès que le mouvement existe, et nous verrons que le mouvement est éternel, dès que nous sortons de la statique, où 1 règnerait seul, le nombre apparaît. Aussitôt qu'une molécule en rencontre une autre, puis une autre, il y a des phénomènes susceptibles d'analyse et de calcul.

Les nombres négatifs ne sont qu'un artifice mathématique; en effet, si les nombres correspondent à des objets et à des phénomènes, que pourrait bien représenter un nombre négatif, au point de vue concret? Croira-t-on, par exemple, que — 28 degrés centigrades représente réellement un phénomène négatif? Nous devons, par conséquent, regarder ces nombres, comme la contre-partie de la série positive, comme sa doublure, commençant et finissant avec elle. Et ils répondent de la sorte à la même idée d'une ligne géométrique fermée, d'une courbe.

Cela admis ainsi, il est logique de reconnaître que les nombres ne puissent aller au delà de la somme totale possible des phénomènes réalisables dans l'Univers; au delà du réel, dans le Vide, le calcul et les nombres perdent, non seulement toute leur application, leur signification, mais encore toute leur réalité, leur possibilité d'être. — « Ils ne sont pas. »

Une fois acceptée l'idée d'une forme géométrique, représentative de la série numérique finie, on peut présenter l'objection : Pourquoi une courbe fermée, une circonférence et non pas une droite? La réponse à cette objection se déduit des considérations qui suivent.

Si le monde est fini, comment pouvons-nous comprendre avec Aristote que le mouvement soit infini? Le mouvement est vérifiable, humainement, seulement par son application à la Substance; mais mesurer l'infinité du mouvement par l'infinité conceptuelle du temps, c'est erreur pure. Le temps est mesuré par le mouvement et non point le mouvement par le temps. Dans l'immobilité absolue de l'Etre et du Moi, le temps ne serait point perceptible; c'est la dislocation de l'individu, le flux de la pensée, le mouvement terrestre et la marche des astres, qui ont créé la sensation de temps. La notion d'espace dérive de la notion de mouvement, la notion de temps est la conséquence des deux premières. L'enfant n'a pas conscience du temps abstraction, sinon après son expérience de l'espace et du mouvement. Par conséquent, si nous pouvons concevoir l'éternité du temps, c'est par l'éternité du mouvement qui ne peut s'expliquer, à son tour, que par l'éternité de la substance. Il y a donc une distinction à établir entre l'éternité et l'infini : le monde, la substance, l'être, ce qui est la même chose, est fini, il peut être ou n'être pas éternel, — mais, encore qu'éternel, il ne peut être infini, puisque l'idée de fini ne se rapporte qu'à l'idée de lieu, occupé par ce qui est. Comme, en conséquence du mouvement universel, éternel, — qui est à la fois translation totale et altération interne, — le « lieu » de ce qui est, est éternellement mobile, on pourrait imaginer un instant, comme artifice de raisonnement, un « lieu total » de l'Univers, sans en déduire les interstices occupés par le vide. Un tel « lieu » contiendrait alors en même temps l'être et le vide. Or, l'Univers ne pouvant être dans la place du vide, se

trouve forcément dans le « lieu » de l'être et il en résulte qu'il est fini.

Le mouvement par conséquent, qui est inhérent à la substance, puisqu'il la constitue, ne peut lui aussi qu'être fini, encore qu'éternel, et c'est ce qu'il est réellement.

On en conclura qu'étant éternel non dans un espace infini, mais dans un lieu fini, il se trouve obligé de le parcourir sans cesse et que le mouvement ne peut être rectiligne. Le mouvement s'effectue dans la masse de l'Univers, qui, étant limitée, ne peut laisser d'affecter une forme.

La figure géométrique la plus parfaite, le solide qui réalise les conditions absolues d'équilibre, c'est la sphère dont tous les points sont symétriques, en harmonie les uns avec les autres, par rapport avec le centre. Parménide, le génial philosophe, l'a si bien compris qu'il a fait de la sphère l'image de l'Etre : τετελεσμένον ἐστὶ πάντοθεν, εὐκύκλου σφαίρης ἐναλίγκιον ὄγκωι... (il est limité... de tous côtés, comme le volume d'une sphère absolument ronde). Il a ainsi clairement reconnu l'Univers comme étant sphérique et fini. C'est également le point de vue que j'adopte. La forme sphérique est celle qui explique le mieux l'équilibre de l'Univers au milieu du vide; c'est la forme qu'affectent les éléments en mouvement dans un milieu différent, comme les particules d'huile dans une masse de densité diverse. La propre masse sphérique peut, par le mouvement, se déformer en partie et prendre provisoirement la forme ellipsoïde, comme la Terre; ce ne sont là que des apparences transitoires, et si nous imaginons un instant l'Univers comme statique, il retournera à la forme idéale, qui est sphérique.

Revenons à notre examen des nombres. Est-il possible d'imaginer quel doit être le nombre extrême auquel atteignent les séries positive et négative? Je le crois. Puisque l'Univers est fini, puisqu'il est sphérique, le nombre

des centres-force, auquel nous avons réduit tout ce qui existe, se trouve aussi forcément limité; il peut être incommensurable pour notre esprit, mais il n'en sera pas moins fini. Or, le mouvement consiste essentiellement dans l'altération de l'ordre où se trouvent, à chaque moment, les centres-force du Monde, les uns par rapport aux autres : c'est une simple question de permutations. On sait qu'un nombre de 2 chiffres fournit 2 permutations, un de 3 en donne 6, un de 4 — 24, etc. Il y a une formule pour déterminer le nombre de permutations d'un nombre donné. Par conséquent le nombre incommensurable, mais fini des centres-force de l'Univers est susceptible de permutations dont le total, bien que plus incommensurable encore, ne laisse pas d'être réel, concret. Comme il en est de ces permutations ainsi que de l'évolution vitale, — c'est-à-dire qu'elles ne sont pas régressives, mais forment un enchaînement d'aspects qui sont à la fois cause et effet, — il en résulte que toutes les permutations possibles se succèdent ainsi qu'une série numérique continue, et que le total, tout vertigineux qu'il se présente à notre esprit, constitue cependant le nombre exact, mathématique des possibilités d'arrangement, de phénomènes réalisables dans l'Univers. Donc, dans un Univers ainsi construit, quel que soit le nombre d'altérations possibles, le total sera atteint en un temps donné, certain, et le monde, au bout de cette période, se retrouvera de nouveau à son point de départ. Il ne pourra plus que recommencer la série logique et inéluctable des permutations déjà accomplies, puisque nous avons vu que le mouvement est éternel.

Ce sont ces considérations de nature purement mathématique et mécanique qui m'obligent à accepter le « Retour éternel » des Anciens, la « Grande Année » des Grecs pythagoriciens, le « Cycle du Phénix » des Egyptiens, etc.

Dès que l'on a admis la logique d'un nombre limité de

permutations, représentant la limite des phénomènes possibles de l'Univers, il ne peut désormais y avoir de nombre supérieur à celui-là, puisque la série recommence. Ce nombre est donc pour moi le dernier.

Je sais que l'on pourra objecter : Nous acceptons l'idée d'un dernier nombre; que faites-vous alors de son carré, de son cube, des diverses puissances dont il est susceptible? Je répondrai à cette objection qu'elle n'a aucune valeur, parce que ce qui va au delà de ce qui est, n'est pas, ne peut être, représente moins qu'une illusion et constitue seulement une absurdité conceptuelle. C'est créer un fantôme en dehors de l'Univers.

L'idée de l'Infini s'identifie de cette façon avec l'idée de vide, c'est le contraire de l'Etre, le véritable μη ον. J'ai montré la réalité du « vide », si l'on peut dire que ce qui n'a point d'essence, ni de propriétés, a une réalité. Je l'ai montré dans la série des nombres, résultant de leur contiguïté, peut-être sera-t-il plus démonstratif de le prouver par la géométrie, en considérant les volumes.

Nous avons vu que les extrêmes particules de ce que l'on a appelé la Matière, qu'elle soit solide, liquide, gazeuse ou réduite encore à des centres de force, — sont animées de mouvements. Or, pour que le mouvement puisse se réaliser, il est nécessaire qu'il ne rencontre pas d'obstacle invincible, qu'il y ait de l'espace entre les deux éléments les plus voisins, c'est-à-dire du vide. Le mouvement lui-même affecte une forme, il suit une trajectoire rectiligne, circulaire, elliptique, irrégulière, etc. S'il n'y avait aucun vide, il serait de toute nécessité que les centres ou les magnétons s'appliquassent parfaitement les uns contre les autres, sans laisser aucun intervalle imaginable. Or les solides idéaux qui permettraient une adhérence aussi parfaite, seraient ceux seulement qui ont des faces et des côtés égaux, comme le cube, les pyramides de base triangulaire, quadrangulaire, hexagonale, etc. Si nous imaginons donc un Univers ainsi

composé d'éléments, tous égaux et accostés sans intervalle, il est évident que cela forme un solide compact, capable de se transporter au milieu du vide qui l'entoure, en bloc, mais sans possibilité de mouvement interne; ce serait un Univers intimement immobile, à moins qu'un élément ne s'éloigne du solide et permette ainsi à un autre de prendre sa place; le bloc alors commencera à se disloquer et le mouvement sera créé. Il y a un jeu pour les enfants qui illustre clairement ce fait, c'est le « Taquin ». Une boite carrée contient 25 cubes, rangés par lignes de 5, portant chacun une lettre de l'alphabet. Supposons que cela représente l'Univers, l'air qui entoure les 25 cubes sera le « vide ». Rangeons les lettres sans aucun ordre et demandons à l'enfant de rétablir l'alphabet normal : il est évident que s'il ne tire d'abord un des cubes, aucun mouvement n'est possible; mais en écartant une lettre il aura créé un vide et le mouvement interne se réalisera facilement. Les conditions sont exactement les mêmes pour l'Univers que nous avons supposé tout à l'heure. Nous en déduirons donc la conclusion que le Tout ne peut être composé d'éléments polyédriques accostés les uns aux autres.

Si nous l'imaginons, au contraire, formé d'éléments ou de mouvements qui ont la forme sphérique, nous constatons immédiatement que chacune de ces sphères, étroitement pressées les unes contre les autres, en touche 18 semblables, mais en un point unique, et qu'il y a un espace circulant à travers toute la masse. Cet espace est encore le vide. Ainsi même, cependant, il est de toute nécessité que ce vide dépasse les limites du bloc total, parce que si nous supposons que ce bloc se trouve un seul instant complètement arrêté, on voit que le mouvement ne pourra recommencer de nouveau que par l'éloignement d'une des sphères de la superficie, les autres, internes, étant toutes sans exception maintenues en immobilité par leurs voisines; c'est la répétition du

cas du Taquin. La conclusion forcée est que le bloc n'est pas infini, puisqu'il a une superficie et autour d'elle se trouve le vide, comme dans les interstices de ses éléments.

Je crois que cette exposition est assez démonstrative de la nécessité, de la réalité du vide. Qu'on l'appelle « éther » ou qu'on lui donne tout autre nom, peu importe, mais on ne peut lui accorder aucune propriété, à n'être pas une impénétrabilité absolue, de nature telle qu'elle s'oppose à toute possible continuité de deux éléments de l'Univers; c'est ce que l'on peut appeler sa rigidité, terme ainsi dévié du sens que nous lui donnons communément. Tous les corps, d'ailleurs, sont impénétrables, puisque jamais un élément d'un corps ne peut occuper le « lieu » d'un autre élément, en même temps que ce dernier.

Arrivé à ce point de ma méditation, je vois s'ouvrir d'autres horizons, une compréhension plus logique du Monde; elle n'est pas nouvelle, sans doute, puisqu'il n'y a rien de nouveau, même en philosophie. Au contraire, cette vision qui se dessine assume une analogie assez marquée avec les vieilles conceptions des Hindous et des Grecs. Je ne nierai point que des réminiscences de ces théories n'aient probablement tressé le fil d'Ariane que je suis, inconsciemment, sur le plan incliné de ma logique. J'ai lu et médité particulièrement les leçons de Platon, celles du Védanta et des Upanishads; je les ai discutées et comparées avec les opinions d'autres philosophes : Philon, Plotin, Parménide, Epicure, les livres des Egyptiens. Je ne puis cacher mon admiration devant la capacité méditative, logique de ces penseurs, qui, sans posséder les ressources de notre technique, seulement par l'observation, le raisonnement et l'intuition, ont réussi à construire des systèmes qui n'ont jamais été dépassés depuis. Le cerveau humain est comme un vaste estomac de ruminant, il mastique, dilue et recommence à mas-

tiquer pendant des siècles le même bol spéculatif, sans arriver jamais à le digérer et à l'assimiler définitivement. Serait-ce que percevant la saveur amère et forte des dernières parcelles, il les abandonne sur le plat, comme le noyau vénéneux du fruit du bien et du mal?

§

Dans l'hypothèse que j'ai imaginée d'un « lieu » total de l'Univers, je n'ai pas considéré tout le vide qui environne la sphère de l'Etre, et qui, à mesure que la sphère se déplace, lui offre de nouveaux « lieux ». C'est la totalité illimitée de ces « lieux » à laquelle nous donnons le nom d'espace. Embrassant ainsi en même temps l'être et le vide, l'espace est continu. Le raisonnement que j'ai appliqué au temps s'applique aussi à l'espace; celui-ci est également mesuré par le mouvement et, comme le temps, c'est un concept. Or, comme deux concepts ne peuvent absolument pas posséder les mêmes attributs, sans être identiques, il en résulte que le concept de temps et le concept d'espace représentent la même notion et que l'espace et le temps sont une seule et même idée, qui dans la pratique, pour les nécessités humaines, a reçu deux noms différents, mais qui est unique dans l'absolu.

§

Dans un Univers construit comme celui que j'ai décrit, où tout suit inéluctablement la loi des nombres, où ce qui paraît hasard et désordre aux regards limités de l'individu n'est et ne peut être que le rythme nécessaire d'une symphonie grandiose, où la diversité résulte non pas de l'hétérogénéité des éléments, mais de leur disposition spécifique et relative, tout mouvement qui pourrait être produit par ce que nous imaginerions comme une volonté spontanée, indépendante de l'action mutuelle des forces composantes, — et on pourrait dire

comme délié de la Loi, — devient inadmissible, incompréhensible et se trouverait en désaccord avec l'harmonie mécanique; il tendrait à troubler le mouvement de l'ensemble. Est-il concevable, un instant, qu'une déviation, quelque infinitésimale qu'elle soit, de l'un des éléments infinitésimaux de cette masse, puisse se produire dans un organisme parfait et réglé comme la machine colossale que représente cet Univers? Ce serait comme un microbe arrêtant une locomotive.

Il est donc impossible d'accepter, même pour une seule fois, l'hypothèse de Démocrite, l' « exiguum clinamen » des atomes de Lucrèce, déviation minime, susceptible de suspendre l'enchaînement fatal des effets et des causes. D'où je dois conclure que tous les êtres et toutes les choses sont solidaires, que tout est ainsi, à chaque instant, une conséquence de l'instant antérieur et qu'il n'en pourrait être autrement. Il y a dans l'Univers un déterminisme étroit, fatal, auquel rien n'échappe, ni la croissance de la plante, ni l'orbite des astres, ni la fantaisie de l'imagination humaine.

§

Comme l'Univers ayant achevé la série de ses permutations recommence un cycle nouveau, absolument identique au premier, il est évident que ce qui se passe, s'est déjà passé et se passera à nouveau, des fois innombrables, exactement dans les mêmes termes. Cela est fatal, comme tout nombre suit celui qui le précède et précède celui qui le suit.

Nous devons d'ailleurs nous prémunir contre l'idée que la permutation finale d'un cycle annonce un moment d'arrêt, une limite réelle avant le début du cycle suivant. Il n'est rien de tel; les séries se succèdent avec la même régularité et le même rythme que les permutations qui les constituent, car l'effet comporte la même énergie que

la cause (dans l'ensemble de l'Univers limité que nous considérons), la dégradation de l'énergie étant un phénomène purement local. Dans un monde fini, si la dégradation de l'énergie était un phénomène réel, absolu, un terme arriverait où l'Etre entier aurait disparu, réduit au néant. Or, le Monde étant éternel, l'hypothèse d'une semblable fin est une absurdité, comme l'est la supposition contraire d'un Univers issu du Néant.

Pour la même raison, supposer un moment d'arrêt dans le mouvement universel, serait admettre que le mouvement total pût tomber à O, et que O à son tour pût créer le mouvement; — idée également absurde.

Sera-t-il permis, dans la série des permutations, de décider quelle est la première, s'il en est une toutefois? Le fait d'imaginer un commencement à leur numération, en partant de l'une d'elles est un point de vue exclusivement humain et relatif, mais qui n'a en soi rien de réel. Au lieu d'imaginer les permutations comme des nombres, ce qui suggère forcément un ordre, il suffit de se les représenter comme une courroie sans fin, d'une seule pièce, éternellement mue; immédiatement disparaît l'obsession d'un point de départ, tous les points étant en même temps commencement et fin; d'où il s'ensuit que le « Grand cycle » s'achève et recommence à chaque instant.

§

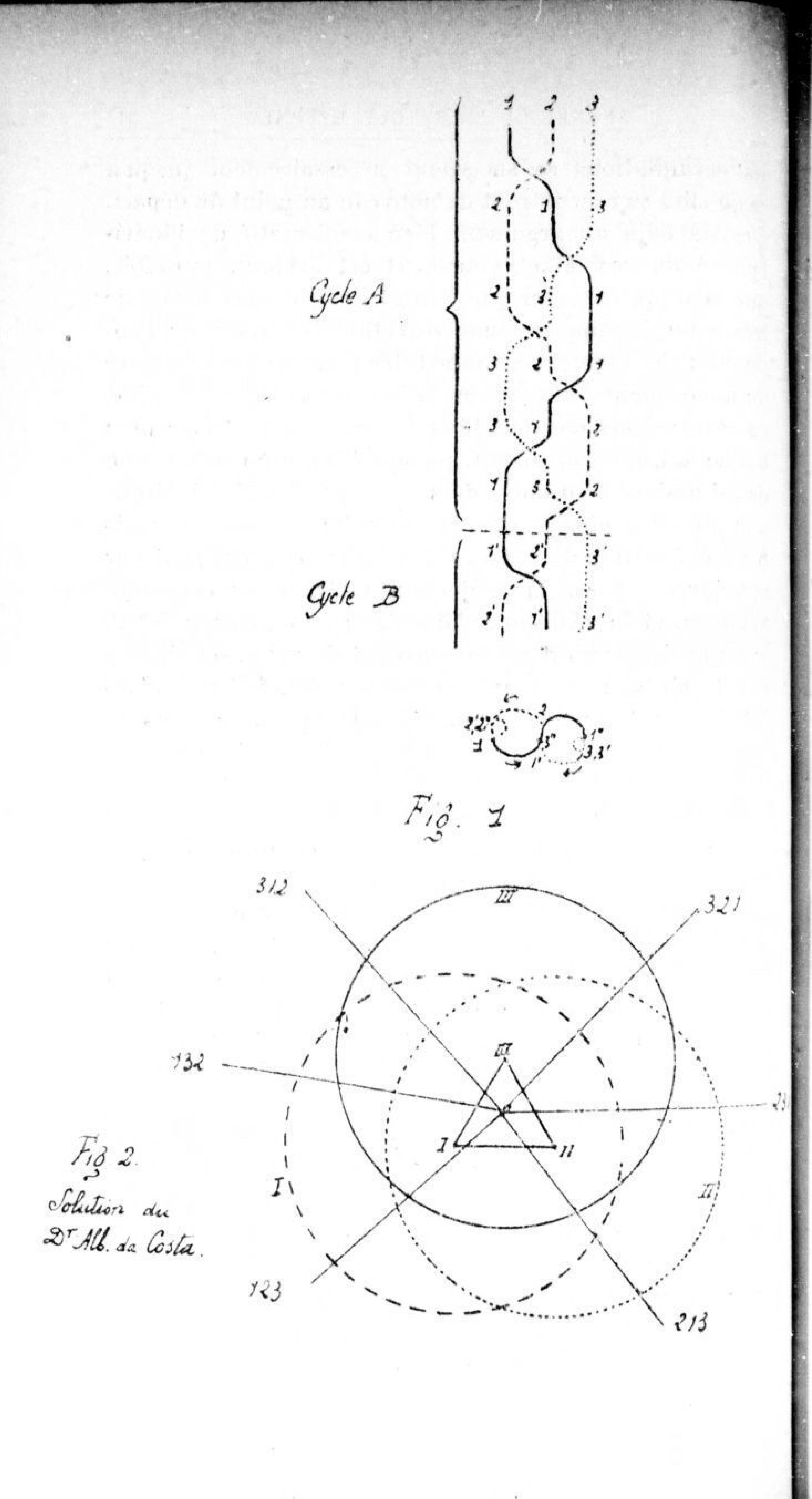
Cette théorie de permutations pouvant paraître trop abstraite, j'ai tenté de la rendre plus claire et plus sensible, au moyen de graphiques qui donnent une image simplifiée de la possibilité concrète de ces changements.

Prenant la plus simple, celle de 3 nombres, qui donne 6 variations, j'ai pu tracer en projection horizontale sur le plan vertical le chemin que doivent suivre ces 3 éléments pour réaliser toutes leurs positions, et on remarquera que, quel que soit le chemin initial, la direction,

les permutations se succèdent nécessairement jusqu'à ce qu'elles se rencontrent de nouveau au point de départ. C'est là déjà un argument bien confirmatif de l'inévitabilité du recommencement. Il est évident, toutefois, que la représentation que j'en ai donnée sous forme de tresse ferait supposer une direction rectiligne de l'ensemble; c'est seulement un artifice pour rendre la nature du mouvement de ces permutations plus compréhensible, en réalité nous pouvons le considérer sur le même plan horizontal, théoriquement, puisqu'il n'y a aucune raison de lui assigner, en outre de son mouvement intrinsèque, une direction globale quelconque; elle est possible, mais n'a pas à entrer dans notre démonstration. On peut par conséquent tracer la projection verticale de ces mouvements, et la réalisant, j'ai obtenu le graphique N° 2, assez curieux ; c'est un mouvement de valse, où chacun des 3 points, à son tour, après une volte, fait une révolution sur lui-même. L'intérêt est cependant dans la figure représentée, qui rappelle assez le symbole chinois Yin-yen (Fig. 1).

Cette projection, pourtant, n'est pas la seule que l'on puisse imaginer. Effectivement, les 3 points initiaux ne peuvent occuper que 2 positions : 1° se trouver en prolongement les uns des autres, sur la même ligne droite, ils donneront alors le graphique que j'ai présenté; ou 2° former entre eux un triangle. C'est de cette position qu'est parti le Dr Alb. da Costa pour réaliser une épure beaucoup plus élégante. On décrit, en ce cas, de chaque point un cercle égal, figurant la trajectoire du nombre correspondant; les circonférences, en se coupant, donnent lieu par leurs alternances aux 6 permutations possibles de ces 3 nombres, et toujours encore dans le même ordre (Fig. 2).

On pourrait évidemment supposer que le nombre total des permutations universelles s'effectue par groupes de 3, et qu'elles se mélangent ensuite par triades de triades;


Cycle A
Cycle B
1 2 3
Fig. 1
312
321
132
123
213
III
I
II
Fig 2.
Solution du
Dr Alb. da Costa.

mais il nous faudrait admettre que le nombre total est un multiple de 3, ce qu'il est impossible de prouver. J'ai donc tenté ensuite la projection d'un nombre initial de 4 points. J'ai trouvé que la figure qui permettait ces 24 permutations était une pyramide triangulaire équilatérale. Du centre de chacune des faces, on trace une circonférence représentant le grand cercle d'une sphère, et on exécute les 4 projections; sur cette épure on peut relever les 24 permutations, toutes comptées d'un point fixe, placé à distance égale des 4 centres déterminés, à l'intérieur de la pyramide (Fig. 3, 4 et 5).

La même observation sera faite ici au sujet du nombre total des permutations universelles, qui peut n'être divisible ni par 3 ni par 4.

La permutation par un groupe de 5 points correspond au total des permutations d'un groupe de 3 auxquelles s'ajoutent les permutations de 2 points; on obtient ainsi 20 alternances pour chacune des 6 positions des 3 points, ce qui en donne 120 pour un groupe de 5.

Si nous observons maintenant que les 10 premiers nombres peuvent tous être réduits à des groupes de 2, 3 et 4 points, il est facile de conclure qu'un nombre quelconque, pour si incalculable qu'il puisse être, est toujours susceptible d'être partagé en un ensemble de 2, 3 et 4 points. Or, selon les caractères de divisibilité des nombres, nous savons que toute quantité est divisible par 9, plus le total obtenu par l'addition des chiffres qui la représentent; 9 est un groupe de 4+3+2 et le total résultant de la somme des chiffres de quelque quantité que ce soit, peut à son tour être lui aussi réduit à un ensemble de groupes de 4, 3 et 2. Il en résulte que le total des nombres dont j'ai parlé au cours de ce travail peut effectuer des permutations par groupes de 4, 3 et 2 points et de leurs multiples.

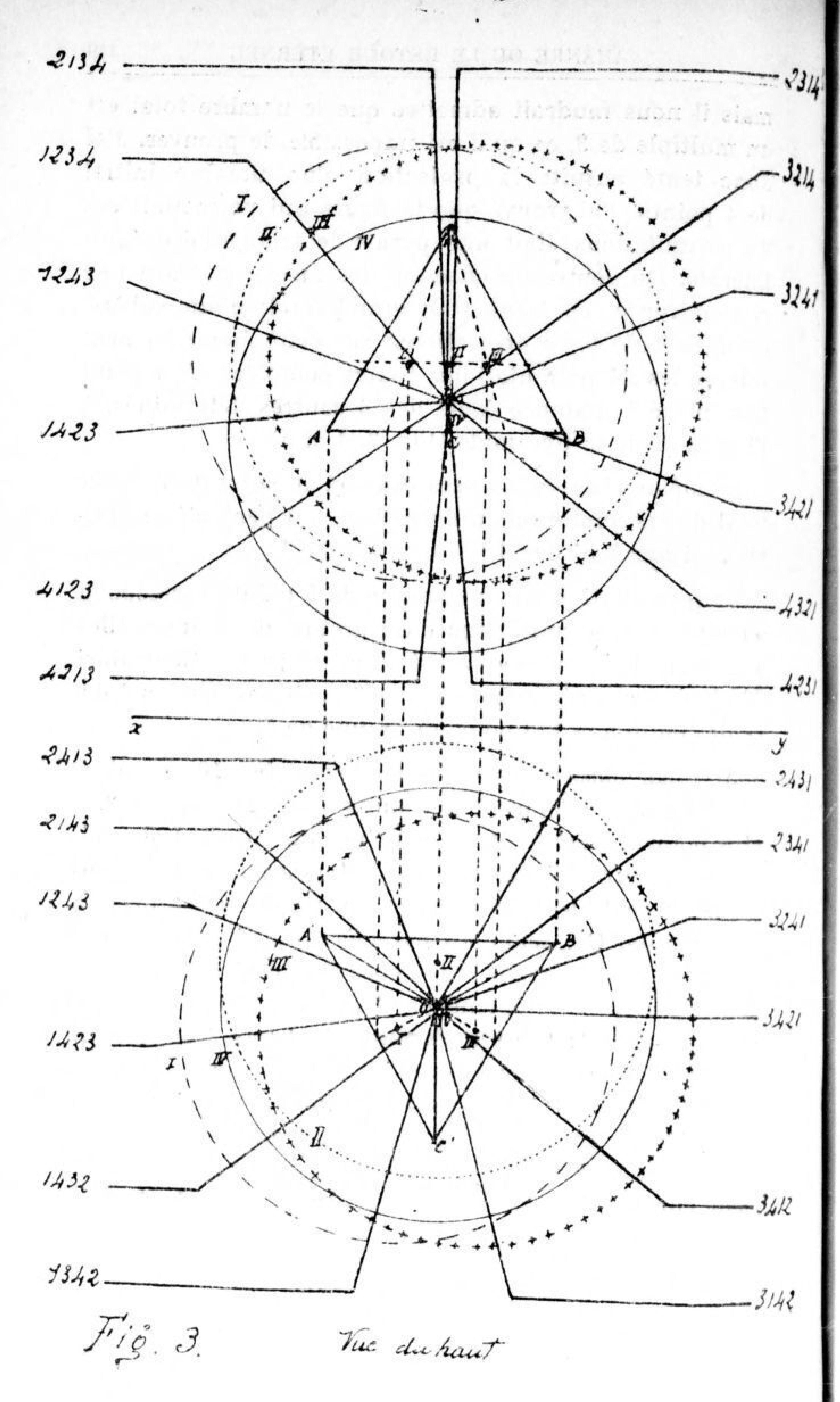


Fig. 3. Vue du haut

§

Une autre question surgit de tout ce que j'ai affirmé au sujet des permutations. Si toutes les permutations s'opèrent au cours incommensurable du Temps, il y aura des permutations qui seront la transposition des autres. On doit alors se demander s'il est possible qu'un arrangement de permutations se produise qui permette à l'Univers de présenter l'aspect contraire, en absolu, de l'aspect actuel. Et pour rendre plus claire ma pensée en la limitant, s'il serait possible, par exemple, qu'un jour arrivât où la Terre fût le contraire de ce qu'elle est. Une telle suggestion qui paraît logique à première vue, est assez embarrassante. Elle exige, pour être résolue, la définition exacte de l'idée de « contraire » : si le « contraire » est une réalité, une figure de dialectique ou une simple relation.

Prenons une couleur, par exemple rouge ou bleu; existe-t-il des couleurs qui leur soient contraires? Evidemment, non. Les couleurs complémentaires ne sont pas des couleurs contraires; et si nous nous reportons à l'origine des couleurs, qui sont des vibrations correspondant à des nombres, on comprend aussitôt que les nombres n'ont pas de contraires : 71 n'est pas le contraire de 17 et — 71 n'est pas le contraire de + 71, si on se souvient de ce que nous avons écrit à propos des nombres affectés du signe —.

De même si nous regardons une maison dans un miroir pour avoir son image alternée, on ne prétendra pas que cette image soit le contraire de la maison; les relations d'orientation seulement seront alternées. Il en ira de même si on la regarde à travers une lentille, qui renverse la terre en haut et le ciel en bas. L'image maintenant renversée est celle de l'ensemble, mais les relations sont conservées et l'inversion n'existe qu'en vue du spectateur; ce ne sera pas un contraire absolu, mais simplement relatif.

Face AC

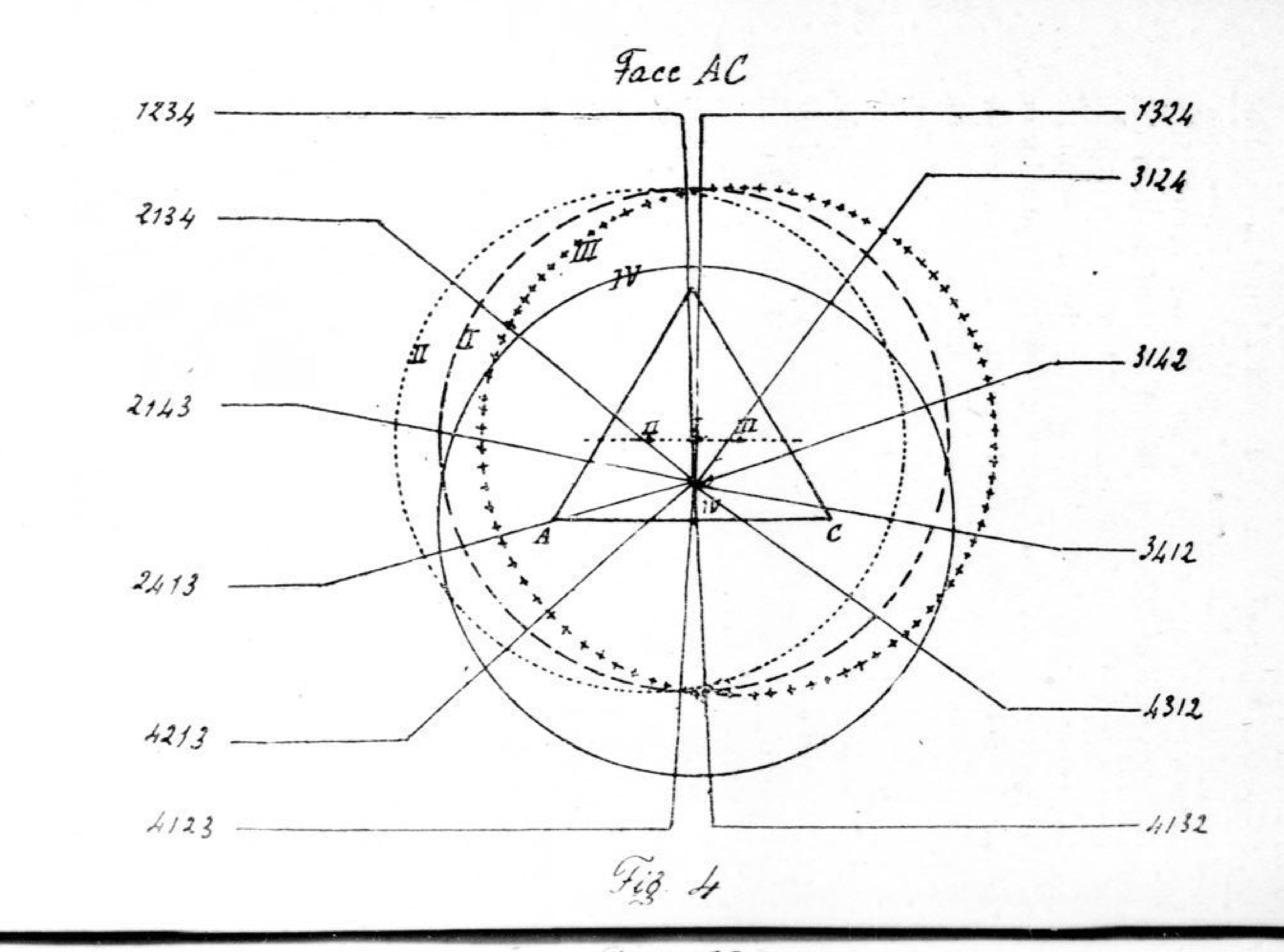

1234
1324
3124
2134
III
IV
II
II
2143
3142
II
III
IV
A
C
2413
3412
4213
4312
4123
4132

Fig. 4

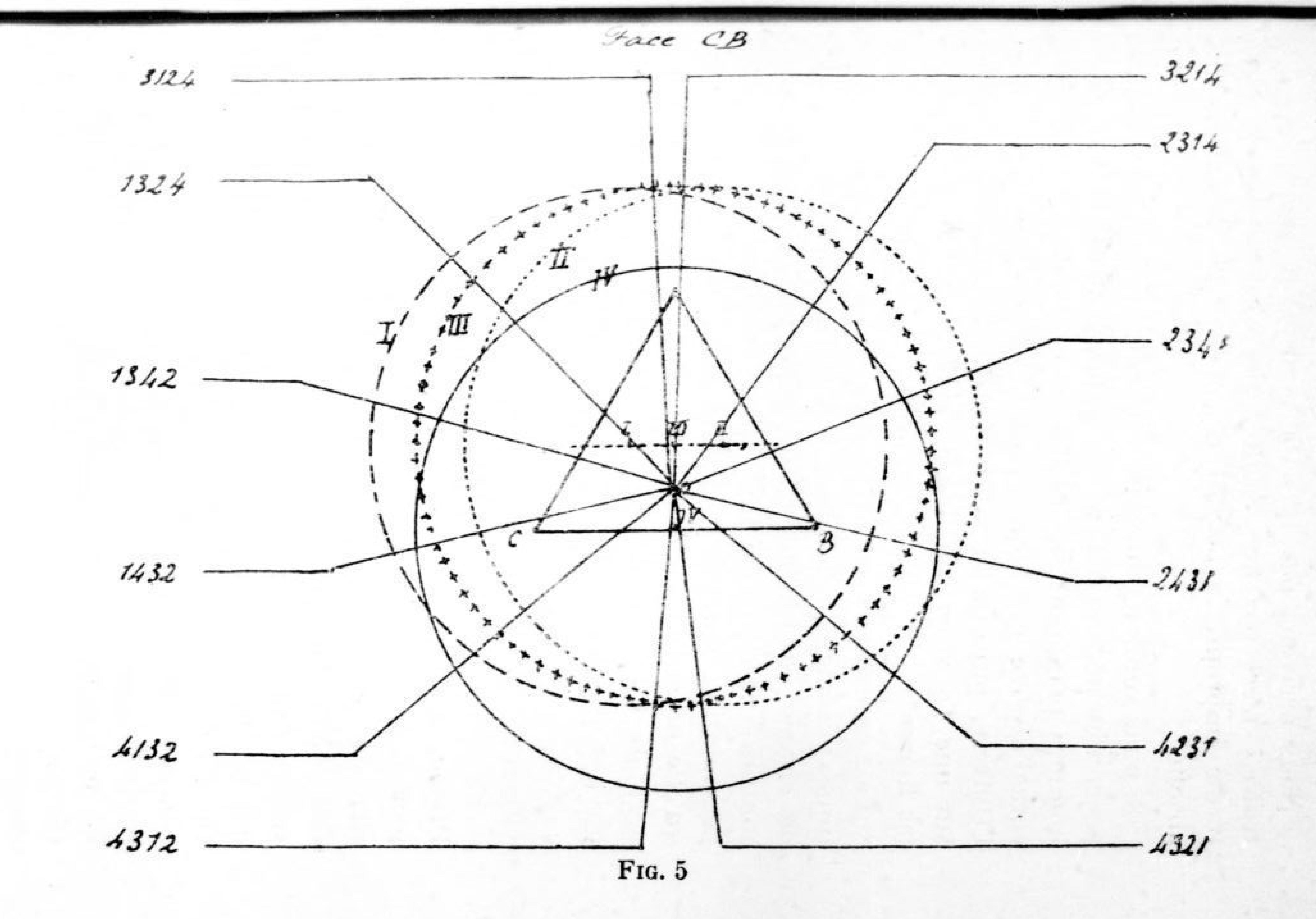

Face CB
3124
3214
1324
2314
1342
2341
1432
2431
4132
4231
4312
4321
C
B

FIG. 5

Nous arrivons par là à la perception que le « contraire » n'est pas une réalité, que c'est réellement un terme impropre, puisqu'il n'y a pas de « contraire » absolu.

Si nous voulions imaginer un contraire notoire, et supposer une maison à l'envers, s'appuyant sur le toit, des hommes marchant sur la tête, etc., nous n'aurions encore l'inverse que d'une partie infime des objets de l'Univers, puisque la maison, ainsi même, s'appuierait sur une Terre en son lieu normal, ainsi que le feraient les hommes.

Le « contraire » est par conséquent un recours dialectique, purement conceptuel. Il y a d'ailleurs une infinité de choses auxquelles il est impossible d'imaginer un contraire : un encrier, une échelle, un livre, etc. Et si la permutation invoquée se trouve renversée, il est évident qu'elle ne serait pas le « contraire » de la permutation normale. L'Univers n'a pas de contaire, comme la sphère n'a pas de contraire.

§

J'ai montré l'Univers fini et j'ai dit qu'il était parfait. Platon, Aristote, avec raison, ne comprenaient comme parfait que ce qui est fini. Le parfait, dit Aristote, n'est rien de ce qui n'a pas de fin (τέλειον δ' ουδὲν μὴ ἔχον τέλος). Si l'Infini seulement pouvait être parfait, la sphère dont la forme correspond à l'équilibre absolu et qui est harmonieusement finie, ne serait pas parfaite. Or, un monde dont le mouvement ne répondrait pas au complet équilibre de toute sa masse, dont les lois ne régleraient pas l'égalité entre l'action et la réaction, serait un monde où règnerait le désordre, où l'enchaînement troublé de la cause à l'effet détruirait l'harmonie des compensations; la stratification des densités ne s'y établirait pas normalement, la propre série des nombres se

présenterait altérée, ce serait enfin le monde du Hasard, du Chaos. Nous assistons au contraire à l'ordre dans la Nature, et comme nous savons que ce qui se passe en petit se passe également en grand, nous pouvons affirmer qu'il y a des lois stables et des équilibres qui dominent et gouvernent le Monde. L'Univers donc ne peut être que parfait.

Quel sens devons-nous donner, à ce terme de Perfection? C'est le langage qui induit en erreur la majorité des hommes. On a attaché à ce mot une idée de beauté, de bonté; c'est là un sens second. L'idée première, originale se révèle dans la formation du terme : parfait c'est « fait jusqu'à la fin », ainsi le τέλειον des Grecs c'est « ce qui a une fin » (τέλος). C'est en ce sens étymologique que je l'ai employé ici.

§

Une semblable théorie ne peut laisser de soulever des objections. Le fatalisme absolu répugne à notre raison, à notre amour-propre, et paraît démenti par la propre expérience; ce n'est qu'une illusion, cependant. Le fatalisme n'est rien de plus que la logique rigoureuse, mathématique ou mécanique. Du fait que $1 + 1 = 2$, toutes les conséquences arithmétiques sont fatales et existent avant d'être pensées; notre raison se trouve sans force contre cela.

La secte musulmane des Djabarites a soutenu avec une extrême vigueur la doctrine de la prédestination. Ce fut l'influence des Chrétiens de Syrie, se refusant à admettre qu'un acte injuste pût émaner de la divinité suprême et parfaite, qui a suscité la secte des Qadarites, partisans du libre arbitre. Ce fut là la première question qui a divisé les Musulmans; au fond on réintronisait dans la Nature le « clinamen » des Epicuriens.

Ce libre arbitre, cette volonté individuelle représente, en effet, la déviation exiguë de Lucrèce, que j'ai montrée

impossible. L'homme ne peut altérer les lois du Monde et il doit se plier à la Nécessité qui l'a précédé sur la Terre. L'Univers n'existe pas en vue de l'Humanité. Elle ne représente ici-bas qu'un effet tardif; par le fait que nous nous trouvons emportés dans le courant éternel des sériations, que nous sommes apparus à notre heure comme le plésiosaure, il ne nous est guère permis de conclure que l'évolution avait pour but notre apparition.

Est-ce un hasard, est-ce une volonté spontanée qui attire un astre dans l'orbite d'une nébuleuse et qui détermine chez cette dernière une marée de matière cosmique, dont la conséquence sera la formation d'un anneau, de soleils ensuite, puis de systèmes semblables au nôtre? Evidemment non. C'est simplement un effet fatal du mouvement total de l'Univers. L'apparition de l'homme, l'évolution de son intelligence, sont des phénomènes de même nature; ils entrent dans la trajectoire inconsciente et nécessaire de l'Etre; ils appartiennent à la trame de ces grands cycles dont j'ai parlé; avec eux ils disparaîtront, pour réapparaître avec le cycle suivant et ainsi éternellement.

Et quand l'individu s'accroche désespérément, pour prouver son libre arbitre, à ses hésitations, à ses alternatives et à sa décision définitive, on ne peut lui répondre que ceci : c'est qu'elles sont à l'image de l'arbre qui vacille sous la tempête, pensant peut-être choisir librement la place où il va s'abattre.

§

Il est facile, cependant, de s'acheminer à la compréhension de cette théorie, si l'on réfléchit que pour aussi libre que l'on suppose la volonté individuelle, chaque homme pense et vit selon sa nature particulière, c'est-à-dire selon son tempérament et ses expériences individuelles. De tels éléments personnels constituent une réserve de forces potentielles que les événements de la vie trans-

forment en actes. Personne n'agit en désobéissant à sa nature propre, consciemment ou inconsciemment, quoi qu'il en paraisse. Cette simple constatation suffirait déjà pour limiter considérablement la libre volonté. On répondra qu'il y a de nombreuses actions qui sont indifférentes dans le courant d'une journée : un simple geste, un accès de toux, etc. Qu'en savez-vous? Celles que je viens de citer sont d'ailleurs des réflexes involontaires; mais ainsi même, il suffirait de parcourir la biographie d'un certain nombre d'individus, pour reconnaître qu'un acte, en apparence des plus futile, a eu une influence décisive, heureuse ou nuisible, sur la vie ultérieure de l'individu ou d'autres; et Freud montrera qu'en certains cas, un tel acte a obéi à une impulsion obscure de l'inconscient. Alors on en sera réduit à s'écrier : C'était le Destin. Or je n'ai rien dit de plus.

§

Si l'on considère en bloc la théorie que j'ai exposée ci-dessus, il semble qu'elle réponde à ce qui a fait le fond des grands systèmes philosophiques et religieux dont j'ai parlé. L'enchaînement des propositions ne laisse à l'esprit humain qu'un champ assez étroit. Sur celui-ci, les modalités du raisonnement peuvent varier largement, mais, sous peine de tomber dans l'absurde, il faut qu'elles s'appuient sur le terrain solide, et celui-ci est fait d'observation, des prémisses de la science, enfin de tout ce qui constitue à nos yeux la réalité; et comme la logique, ai-je dit, obéit aussi aux lois générales du Cosmos, il faut bien qu'elle arrive à des conclusions apparentées, encore qu'opposées. Le tempérament, la position de l'observateur varient, sa vue est courte ou longue, mais l'objet est le même : la Vérité; et celle-ci est une statue; personne ne la peut voir de tous côtés en même temps : la fourmi touche aux pieds et la tête se perd dans les nues, l'aigle plane au-dessus, tous s'ar-

rêtent à l'épiderme, aucun ne voit son cœur; l'homme qui la contemple le mieux et qui la comprend comme humaine ne la voit que comme un bas-relief.

Dans l'interprétation que j'ai tentée, les esprits religieux peuvent regarder le mouvement pur, qui est à la base de l'édifice, comme un principe premier, et, faisant de ce principe l'essence de l'Univers, l'appeler « Dieu ». Dieu seul existe, en réalité, le reste est illusion, apparence. Ainsi accepté, le système est un panthéisme. Les spiritualistes trouvent dans ce mouvement de nature indéterminable, pour lequel la matière n'est plus qu'un attribut, une satisfaction à leurs tendances; tandis que les matérialistes, basant leurs croyances sur les points de force déjà manifestés comme matière, regarderont le mouvement pur, sans support, comme un simple concept ou hypothèse d'étude. Finalement, spiritualistes ou matérialistes, s'ils admettent un Cosmos éternel, sans commencement et sans fin, réduit à un équilibre de points primitifs évoluant dans le vide, comme Ixion sur sa roue, en arriveront à dispenser une divinité créatrice ou régulatrice, et la Théorie pour eux sera athée.

Les révolutions de l'Etre, d'un Grand cycle à l'autre, représentent également la formation et la dissolution du Monde, comme l'ont entendu les Védantins. Ceux-ci n'ont pas davantage échappé à la nécessité intellectuelle, qui, du spectacle de la Terre et de son évolution, conduit à l'idée d'un Univers issu de la simplicité transcendante de Brahman, pour retourner en elle, « prapança » et « laya ». Sur cette base ils ont fondé leur philosophie et leur morale.

Toutes les philosophies antiques ont ainsi deux aspects : l'un scientifique, l'autre moral. C'est que la curiosité de l'homme n'est pas désintéressée, elle cherche une réponse à une anxiété, à une espérance; s'efforçant de pénétrer, de comprendre et d'expliquer le Monde, elle aspire à la vérité et ainsi elle crée les fondements de

la science; c'est l'aspect scientifique de la philosophie. Mais l'interprétation primitive, par son côté émotif, par la pauvreté de son matériel logique et expérimental, laisse une latitude considérable à l'imagination, et c'est ainsi qu'elle fonde la superstition; comme d'autre part les explications acceptées ont pour fin la conduite dans la vie du groupe social, on voit s'établir de la sorte un consensus religieux et moral. Avec le cours des temps et la capacité intellectuelle des peuples, plus ou moins développée, le patrimoine scintifique s'enrichit, son maniement devient plus complexe et limite un cercle plus restreint d'individus spécialisés. Alors apparaissent de nouvelles interprétations et de nouvelles vérités, capables de démanteler les bases sur lesquelles la société contemporaine s'appuie; d'autres sont dangereuses seulement à cause des conséquences que la perversité naturelle des hommes en peut déduire. C'est alors que les savants ont recours à une discipline ésotérique, réservée aux disciples immédiats, et gradués selon leurs capacités et leur caractère. C'est une transposition de ce nouvel aspect scientifique que les philosophes de l'antiquité, Egyptiens, Hindous, Grecs, etc., ont tenté d'exposer dans leurs doctrines écrites, et ils ont toujours associé à leur explication un sens moral.

§

Nous connaissons la sanction morale, le salut désiré par les Védantins : c'est le Nirvâna, l'identification avec Brahman. Tâchons d'opérer la retransposition de cet aspect moral à son plan philosophique, et nous obtiendrons un système parallèle à celui que j'ai soutenu en ce travail. L'Univers, ayant terminé un cycle de permutations (kalpa), en commence un autre. Cela veut dire que les composés innombrables, formés au cours des permutations, se sont dissous en arrangements plus simples qui se sont réduits à leur tour, libérant les centres de force,

jusqu'à un moment instable et transitoire, où le Tout se trouve composé de centres de force de même valeur et équidistants, ce qui pourrait à l'œil humain représenter la permutation initiale. C'est là, pour l'Univers considéré, l'équilibre le plus simple et le plus homogène, celui où tout est force pure et où l'illusion appelée matière (maya) ne se manifeste pas encore; seul existe l'innommable Brahman et le Vide (nirguna). Le Védantin Sankara distingue même deux Brahman, pressentis par les Upanishad : l'un immobile, l'autre mobile, l'un réel, l'autre transcendant. C'est au transcendant que nous devons assimiler le « vide »; et c'est à lui que se rapporte le mot : « La parole et la pensée s'en furent à la recherche de Brahman; mais elles revinrent sans l'avoir trouvé. »

En Brahman l'Hindou espère se perdre, en lui s'identifier pour se délivrer des karmas futurs. Dans lequel des deux Brahmans? Pour obtenir le couronnement de son œuvre, c'est en Brahman nirguna qu'il devrait être absorbé; car s'il atteint seulement le Brahman mobile (ce qui d'ailleurs est réellement son destin), il sera condamné à recommencer la série éternelle des kalpas. Si cependant il s'imagine pouvoir atteindre le Brahman nirguna, son espérance est vaine. J'ai montré que l'être ne peut pas se transformer en non-être : le Brahman mobile ne peut passer à l'état de Brahman immobile.

Nous devons par conséquent admettre que les créateurs de ces systèmes ont justement laissé les termes imprécis, pour la raison que j'ai donnée il y a peu, parce qu'on ne pouvait laisser exposée à la conclusion dernière la plus grande partie des disciples, et il semble que nous ayons une confirmation de ce fait dans un mot très curieux attribué à Nâgârjuna : « Le Maître vénérable du Monde savait bien ce qu'il y a d'abstrus dans la Doctrine, qui est au delà de la capacité mentale des masses, et il inclina à ne point le leur révéler. »

§

Arrivés ainsi au terme de notre exposition, ayant accepté la plus haute valeur philosophique et l'harmonie pythagoricienne de l'ensemble, nous restons cependant en présence d'une question à la fois grandiose et puérile : Quelle est la raison d'être, la justification de ce qui est?

Malgré le développement graduel, sublime parfois en sa misère, d'un Univers d'éléments inconscients, impondérables, il ne doit jamais atteindre un apogée stable et heureux; au contraire, fatalement, il lui faudra involuer, se résoudre en poussière de forces, pour recommencer de nouveau la longue série de ses permutations, exactement identiques aux séries antérieures. A travers des milliers et des milliers d'éons, pendant une durée irréelle, puisque l'Absolu n'a pas de mesure et que le Temps n'est perceptible qu'à la conscience, le mouvement se hâte, en suspens dans le Vide, et la Pensée humaine, plus éphémère qu'un éclair, dans le cours de l'Eternité, restera à s'interroger : Pourquoi tout cela?

« Nous avons créé l'Homme dans un triste état. »

(*Qoran C. Al Balad,* CX, v. 4.)

A. CHILDE
Conservateur des Antiquités classiques
au Musée de Rio de Janeiro,
Membre de l'Académie brésilienne des Sciences

LES LIVRES DE NAPOLÉON

—

Nous avons traversé le parc mélancolique que, déjà, l'automne habille de roux. Nous voici dans cette bibliothèque de Malmaison qui vit le travail joyeux du Premier Consul, les méditations de l'Empereur, et, plus tard, les adieux du proscrit, car elle fut le refuge après avoir été la Tour d'ivoire.

Napoléon aima particulièrement Malmaison, son «Trianon consulaire », et, dans Malmaison, la bibliothèque.

Cette pièce, créée par les architectes Percier et Fontaine, en 1800, est taillée dans la profondeur du pavillon du Midi. Elle est divisée en trois parties : un rectangle allongé entre deux demi-cercles. Quatre groupes de deux colonnes doriques à jour délimitent les quatre coins du rectangle. Sur le plafond à voûtes cintrées sont peints à la fresque, dans les tons grisailles, des médaillons représentant les philosophes et les poètes de l'antiquité. Les boiseries d'acajou réchauffent l'œil de leur flamme rousse. « Une sacristie d'église », aurait dit, tout d'abord, Bonaparte. Peut-être, oui, pour l'atmosphère de silence, de douceur, j'allais écrire : de recueillement. Les lieux qui abritèrent beaucoup de pensée en restent, longtemps après, comme imprégnés. Et tant de grands rêves s'ébauchèrent ici!

Les belles vitrines dues aux frères Jacob, qui (sauf une) étaient vides depuis 1829, ont retrouvé, pour le temps bref de cette exposition, quelques-uns des livres d'autrefois.

Il y en a de plusieurs provenances car Napoléon possédait de nombreuses bibliothèques. Il en avait fait organiser à Fontainebleau, à Compiègne, à Trianon, et plus

de cinquante mille volumes étaient répartis entre elles. Toutes étaient aménagées sur le modèle de celle de Malmaison qui paraît avoir joué le rôle d'enfant chérie, de benjamine. Ainsi les livres toujours rangés dans un ordre identique permettaient à l'Empereur un choix rapide.

La bibliothèque de Malmaison appartenait à Joséphine qui acheta le château le 2 Floréal an VII (21 avril 1799), trois ans après son mariage avec le général Bonaparte.

Cette bibliothèque fut la première de Napoléon. On y transporta les livres de l'hôtel de la rue Chantereine, où le jeune général, déjà trop célèbre et en proie à la jalousie du Directoire, partageait son inaction forcée entre l'amour de la belle créole et la lecture des philosophes.

Cette collection comprenait les *Cours d'Etudes* de Condillac, les *Essais* de Bacon et le livre de Mme de Staël sur l'influence des passions.

Napoléon, à cette époque, lisait beaucoup. Se faisait-il faire la lecture, comme il en prit l'habitude ensuite? Par qui? Par Joséphine? Nous voyons mal la « Merveilleuse », si ardente au plaisir, si affolée de vivre, dans ce rôle humble et patient de lectrice. Si elle connaissait l'influence des passions pour en avoir éprouvé quelques-unes, ce n'est point, sans doute, dans le livre de Mme de Staël qu'elle l'avait apprise.

Il nous reste quelques volumes de la petite bibliothèque de la rue Chantereine. D'où viennent-ils? Ont-ils appartenu à Joséphine, à son premier mari, le vicomte de Beauharnais, à Napoléon? Ils sont reliés en veau jaspé avec tranches dorées et filets sur les plats et portent, au dos, sur des « pièces » vertes, les initiales P. B.

On a, tout d'abord, pensé que ces livres provenant de la bibliothèque de Joséphine, les initiales P. B. signifiaient : La Pagerie-Beauharnais. Mais cette hypothèse a été infirmée par le fait que certains ouvrages, comme

celui de Mme de Staël, portent, comme date de publication : 1797. Or, en 1797, Joséphine était, depuis un an déjà, la générale Bonaparte. La reliure des volumes est donc forcément postérieure au mariage. Toutes les reliures de cette collection, identiques, sortent évidemment de la main du même ouvrier. La conclusion s'impose : P. B. signifie bien : La Pagerie-Bonaparte.

C'est à l'humble bibliothèque de la rue Chantereine que le général Bonaparte emprunta les 131 volumes qu'il emporta en Egypte.

On peut s'étonner de voir un général se faire suivre, sur les champs de bataille, par une caisse de livres. Mais il faut se souvenir que Napoléon a toujours été un formidable lecteur. Enfant et pauvre, il se priva du nécessaire pour satisfaire sa « boulimie » littéraire.

Joseph Bonaparte raconte que son frère, jeune homme, se nourrissait de Rousseau, de Corneille, de Racine, de Voltaire. Il avait réussi à acquérir les œuvres latines qu'il aima toujours d'une particulière dilection. Plutarque, Platon, Cicéron étaient sa compagnie habituelle. Ce qui est moins explicable, c'est sa passion pour Ossian. Le cadre de cet article ne se prête point à une étude de ce genre, mais il serait curieux de rechercher par quelle intime et secrète correspondance le positif Bonaparte pouvait être influencé, « sensibilisé », si j'ose dire, par le doux barde écossais.

Sous-lieutenant en garnison à Valence, il passait toutes ses heures de liberté dans la boutique du libraire Aurel, qui lui permettait d'user gratuitement de sa bibliothèque. (Hélas ! le libraire Aurel n'a plus beaucoup d'imitateurs...)

La passion de Napoléon pour les livres est donc un fait certain. Mme de Montholon nous dit qu'il détendait son esprit par la lecture comme il détendait son corps par un long bain chaud après un exercice violent.

Au retour de Bonaparte, les livres d'Egypte — par quel

mystère? — restèrent en attente à Marseille. La bibliothèque de cette ville les abrita. M. Jauffret, conservateur de l'époque, affirme qu'en l'an XII de la République, ces livres étaient encore, non déballés, dans les caisses qui avaient servi à leur transport.

Le préfet des Bouches-du-Rhône, M. Thibaudeau, les demanda à titre de prêt. Ils lui furent remis. En 1814, sous la première Restauration, les livres furent réclamés à l'agent d'affaires du préfet, un nommé Goujon. En vain. Ils avaient été si bien « conservés » qu'on ne les a jamais revus.

Sur ces 131 volumes, seuls 34, qui avaient dû être retirés des caisses envoyées au préfet Thibaudeau, ont été retrouvés par le conservateur Jauffret en 1818. En 1907, la bibliothèque de Marseille ne possédait plus que 19 de ces volumes. J'emprunte à la remarquable étude de M. Pierre Vierge sur ce sujet la nomenclature exacte de ces ouvrages, qui manquent à l'exposition d'aujourd'hui et dont la place est à Malmaison.

1° *Essais de Morale et de Politique*, de Bacon, chancelier d'Angleterre; nouvelle édition; à Paris, chez Bluet père, libraire, Pont Saint-Michel; Bluet junior, libraire, rue de la Barillerie, n° 20, 1796.

(Cet ouvrage se compose de deux tomes et chaque tome est relié séparément. Le tome premier est précédé d'un avertissement de deux pages qui ne sont pas numérotées; à la fin de la table est portée l'indication : « A Paris, imprimerie de B. Imbert, cloître Notre-Dame, n° 35). Le tome second est suivi d'un *Essai sur la Reyne Elisabeth*. Chaque volume se termine par quelques feuillets différemment paginés que le reste de l'ouvrage et comprenant des « Notes pour la traduction des citations latines et italiennes contenues et non traduites dans le corps de cet ouvrage ».)

2° *Les amours de Henri IV, roi de France, avec ses lettres galantes à la duchesse de Beaufort et à la mar-*

quise de Verneuil. On y a joint encore des anecdotes et différents *Portraits historiques* qui serviront à le faire mieux connaître. A Londres, 1790.

(Le premier volume de cet ouvrage, qui en comptait deux, s'est perdu.)

3° *Cours d'Etudes pour l'instruction des jeunes gens*, par Condillac. A Paris, chez Dupart, imprimeur-libraire, rue Honoré, n° 100. An II de la République.

(Cet ouvrage devait se composer d'un assez grand nombre de volumes : la bibliothèque de Marseille n'en possède plus que cinq aujourd'hui. Ce sont les tomes numérotés 1, 3, 4, 5 et 6.)

4° *Fanny ou l'heureux repentir, suivie de Sydney et Volson*, nouvelle édition, revue, augmentée et corrigée par le citoyen d'Arnaud, ornée de quatre figures. A Paris, chez Lepetit, libraire, quai des Augustins, n° 32, 1793.

5° *Surgines, ou l'élève de l'amour*, nouvelle française ornée de deux figures. A Hambourg, chez Fauche. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, quai des Augustins, n° 32. 1793.

6° *Adelson et Salvini*, anecdote anglaise, ornée de deux figures. A Hambourg, chez Fauche. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, rue de Savoie, n° 100. 1792.

7° *Lucie et Mélanie, suivie de Clary*, histoire anglaise ornée de quatre gravures d'après les dessins de M. Moreau le Jeune. A Hambourg, chez Fauche. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, rue de Savoie, n° 100. 1792.

8° *Les loisirs utiles. Linville ou les plaisirs de la vertu*, par d'Arnaud, avec figures. A Paris, chez Lepetit, libraire, quai des Augustins, n° 32. L'an deuxième de la République.

9° *Les époux malheureux ou Histoire de M. et Mme de ****, nouvelle édition corrigée, augmentée de deux nouvelles parties qui sont la conclusion de l'histoire,

avec figures, par le C. d'Arnaud. A Paris, chez Lepetit, commissionnaire en librairie, quai des Augustins, n° 32. 1793. (Cet ouvrage se compose de quatre tomes reliés en trois volumes, les 1 et 2 ensemble, les 3 et 4 séparément. Le tome Ier comprend deux parties paginées de 2 à 109 et de 110 à 180.)

10° *Zélie dans le désert*, par Mme D***. A Genève, et se trouve à Paris chez Dupart, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 157. 1792. (3 volumes.)

11° *De l'influence des Passions sur le bonheur des Individus et des Nations*, par Mme la B. Staël de Holstein. Seconde édition revue et corrigée. Tome second. A Paris, chez Dupart, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 22. Dessenne, libraire, Palais Egalité. An 5-1797. (Après le nom d'auteur, au milieu de la page du titre, se trouve cette épigraphe, entre filets : « Quœsivit cœlo lucem ingemuitque repertâ. »)

Comme on le voit, parmi ces « rescapés » se trouve l'ouvrage de Mme de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Décidément, Bonaparte fut impressionné par l'auteur de *Corinne*. C'est pour cela, sans doute, qu'il exila plus tard cette femme trop intelligente...

Les *Essais de Morale et de Politique*, du chancelier d'Angleterre Bacon, sont aussi au nombre des volumes de Marseille.

Ces deux livres, enrichis d'un si grand souvenir, s'ouvrent d'eux-mêmes aux pages familières. Dans celui de Bacon, le signet est encore à l'endroit où le général vainqueur, au pied des Pyramides, interrompit sa lecture — peut-être sur cette phrase prophétique : « Il est difficile de se soutenir dans les grands emplois, et on n'en est point privé sans essuyer une chute, ou pour le moins une éclipse, qui est toujours une chose triste. Cur non sis qui fueris, non es. Cur velis vivere? »

Les livres de la rue Chantereine furent donc l'embryon de la bibliothèque de Malmaison.

En 1799, lorsque les Consuls se partagèrent la bibliothèque du Directoire, Bonaparte envoya sa part à Malmaison. C'est ainsi qu'en 1800, lors de la création de la bibliothèque, il possédait déjà six mille volumes, presque tous d'histoire et de philosophie.

Il augmenta beaucoup cette collection primitive, car il achetait des livres en quantité industrielle. Sa berline de voyage en contenait toujours une provision nouvelle. Il les feuilletait en voyageant, très vite, prenant à chacun d'eux « la substantifique moëlle » dont parlait Rabelais. Il jetait par la fenêtre de sa voiture ceux qui ne lui plaisaient pas. Les autres avaient l'honneur de la reliure avec l'inscription « Bibliothèque de Malmaison » sur le plat, et toujours, au dos, le chiffre P. B.

Il ne reste plus, aujourd'hui, dans la bibliothèque de Malmaison, que quelques dizaines de ces volumes, dont beaucoup sont dus à la générosité de donateurs comme M. Brouwet. Ils remplissent une vitrine, près de la cheminée. Que sont devenus les autres?

Napoléon en emporta quelques-uns à Sainte-Hélène. Les autres restèrent à Malmaison, intacts, tant que Joséphine vécut. L'épouse délaissée gardait à l'infidèle un souvenir sans amertume, sinon sans chagrin. Elle avait pardonné même les cruautés inutiles, comme l'envoi, par le bibliothécaire Barbier, sur l'ordre de l'Empereur, d'un ouvrage intitulé « Un trait de la vie de Charlemagne » qui est relatif au divorce.

Durant les cinq ans qui séparèrent son divorce de sa mort, Joséphine fut la prêtresse d'un véritable culte dont Napoléon était le dieu et la bibliothèque de Malmaison le temple. Elle ne permettait à aucun étranger de pénétrer dans ce sanctuaire et s'était astreinte, pour cette raison, à en faire elle-même le ménage.

Elle était récompensée par les visites de l'Empereur,

qui avait, peu après son mariage, repris le chemin de Malmaison. Il y amena même le petit roi de Rome...

Le fils de Joséphine, Eugène de Beauharnais, hérita de Malmaison, qu'il conserva pieusement. Mais, après sa mort, en 1829, une vente aux enchères dispersa aux quatre coins du monde les livres de la bibliothèque. Et les vitrines prirent leur triste aspect de nids vides.

La plus grande partie des livres exposés actuellement à Malmaison proviennent de la bibliothèque impériale des Tuileries, incendiée par la Commune, en 1871. Reliés en maroquin rouge, ils portent sur le plat, gravées en or, les armes de Napoléon. Quelques-uns sont timbrés : « Cabinet de S. M. l'Empereur et Roi ». D'autres, qui firent partie de la bibliothèque commune de Napoléon et de Marie-Louise, portent l'écusson impérial et l'écusson d'Autriche accolés. Ce sont les livres « officiels », ceux qui furent richement habillés de plein maroquin par les maîtres relieurs de l'époque, comme Simier ou Bozérian.

Toute cette partie de la bibliothèque impériale que nous admirons ici fut involontairement sauvée de l'incendie par Marie-Louise qui l'emporta à Vienne en 1814, lors de la première abdication. Ces livres restèrent liés au destin de la blonde Autrichienne. Depuis 1815, elle vivait à la cour de Vienne sous le nom de duchesse de Parme. Après la mort de l'Aigle, cette veuve, « qui n'a pas su garder la robe noire », épousa morganatiquement le comte de Neipperg.

L'Aiglon, à son tour, ayant fermé les yeux, tous les liens avec ce passé français qu'elle n'avait pas aimé étant brisés, Marie-Louise légua aux enfants de Neipperg les livres de Napoléon.

Dès lors, cette collection ne sortit plus de la Maison d'Autriche. Par héritage, elle passa entre les mains du neveu de Marie-Louise, l'archiduc Rodolphe de Habsbourg — de tragique mémoire — puis entre celles de l'archiduc Franz-Salvador, son propriétaire actuel, qui

l'expédia à Berlin. C'est là que notre ambassadeur, M. François-Poncet, découvrit cette relique française. Il suggéra à M. Jean Bourguignon, le distingué conservateur de Malmaison, l'exposition actuelle et s'entremit pour obtenir le prêt des volumes.

Par un de ces caprices dont le destin est coutumier, c'est donc de cette Prusse tant combattue par l'Empereur que nous arrivent, aujourd'hui, les livres qu'il aimait.

Quels sont ces livres?

Voici l'histoire romaine de Tite-Live, reliée en maroquin rouge, qui fut le livre de chevet de Napoléon, puis des ouvrages d'histoire naturelle, objets de sa particulière prédilection. Parmi eux, voici les deux merveilleux in-folios d'Heudebert et Vieillot, imprimés en lettres d'or, *Les Oiseaux*. Ces « Oiseaux » firent rêver l'Aigle!

Nous remarquons encore ces huit volumes contenant 540 aquarelles représentant des animaux et des plantes exécutées par Nicolas Robert, peintre de Louis XIV et de son oncle, Gaston d'Orléans.

Mais voici un plus touchant souvenir : le livre d'Alexandre de Humboldt, *Voyages aux Contrées équinoxiales du nouveau continent*. Longtemps, Napoléon étudia ce livre. On peut supposer que cette lecture ne fut pas étrangère à la résolution qu'il prit, après Waterloo, de partir en Amérique pour y aller étudier les phénomènes de la physique du globe, ainsi qu'il l'avait annoncé à Monge trois jours avant son départ pour l'exil.

Il reprit la lecture de ce livre dans un bien tragique moment, le 28 juin 1815, après ses adieux à sa mère et à ses amis, seul dans cette bibliothèque de Malmaison, tandis que les canons prussiens tonnaient sans répit du côté de Nanteuil et de Gonesse.

« Parfois, nous dit M. Jean Bourguignon, Napoléon quittait son livre pour courir à ses cartes de France dé-

ployées sur la table. Il les piquait d'épingles rouges et bleues pour marquer la marche des opérations. »

Puis il reprenait sa lecture... Et la douce reine Hortense qui était, à Malmaison, l'hôtesse de Napoléon, étant entrée et sortie plusieurs fois de la bibliothèque pour attirer l'attention de l'Empereur et n'y ayant point réussi, s'écriait, désespérée : « Je ne sais ce que fait l'Empereur; au lieu de donner des ordres pour organiser le départ, il lit un roman! »

Le « roman » est là, sous nos yeux. C'est le livre de Humboldt qui abrita le dernier rêve de l'Empereur...

Nous remarquons, encore, un délicat *Paradis perdu* de Milton, les œuvres de Lucien, de Pline, les *Douze Césars*.

L'une des bibliothèques de voyage de Napoléon figure à cette exposition. Imaginez deux gros volumes in-quarto posés l'un sur l'autre et évidés, semblables à ceux dans lesquels il est de mode, à présent, d'installer des caves à liqueurs. L'intérieur forme une boîte carrée garnie, sur deux rangées, de minuscules petits volumes. Ce n'est pas plus encombrant qu'une valise de petite taille, et cela contient 56 livres!

La collection de cartes de guerre est un trésor inestimable : cartes d'Amérique, de Hollande, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche, de Russie, de Pologne, d'Italie, d'Espagne, de Portugal, et 39 cartes de la France divisée en 236 sections. Au total, 6.880 cartes montées sur soie, placées en douze cents emboîtages portatifs gainés de veau rouge et écussonnés aux armes. Seuls, trois de ces emboîtages sont vides. Ils contenaient les cartes des batailles perdues en Russie... 1812... La retraite...

Reliée de cuir vert, imprimée sur grand in-quarto, voici une relation de la bataille de Marengo enrichie de cartes et d'une puissante aquarelle d'Horace Vernet. Ce livre unique fut offert à Napoléon par le maréchal Alexandre Berthier, « Grand Veneur, Grand-Croix de la Légion

d'Honneur », le 25 Prairial, An XIII, c'est-à-dire pour le cinquième anniversaire de la bataille de Marengo. Cette remise fut faite sur le lieu même de l'ancien champ de bataille.

Et voici un cadeau amoureux de Napoléon, un de ceux dont il combla la blonde et légère Viennoise sans parvenir à lui faire oublier son origine et ses quarante ans : dans une boîte de cuir en forme de livre, cinquante merveilleuses petites aquarelles du peintre Nicole représentent les monuments de Paris. C'est avec des images que l'on amuse les enfants. Marie-Louise, à dix-huit ans, n'était-elle pas une grande enfant?...

Passons chez le roi de Rome. Avec quelle piété Napoléon a conservé tout ce qui concerne son fils! *Mandement de Son Eminence, Monseigneur le Cardinal Maury, qui ordonne des prières publiques au sujet de la grossesse de Sa Majesté l'Impératrice.* Quel spectacle que celui de cet homme, qui est la puissance même, qui a soumis les peuples et les rois, et qui tremble d'espoir devant un berceau vide encore!

Dans une vitrine proche, qui ne fait pas, d'ailleurs, partie de cette exposition, on a récemment installé les cahiers de classe et la correspondance de « l'Aiglon ». Nous y remarquons une lettre de Napoléon à Joséphine, certainement postérieure au divorce, recopiée de la main du roi de Rome : « Joséphine, ma bonne Joséphine, tu sais si je t'ai aimée. C'est à toi, à toi seule que j'ai dû les seuls moments de bonheur que j'ai goûtés en ce monde... » Cela continue sur le même thème. Etait-il donc d'usage, à la cour de Vienne, d'apprendre à écrire aux enfants en leur faisant recopier les lettres d'amour de leurs parents? Quelles étranges perspectives cela ouvre sur l'éducation du malheureux petit prince!

Quelques-uns des livres — bien peu — de l'Empereur à Sainte-Hélène ont été rapportés par Marchand, le fidèle valet de chambre dont Napoléon fit son exécuteur tes-

tamentaire. Une histoire des événements militaires, du général Dumas, est annotée en marge, au crayon, de la main de Napoléon, qui a rectifié le récit de ses campagnes.

Voici le livre de comptes de Sainte-Hélène, rédigé par l'Empereur lui-même. Cet humble témoin est d'une éloquence suprême.

De Sainte-Hélène, l'exilé demanda des livres. La Chambre, par son vote du 3 juillet 1815, autorisa Barbier à lui expédier la bibliothèque de Trianon. 554 volumes partirent d'abord. Mais, entre temps, le généreux Blücher, ayant appris cette expédition, s'opposa énergiquement à l'envoi du restant de la bibliothèque. Il dépêcha même tout un détachement de hussards avec la glorieuse mission de faire prisonniers des livres...

Le grand proscrit, malade et presque mourant, pensait encore à ses livres. Le 24 avril 1821, il ajoutait à son testament un codicille par lequel il laissait au roi de Rome 400 volumes choisis dans sa bibliothèque de Sainte-Hélène. « Pour mon fils, quand il aura seize ans... »

Nous voudrions qu'il ne retourne pas en Prusse, le livre échappé des mains de l'Aiglon mourant...

Cette collection est à vendre. Par qui sera-t-elle acquise? Sa place n'est point, à titre de curiosité, dans la bibliothèque de quelque magnat international. La France est assez riche pour payer ses gloires. Ce sera la conclusion de notre trop rapide visite à cette exposition... qui est bien, plutôt, un pèlerinage.

GAETAN DE HEREDIA.

VICTOR ET L'ÉTRANGÈRE

PROLOGUE

Vergy-le-Château, paisible bourg de quinze cents âmes, domine un des plus beaux lacs de la Suisse.

Autrefois, ses rues basses renversaient dans l'eau le reflet tremblé de leurs maisons. Un clapotis léger se heurtait aux murs des jardins. On attachait les barques à de gros anneaux scellés dans la pierre.

Les ingénieurs, en abaissant le niveau de la masse liquide, ont fait naître sur ses rives une longue plaine, parsemée d'herbages et vouée à des essais de culture maraîchère. Des taillis de vernes, quelques rideaux de peupliers frissonnent sous le vent. Les vagues, aujourd'hui, viennent mourir, assez loin de la ville, sur des grèves de sable et parmi des touffes de roseaux.

Quand on arrive de Neuchâtel par le bateau à vapeur, Vergy aligne sur sa falaise des vestiges de grandeur : un château féodal, dont les angles sont défendus par des tours en briques roses, coiffées de toits coniques; un clocher, qui chevauche l'église comme un cavalier son cheval, de vieilles demeures bourgeoises et d'antiques remparts. Quelques venelles délabrées, d'un aspect presque italien, dévalent vers le port. C'est sur le clocher que le regard se fixe : il forme centre, et tout s'ordonne autour de lui. Carré, trapu, élevant vers le ciel une pyramide qui s'achève en aiguille, on le prendrait, avec

ses quatre poivrières, pour un beffroi, pour un donjon. Ses lourdes assises, l'élan fier de sa flèche affirment puissamment la primauté du spirituel.

De Fribourg, par la route, on entre dans Vergy sous une voûte en ogive qui traverse la tour dite « des Religieuses ». Si souples que soient les ressorts de l'auto, le pavé de la Grand'Rue fait sursauter les corps aveulis par la course. La voiture avance avec lenteur, entre deux rangs indisciplinés de façades anciennes, sous le miroitement des *espions,* que manœuvrent des mains invisibles. Les maisons semblent se bousculer, comme les gens au passage d'un cortège : les unes se poussent en avant, importantes et satisfaites; d'autres cèdent modestement le pas à leurs voisines; les chétives sont écrasées par les obèses. Quelques-unes reposent sur des arcades, qui permettent aux bavards de braver indifféremment la pluie et le soleil; plusieurs ont de grands porches cintrés, de style rustique, donnant sur des cours, des écuries, des granges; certains toits montrent des greniers à mansarde, avec des poulies et des cordes.

Quiconque a roulé sur les routes de France retrouve là toute la vieille Bourgogne. « En mieux, disent les femmes, à cause du lac ». L'une d'elles ajoutera peut-être : « Avec un hôtel convenable et une plage bien installée, on en ferait quelque chose de charmant ».

Une heure d'arrêt pour visiter le château et la nef de Saint-Laurent, Après quoi, recherche d'un *tea-room* : on finit par découvrir, sur la place de l'église, une pâtisserie somnolente, où le thé est exécrable et le chocolat délicieux. Enfin, l'auto démarre. En appuyant sur l'accélérateur, le chef de l'expédition observe : « Ça valait la peine d'être vu, n'est-ce pas? » Le chœur approuve et remercie. Une dame rêveuse — ou seulement bien élevée — soupire : « Comme la vie doit y être douce! » Mais chacun pense : « Quel endroit sinistre! J'y périrais d'ennui! »

Moi, quand le hasard me ramène dans ces lieux où j'ai passé les plus belles vacances de ma jeunesse, j'éprouve moins de hâte à les abandonner.

Je ne les avais pas revus depuis bien longtemps.

L'été dernier, j'y emmenai Bérard, le peintre, et des amis qui nous avaient rejoints à Fribourg.

Après leur avoir montré, fort égoïstement, tout ce qui parlait à mon cœur, je voulus leur faire goûter un aigre vin blanc du pays, dont le seul souvenir me picotait la langue. Nous laissâmes l'auto devant la *Fleur de Lys*, pour nous attabler, tous les cinq, dans la salle à boire. Nous étions trois hommes et deux femmes, deux aimables Parisiennes. La promenade avait égayé nos compagnes. Ma piquette leur fit faire la grimace. Elles réclamèrent autre chose.

Pendant que la servante s'affairait, un client sortit du coin sombre où, depuis notre arrivée, il se tenait assis en face de sa chopine. C'était un petit vieillard, assez malingre, avec un nez luisant et des paupières très rouges dans un long visage au teint jaune. Sans rien dire, il s'avança vers notre table et nous dévisagea longuement, d'un regard hostile.

— Cirrhose du foie, murmura le peintre, qui aime à se donner des airs de médecin.

Pour décourager l'insistance du bonhomme, en arrêt devant nous et toujours silencieux, nous fîmes semblant de ne pas le voir. L'inspiration était heureuse, car, ayant haussé les épaules, il se dirigea vers la porte.

La patronne le salua :

— Au revoir, monsieur Victor, à demain.

Sur le seuil, il tendit à la servante une pièce de monnaie, puis se mit à lui tenir, sur notre compte, des propos malveillants. Il parlait d'une bouche pâteuse; le débit était lent, la voix sourde, monotone.

Quelques mots parvinrent jusquà nous :

— C'est tout de même malheureux... Ces étrangers,

d'où ça sort-il?... et ces sales étrangères... dégoûtant... Tous les jours, il en vient, pour nous empoisonner... Des femmes de mauvaise vie, pour sûr... Et on les laisse courir... poison, du poison...

Nous ne songions pas à nous fâcher : l'expression de cette figure fripée, le tremblement de ces mains d'alcoolique appelaient, plutôt que la colère, une pitié mâtinée de dégoût. Le pauvre diable, un enfant l'eût renversé d'une bourrade! Visiblement, il nourrissait à notre égard moins de haine que d'effroi.

Sans paraître surprise, la bonne le poussa dehors. Il se laissa faire : ce devait être une habitude. Quand il fut parti, la patronne vint nous présenter ses excuses :

— Faut pas vous vexe, m'sieu-dames, il est un peu fou. Ça lui prend, comme ça, chaque fois qu'il arrive du monde, des figures nouvelles... A part ça, il est bien brave.

— Qui est-ce? demandai-je.

— M. Prudent, le fils Prudent, Victor.

Bérard et moi, nous échangeâmes un regard, tandis qu'elle poursuivait :

— Il a eu des malheurs, autrefois. Ça l'a un peu dérangé. Il boit peut-être plus qu'il ne devrait. Mais, n'est-ce pas? aussi longtemps qu'il se tient tranquille, on ne peut pas refuser de le servir. D'autant qu'il est plein de sous. Bien sûr, quand il se met à ennuyer la clientèle, on le sort, comme ces m'sieu-dames ont pu voir...

Ce vieux débris, nous l'avions connu autrefois, je l'avais tutoyé. A vrai dire, aux jours de mon adolescence, je le méprisais surtout d'être moins averti à trente-deux ans que je ne l'étais à seize des choses qui intéressent les garçons.

— On est donc le « fils » Machin jusqu'à cent ans, dans votre pays! s'écria Françoise Lemaître. Quel âge a-t-il, ce grand-père? Dans les quatre-vingts?

Bérard se mit à faire le compte. Ma mémoire devança

son calcul; je répondis :

— Cinquante-sept.

— Diable! fit Lemaître. Pour vieillir, il n'a pas perdu son temps.

Et, se tournant vers sa femme :

— Comprenez-vous, Françoise, que l'on puisse, à Vergy, se fatiguer de la sorte?

Nous n'eûmes, le peintre et moi, qu'à réveiller nos souvenirs pour leur conter l'histoire de Victor Prudent.

Elle s'est passée il y a vingt-sept ans, dans une bourgade ignorée des touristes et dont les habitants ne connaissaient ni T. S. F. ni cinéma. Les bourgeois de Vergy s'éclairaient encore au pétrole, et le docteur Marmier, qui possédait une salle de bains, passait pour un original. C'était le temps où les premières automobiles, toujours en panne dans les côtes, faisaient sourire les paysans. Les femmes portaient des fleurs ou des plumes au chapeau; pour traverser une chaussée boueuse, elles relevaient de longues jupes en rougissant de laisser voir leurs chevilles.

Vieille histoire, monde périmé.

I

La demie de quatre heures sonna au couvent des Visitandines.

Mme Prudent prenait le thé, entre sa mère, Mme Borgognon, et sa cousine, Lucie Dubey, née Boulenger. La veuve du docteur Prudent était une personne assez majestueuse, soignée dans sa tenue, lente et solennelle dans ses gestes. Mme Borgognon, toute fluette, ratatinée par l'âge, paraissait beaucoup plus éveillée que sa fille, grâce, sans doute, à des yeux fureteurs toujours en mouvement. Leur parente, rouge de figure, épanouie de satisfaction, parlait d'une voix joviale.

— Tiens! dit-elle en se renversant dans son fauteuil, voilà Victor. Bonjour, Victor.

Un homme d'aspect timide, qui tenait à la main un canotier défraîchi, s'avança vers les trois femmes. Il dodelinait de la tête et marchait avec gravité. Les clous de ses grosses chaussures grinçaient sur les pavés ronds de la cour.

Il saisit gauchement la main de Mme Dubey.

— Bonjour, ma cousine, bredouilla-t-il. Vous allez bien?

— Très bien. Et toi? Toujours affairé?

— Tu vas goûter avec nous, cher enfant, minauda Mme Borgognon. Nous pourrions faire une petite partie, n'est-ce pas, Honorine?

— Si vous voulez, maman, mais pas longue, la partie. Victor doit aller à cinq heures et demie chez M. le Curé.

— Assieds-toi, mon bon Victor, fit Mme Dubey. Raconte-moi donc...

— Commence, ordonna Mme Prudent, par demander à Félicie de nous apporter les cartes et de te servir ton orgeat.

Il s'empressa d'obéir.

Sa mère expliqua :

— Le thé ne lui vaut rien, à ce garçon : ça l'échauffe. Son pauvre père l'avait déjà remarqué, et lui faisait prendre des sirops.

— Quel bon fils vous avez! soupira la cousine. Si seulement les miens pouvaient en prendre de la graine!

— Ma chère Lucie, je vous l'ai répété cent fois : si les vôtres avaient été élevés comme le mien, ils lui ressembleraient davantage.

— Tout le monde ne possède pas votre énergie, Honorine, et votre sang-froid.

— Oh! je ne m'en fais pas un mérite : mon pauvre Charles avait si bien préparé, surveillé l'éducation de nos enfants!

— A qui le dites-vous? s'écria Mme Dubey. Des saints comme lui, on n'en rencontre pas souvent, hélas!

Mais un éclair de joie brilla entre ses paupières. Elle pensait : « Tu peux toujours causer, vieille folle! En attendant, il t'en reste un sur trois, et pas le mieux réussi! Moi, j'ai encore tous les miens ».

Honorine poursuivit :

— Quand le bon Dieu me l'a enlevé, le cher homme, je me suis efforcée de suivre son exemple, de m'en tenir à sa méthode, pour l'hygiène de l'âme comme pour celle du corps...

Elle parlait en levant les yeux au ciel. On eût dit qu'elle en fixait un point déterminé et qu'elle s'attendait à voir surgir l'âme de son défunt, dans un battement d'ailes, parmi les pigeons qui tournoyaient au-dessus de la grange. Un instant, ses lèvres continuèrent à remuer sans émettre aucun son. Les deux autres n'osaient rien dire. On n'entendait plus que le roucoulement du pigeonnier.

La première, Mme Borgognon rompit le silence.

— Ça n'empêche pas que Victor me fait parfois l'effet d'un garçon trop sérieux pour son âge. De mon temps, ils étaient plus remuants. Les vôtres, d'ailleurs, Lucie...

Mme Prudent s'indigna.

— Oh! maman! comment osez-vous prétendre...

Le retour de son fils l'empêcha d'achever. Il approcha du groupe une chaise de jardin et s'assit en face de sa grand'mère. La servante plaça auprès de lui un guéridon, chargé d'une carafe d'eau fraîche, d'un verre et d'un flacon d'orgeat.

— Un gâteau, Victor, dit Mme Prudent, un seul. Tu as mangé comme un ogre à midi.

Ces dames avaient fini de goûter. Félicie emporta le

plateau, puis revint disposer sur la table de fer un tapis élimé et des cartes.

Le jeu était celui de la *tape*. Il se joue avec des tarots d'un dessin naïf que l'on fabrique à Schaffhouse. Les couleurs habituelles y sont remplacées par les épées, les bâtons, les coupes et les deniers (que l'on appelle aussi des roses). Ces noms viennent, paraît-il, d'Espagne. En dehors des quatre séries, vingt-deux figures représentent les atouts. Leur aspect, ainsi que celui des rois, reines, cavaliers et valets, rappelle ces gravures sur bois, coloriées, du temps où la xylographie se défendait encore contre l'invention de Gutenberg. Leurs symboles correspondent aux vingt-deux arcanes de la Kabbale, mais les bonnes gens de Vergy s'en servent innocemment et ignorent ce détail.

Victor battit et distribua les cartes, après en avoir déposé six sur la table.

— Si personne ne fait mieux, je prends la tape, déclara Mme Borgognon, en s'emparant du paquet.

Comme nul ne souffiait mot, elle se mit à « faire son écart ». Le « tapeur » ou la « tapeuse » ne doit pas conserver plus de cartes que les autres, mais s'efforce d'améliorer son jeu en retenant les bonnes et en se débarrassant des mauvaises; on cherche à ne garder, hormis les atouts, qu'une seule couleur, afin de pouvoir couper celle des adversaires. La vieille dame y réussit. Ses atouts (le Mat, le Monde, le Jugement, l'Etoile, la Maison de Dieu, le Diable, la Tempérance et le Pendu) lui assurèrent une brillante victoire. Les autres, ligués contre elle, ne firent, eu deux levées, que vingt-neuf points, ce qui double la perte. Chacun paya deux sous à la gagnante. Mme Borgognon aligna les trois pièces devant elle avec des gloussements de plaisir.

Au tour suivant, Mme Dubey « tapa » et perdit avec bonne humeur ses trois sous. Un peu plus tard, Victor annonça qu'il faisait *solo* (cela signifie que l'on se croit

assez fort pour affronter la coalition sans le secours de la tape). Il ne fut battu que de justesse, mais comme, dans le *solo,* les enjeux sont doublés, sa présomption lui coûta trente centimes.

— Ce sont des aventures, gémit sa mère, qui ne devraient pas arriver à un garçon raisonnable.

— Mais, maman, j'avais pourtant beau jeu!

— Alors, c'est que tu as mal joué, mon pauvre enfant.

La partie continua, sans incidents remarquables, jusqu'au moment où Mme Prudent jugea bon de l'arrêter. Ayant tiré de sa ceinture, au bout d'un long sautoir, sa montre d'or, elle avertit son fils qu'il était cinq heures vingt.

Lucie Dubey perdait soixante centimes, Honorine en gagnait dix — qu'elle donnerait à la quête, demain, dimanche.

— En allant chez M. le Curé, dit-elle à Victor, tu reconduiras grand'mère.

La vieille dame se retirait satisfaite, avec un franc cinquante de gain, dont les deux tiers enlevés à son petit-fils. Arrivée devant sa maison, elle embrassa Victor, et, bien qu'elle aimât l'argent, lui glissa dans la main une pièce de quarante sous. Il hésitait à l'empocher. Elle l'y décida en murmurant :

— Allons! petit, je sais bien que ta mère te tient serré.

Il remercia et se dirigea vers la cure.

Mme Dubey, restée seule avec sa cousine, se mit à tricoter une brassière, tandis que Mme Prudent brodait une étole pour l'abbé Grandgirard. Paisibles, détendues, vaguement heureuses, les deux femmes échangeaient de rares paroles, et, de temps en temps, redressaient la tête pour jeter autour d'elles un regard circulaire. On était bien dans cette cour, à l'ombre du platane. Le soleil

commençait à décliner. Ses rayons, à travers un tamis de feuillage, tiédissaient l'air, le pavé et les murs. La maison et les communs formaient une enceinte carrée, bien close, protégée du monde, interdite aux regards. Honorine se sentait chez elle.

— Je ne suis pas fâchée, dit soudain Lucie, de pouvoir causer un instant avec vous. Il faut que je vous demande conseil.

— Vous me flattez, ma bonne amie. Je vous écoute.

— Voici. Vous savez tout le chagrin que nous a causé autrefois mon frère Emile : ce sot mariage...

— Hélas!

— Quand il a enfin rompu avec cette créature, nous avons consenti à le revoir. Je suis allée à Berne, avec Alfred. Emile avait amené la petite...

— Oui, je me souviens, il y a douze ans. Mon Charles était encore de ce monde. Avant de vous décider à ce voyage, vous lui en aviez parlé, tous les deux, plusieurs fois.

— En effet, c'est même lui qui nous a recommandé de répondre gentiment aux avances d'Emile. Alfred a écrit sa lettre presque sous la dictée de Charles.

Mme Prudent arrêta son ouvrage pour contempler le ciel.

— Pauvre cher homme! Il était si bon.

Mme Dubey reprit :

— Depuis, nous avons eu d'autres rencontres avec Emile, mais nous nous étions toujours arrangés pour le voir ailleurs qu'à Vergy.

Honorine hocha la tête.

— Oui, je comprends.

Elle rassembla ses souvenirs.

Vers 1883, Emile Boulenger, qui terminait ses études à l'Ecole Polytechnique de Zurich, avait épousé, contre le gré de sa famille, une jeune Russe. Elle se prétendait de bonne bourgeoisie, fille d'un professeur exilé pour ses

opinions libérales. Son père habitait Londres, sa mère était restée en Russie. Il fut impossible d'obtenir d'autres renseignements, et surtout d'entrer en relations soit avec M. Leontieff, soit avec sa femme. Ce que voyant, M. Boulenger père s'opposa au mariage. Son hostilité redoubla quand il apprit que, depuis un an, Vera était la maîtresse de son fils. Celui-ci, majeur, passa outre. La belle étrangère appartenait à la religion orthodoxe, mais faisait ouvertement profession d'athéisme ; elle exerçait un tel ascendant sur le jeune homme qu'il consentit, pour lui plaire, à se marier sans prêtre. Bons catholiques, les Boulenger renièrent le misérable qui les déshonorait.

Le couple s'installa en Italie, où Emile avait trouvé, près de Milan, un modeste emploi d'ingénieur. Pour augmenter les ressources du ménage, Vera, musisienne, douée d'une voix magnifique, donnait des leçons de chant à quelques jeunes filles de la société milanaise. Son mari en souffrait secrètement, mais n'osait point s'y opposer; il se disait que, d'elle-même, sa femme renoncerait à ce dur métier dès qu'il gagnerait assez d'argent pour lui offrir une vie moins mesquine. La naissance de Nadia resserra pour quelque temps leurs liens. Le jour des relevailles arriva néanmoins sans que la situation matérielle se fût améliorée. Vera dut se remettre à courir le cachet. Le hasard d'une recommandation la fit entrer, par la porte de service, dans la maison d'un grand seigneur, le comte Abbiategrasso, diplomate retraité et fervent mélomane, qui, l'ayant remarquée, voulut se donner l'air de l'avoir découverte. Mme Boulenger, au dire de ce gentilhomme, laissait loin derrière elle, pour la pureté de ses hautes notes, les plus illustres *soprani*; elle possédait, d'autre part, une incomparable puissance dramatique. Une artiste aussi belle, aussi émouvante ne pouvait manquer de triompher au théâtre, pour peu qu'elle s'en donnât la peine. Le comte promit de l'y ai-

der, remua ciel et terre avec obstination et tint parole.

Les premiers succès de la cantatrice plongèrent Emile dans le ravissement. Bientôt, il s'aperçut qu'elle délaissait son foyer, abandonnait son enfant et traitait son mari en quantité négligeable. Un peu plus tard, elle afficha un luxe de bijoux, de toilettes, que n'autorisaient ni ses gains de débutante ni les appointements de l'ingénieur. Il sombra dans la jalousie. Ses soupçons, peu à peu, devinrent des certitudes. Cependant, Vera observait encore une minutieuse prudence. Celui qu'elle trahissait ne parvenait pas à saisir la preuve de la trahison. Désespérant de prendre sur le fait cette rouée, le jaloux s'imposa de croire qu'elle lui restait fidèle, mais, sans lui en parler, il chercha, en Suisse, un autre emploi. L'ayant trouvé, il invita sa femme à le suivre. Elle refusa net : n'avait-elle pas obtenu en engagement à la Scala? Comme il essayait de parler en maître, elle jeta le masque : oui, depuis un an, elle le trompait avec Abbiategrasso; elle venait même, pour assurer son avenir, de prendre un nouvel amant, le *maëstro* Solari. Emile enleva sa fille, la mit en nourrice chez des paysans, aux environs de Zurich, et rejoignit son nouveau poste. Vera ne se défendit point. Le divorce fut prononcé, en Suisse, à ses torts.

Mme Prudent connaissait, en gros, cette histoire. Elle savait aussi que, depuis la rupture, M. Boulenger avait fait fortune en Egypte.

— Je devine, dit-elle, ce qui vous préoccupe. Votre frère voudrait maintenant revenir ici, renouer avec sa famille.

— Parfaitement, répliqua Mme Dubey. Mais ce n'est pas tout. Il est à Vichy, pour son foie, dans le meilleur hôtel, bien entendu. N'est-ce pas, quand on a une situation comme la sienne, on aurait tort de se priver! Et voici ce qu'il m'écrit : tenez, ma chère, lisez.

D'un gros sac de velours noir à coulisses, Lucie avait

tiré la lettre. Honorine s'en saisit, ajusta ses besicles et lut.

En termes très amicaux, l'ingénieur se rappelait au bon souvenir de tous les siens : il serait heureux de les revoir, et, avant de retourner au Caire, il souhaitait de passer quelques jours dans son pays. Cependant, il comprenait que sa présence inopinée à Vergy pourrait être une gêne pour certaines personnes. Il demandait donc à sa sœur, à son beau-frère, d'y préparer l'opinion. Peut-être lui conseilleraient-ils de remettre sa visite à plus tard? D'avance, il acceptait leur verdict. En tous cas, il comptait sur eux à Genève, où il irait bientôt conduire sa fille. Nadia désirait compléter ses études musicales. Elle suivrait les cours du Conservatoire, mais il se proposait de la mettre dans une pension très sérieuse, dont on lui avait dit le plus grand bien. A ce propos également, l'avis d'Alfred et de Lucie lui serait précieux. Surtout, il repartirait avec moins d'inquiétude s'il les sentait prêts à le remplacer auprès de la jeune fille, qui, plus que jamais, aurait besoin de guides affectueux et sûrs.

Mme Prudent relut la dernière page, où il était question de Mlle Boulenger :

C'est une enfant délicieuse, foncièrement bonne et très docile. Elevée par les Dames de la Visitation, qui la considéraient comme leur meilleure élève, elle aura bientôt dix-neuf ans. Inutile de vous dire combien il m'est pénible de me séparer d'elle. Hélas! mes affaires me tyrannisent, me forcent à voyager beaucoup et je ne voudrais pas abandonner cette petite à des mercenaires, dans un milieu comme celui où j'ai refait mon existence : une jeune fille y court vraiment trop de dangers. D'ailleurs, Nadia tient de sa mère — faut-il dire : malheureusement? — une vraie passion pour la musique et je ne me sens pas le courage de contrarier ce penchant. Mais rassure-toi, ma chère Lucie : pour tout le reste, la malheureuse qui fut ma femme n'a exercé aucune influence sur ma fille, n'a laissé aucune trace... Je ne crains donc pas les

surprises de l'hérédité. Nadia est des nôtres. Vous en conviendrez, Alfred et toi, quand vous l'aurez revue. Quel âge avait-elle donc, la dernière fois? Douze ans, treize peut-être. Vous allez la trouver bien changée — et pas en mal, je vous assure! Puis-je espérer que, pour les vacances de Noël et de Pâques, si je suis empêché de venir la rejoindre, votre foyer l'accueillera? Est-ce trop vous demander? Non, n'est-il pas vrai? Nous reparlerons de tout cela dans quelques jours. Dès aujourd'hui, je vous répète que je vous serai infiniment obligé de tout ce que vous pourrez faire pour elle : vous n'aurez pas à vous en repentir. Je vous attends à Genève, tous les deux, pour le dix; vos chambres seront retenues à l'hôtel des Bergues.

Honorine replia la lettre. Pendant toute la lecture, Lucie, aux aguets, s'était penchée sur son épaule.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— C'est bien difficile, dit Mme Prudent. Il ne faudrait pas vous laisser entraîner par votre bon cœur...

Mme Dubey prit un air contrarié.

— Bien sûr, corrigea la veuve, je ne voudrais pas vous empêcher d'être bonne. Mais ne soyez pas faible...

— Vous me conseillez donc d'y aller?

— Oui, pour vous rendre compte. Vous ne risquez rien, puisque votre frère vous offre le séjour. En mettant les points sur les i, vous obtiendrez peut-être qu'il vous rembourse vos frais de voyage...

Lucie lui jeta un regard qui signifiait : « Nous pouvons encore nous payer ça ». Mais elle dit seulement :

— A ma place, Honorine, vous iriez?

— Non, pas moi; vous savez bien que, depuis la mort de mon pauvre Charles, je n'ai plus jamais pris un train. Pour tout l'or du monde, je ne pourrais pas. Vous, c'est différent.

— N'est-ce pas? répondit Mme Dubey, triomphante.

In petto, elle se disait : « Alors, parce que son mari est mort dans un accident de chemin de fer, personne

ne devrait plus voyager. Tout de même, elle exagère!

Mme Prudent concéda :

— Sans doute, ce n'est pas la même chose.

Elle soupira et poursuivit :

— Et puis, vous aurez Alfred pour vous accompagner. Quant à cette gamine, observez-la bien avant de lui ouvrir votre porte : lorsque la mère n'est pas une honnête femme, on ne sait jamais ce que peuvent devenir les enfants...

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète, avoua Lucie. Emile nous assure que sa fille est très bien élevée, et je le crois sur parole : il a commis bien des sottises, il n'a jamais été menteur. Entre nous, cette Nadia sera même un fort beau parti. Ce qui me tourmente, c'est que, si elle vient chez nous, elle pourrait tourner la tête à mes garçons. Et ils sont bien trop jeunes pour penser au mariage. Songez donc : Jacques a vingt et un ans. Je ne vous parle pas des petits, mais ils sont si éveillés, tous les trois, que j'ai peur...

— Je comprends vos craintes, ma bonne amie. Moi, heureusement, avec Victor, je suis tranquille. Mais chez vous aussi, Dieu aidant, tout se passera bien.

Honorine hésita un instant avant de continuer :

— Pour être tout à fait franche, à votre place, je ne me ferais pas trop d'idées pour Jacques, sur cette petite. Je vais vous dire pourquoi...

— Rassurez-vous, interrompit Mme Dubey, je ne m'en soucie guère. Beaucoup plus tard, quand il aura une position, je ne dis pas...

— Voyez-vous, si mon pauvre Charles était là, il vous expliquerait, en médecin, tous les dangers de ces mariages entre proches parents.

Lucie s'impatientait.

— Ne parlons pas de ça, dit-elle sèchement. Donc, vous me conseillez d'aller à Genève. Premier point réglé. Seulement, là-bas, Emile va reparler de Vergy. Comme il

nous héberge, il est convenable que nous le recevions à notre tour. Faut-il le faire?

— Qu'en pense votre mari?

— Alfred fera comme je voudrai. Moi, je crois que ma nièce est vraiment une jeune fille comme il faut. Alors, ne vaut-il pas mieux qu'elle vienne ici, tout de suite, avec son père, plutôt que de nous arriver, seule, aux vacances de Pâques? N'est-ce pas votre avis?

Mme Prudent répondit avec lenteur :

— Ma foi, ça peut se défendre, mais...

Pour en finir, Mme Dubey lâcha brusquement le propos qu'elle cherchait depuis de longues minutes à insinuer avec douceur au moment favorable :

— Ça dépend de vous, Honorine. Vous comprenez, si nous revenons de Genève avec Emile et Nadia, si nous les installons chez nous, je voudrais être sûre qu'ils seront bien reçus, que personne ne leur tournera le dos, que nous n'aurons aucun affront à subir à cause d'eux. Dans ces questions-là, on prend modèle sur vous. Faites bon accueil à mon frère et à sa fille : tout le monde les trouvera charmants.

Cet hommage rendu à sa puissance flattait la veuve du docteur, mais elle n'avait pas coutume de s'engager à la légère. D'un geste plein d'onction, elle demanda quelques minutes de silence, le temps de réfléchir. Lucie attendait anxieusement sa réponse. Le sourire de contentement qui s'inscrivait, de plus en plus large, sur les traits de sa parente lui donnait bon espoir.

Enfin, Honorine parla :

— Ma chère amie, j'ai confiance en vous. En renouant avec votre frère, vous avez fait un acte de charité chrétienne. Si vous poussez plus loin, si vous ramenez à la maison, non seulement Emile, mais sa fille, vous ne vous y déciderez pas sans avoir pesé le pour et le contre. Vous aurez la certitude d'agir pour le mieux. Alors, pourquoi ferais-je grise mine à ceux que vous m'amènerez?

— Oh! merci, ma bonne, merci! s'écria Mme Dubey en se levant, comme poussée par un ressort. Tenez, il faut que je vous embrasse!

L'impétuosité de ses accolades fit gémir le fauteuil de fer où trônait la mère de Victor.

— Ne me remerciez pas, dit Mme Prudent. Je m'en remets à vous, mais je vous laisse la responsabilité de vos actes. Prenez garde, songez aux conséquences! Et si vous avez des doutes, écrivez-moi. Ne manquez pas, surtout, de me dire si vous rentrez avant eux et de m'indiquer la date : il faut que je puisse prendre mes dispositions.

— Honorine, vous êtes trop gentille. Vous ne pouvez pas savoir quelle joie... Mais que pensez-vous donc faire?

— Je ne sais pas encore. Peut-être un grand thé, avec tous vos enfants, ceux de Thérèse, M. le Curé, les Monneron et les Bovet. Je tâcherai d'avoir Mme de la Corbière.

— Ma chère, si vous faites ça, je ne l'oublierai de ma vie!

Après de nouvelles embrassades et de bruyantes protestations de dévouement, Mme Dubey s'en fut.

« Bien brave, cette Lucie, mais fatigante », se dit Mme Prudent. Puis elle songea : « Je me suis peut-être trop avancée. Tout de même, cet Emile, marié civilement, divorcé, et qui vit dans un pays de mécréants, ça n'est sûrement pas quelqu'un de bien recommandable. Que vont dire les gens? » Aussitôt, elle se représenta que M. Boulenger passait pour riche et sérieux, qu'il s'était abstenu de contracter un nouveau mariage, que son attitude envers les siens témoignait de bons sentiments, qu'il avait donné à sa fille une éducation chrétienne. Elle conclut : « Après tout, si cette petite est vraiment si bien (et pourquoi ne le serait-elle pas, puisqu'elle sort du couvent?), ça pourrait être un parti pour Victor. A

condition, comme de juste, que la fortune du père soit solide ».

Car il faudrait bien, un jour marier Victor : le pauvre garçon, Dieu merci ! ne s'y déciderait point tout seul.

Forte de cette assurance, Honorine avait décrété jadis que rien ne pressait. Elle faisait de ce mariage son affaire et n'entendait pas se laisser bousculer. Ceux qui s'étaient permis de lui donner des conseils en savaient quelque chose, Mme Borgognon la première. Depuis longtemps, aucun officieux, même parmi les prêtres les plus vénérables, n'osait risquer la moindre allusion.

Tout le monde, à Vergy, pensait que Mme Prudent ne se résignerait jamais à quitter le pouvoir, à relâcher, si peu que ce fût, la tyrannique affection dont elle entourait son héritier. Lui, on était persuadé qu'il mourrait vierge. Sa mère se hérissait à la seule pensée de le voir un jour dominé par une autre femme. Sinon, eût-elle repoussé, comme indignes de lui et d'elle-même, toutes les alliances que pouvait offrir le pays? Mais le temps, peu à peu, modifiait ses dispositions. Elle se sentait vieillir. L'idée du nom à perpétuer, de la fortune à transmettre, commençait à la travailler. L'envie la prenait parfois d'être grand'mère et de recommencer sur ses petits-enfants les expériences qu'elle avait tentées sur ses fils. Elle ne doutait pas de les mieux réussir. Jusqu'à présent, ce qui l'avait retenue, c'était la perspective de partager avec une autre le gouvernement de sa maison et de Victor. D'avance, elle détestait sa bru.

Ce soir-là, pourtant, elle accueillit sans haine l'image d'une jeune femme aux yeux baissés, à la voix douce, qui l'écoutait respectueusement et répondait toujours : « Oui, ma mère ». Elle se persuada que Nadia Boulenger avait un maintien modeste et des robes de serge noire. Quel dommage qu'elle fût musicienne! Ces passions qui paraissent innocentes, sait-on jamais où elles peuvent conduire? Il faudrait faire accorder le piano. La dépense

ne serait pas grande, mais quel ennui d'entendre de nouveau ces gammes, ces accords, tous ces bruits inutiles, dont on s'était si bien passé depuis le temps où les garçons allaient en classe! Heureusement, la femme de Victor trouverait bientôt dans les soins du ménage, dans ses devoirs de mère des occupations plus sérieuses, qui lui feraient abandonner sa fantaisie.

— Ma parole, je rêve! s'écria soudain Mme Prudent. Elle en éprouva une vive surprise, car rien n'était plus étranger à ses habitudes.

Par une immédiate réaction, elle consulta sa montre :

— Sept heures moins dix, j'ai juste le temps.

Puis elle se leva pour appeler Félicie.

— Allons, ma fille, rangez les cartes, le tapis, les coussins, ma corbeille à ouvrage. Vous mettrez le couvert quand je sonnerai.

Dans la grande pièce qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger, elle s'assit à son secrétaire, le buste bien droit, et se mit à écrire des lettres.

La première, adressée à M. Lambert, banquier à Fribourg, ne lui prit que peu de minutes : il s'agissait de recueillir aux meilleures sources des renseignements précis sur la situation de M. Emile Boulenger, industriel au Caire (Egypte). La seconde, à Mgr Villars, vicaire général, était plus embarrassante, à cause du style — circonlocutions, formules de déférence — et surtout parce qu'il fallait doser avec délicatesse le spirituel et le temporel, la religion et l'argent. Honorine s'y appliqua jusqu'à sept heures et demie.

— Demain, songea-t-elle, j'irai voir ces dames de la Visitation. Dans trois ou quatre semaines, si tout va bien, j'aurai les trois réponses.

S'étant relue, elle ferma les enveloppes, colla les timbres et tira la poignée qui, à l'extrémité d'un large ruban brodé, mettait en branle la sonnette.

La nuit venait. Félicie alluma la suspension et se mit à disposer le couvert.

En rentrant, Victor trouva sa mère installée devant une petite table où s'entassaient des journaux. Elle les dépliait l'un après l'autre et les découpait en carrés, qu'elle rangeait à sa droite dans un coffret de forme plate, reposant sur un escabeau.

Cette boîte, en bois recouvert de cuir, figurait un in-folio du XVIII[e], tranches rouges et reliure de basane. Sur le dos, orné de dorures au petit fer, un titre, *L'Etui des Pays-Bas,* révélait pudiquement la destination du volume.

Parmi les gazettes manipulées par Mme Prudent, il y avait plusieurs numéros de la *Croix,* qui porte en première page, dans l'angle supérieur de gauche, une vignette représentant la mort de Notre-Seigneur. Chaque fois que ses regards tombaient sur cette image, Honorine, afin d'éviter tout risque de profanation, la détachait d'un coup de ciseaux et l'arrachait au sort qui attendait le reste du journal. En même temps, ses lèvres s'agitaient pour une oraison jaculatoire.

Habitué au spectacle, Victor le contemplait sans y prendre garde. Il attendait que Félicie apportât la soupe, et ne pensait à rien.

A table, la mère et le fils se retrouvèrent face à face, comme tous les soirs.

Mme Prudent ne parla point de sa conversation avec Mme Dubey.

II

En 1869, lorsqu'il demanda la main de Mlle Borgognon, le docteur Prudent commençait à peine à se faire une clientèle. Il fut néanmoins agréé. Ce mariage rapprochait deux familles également honorables. Charles était bon chrétien, passait pour habile dans son art et possédait quelque fortune. Toutes les jeunes filles du pays avaient envié la chance d'Honorine.

Son mari, sensiblement plus âgé qu'elle, s'ingéniait à la rendre heureuse. Il paraissait la traiter en petite fille, mais son tendre empressement prenait toujours un air de gravité dont elle garda l'empreinte.

Elle était grosse quand éclata la guerre de 70. Charles, craignant pour elle l'effet de l'émotion grandissante qu'il ressentait lui-même à lire les journaux, s'efforça de la rassurer, de lui cacher sa propre angoisse. Etudiant à la Faculté de Paris, puis interne des hôpitaux, il avait rapporté de son long séjour en France un culte indivisible pour le pays et le régime impérial. Les premières défaites françaises le navrèrent. Lorsqu'il apprit Sedan, l'Empereur captif, la République proclamée, son apparence de calme s'effondra. C'était la fin de tout! Vainqueurs d'un Napoléon, les Prussiens étendraient infailliblement le cercle de leurs conquêtes, Vergy serait saccagé. Honorine, à son tour, exhorta le docteur à maîtriser ses nerfs.

En janvier 1871, elle accoucha d'un fils.

La France agonisait. Les Allemands investissaient Paris, écrasaient l'une après l'autre les armées formées en province. Celle de Bourbaki chercha refuge en Suisse. On éparpilla dans toutes les directions ses quatre-vingt mille hommes désarmés, épuisés de fatigue et de froid. Vergy, pour sa part, en reçut trois cents, surtout des zouaves et des turcos. La population les accueillit, les secourut de son mieux. A la dysenterie, qui les avait décimés, s'ajouta bientôt la scarlatine. Le docteur Prudent soigna les malades et en sauva plusieurs, mais son enfant, atteint par la contagion, mourut à l'âge de deux mois. Ce fut pour Charles une grande tristesse.

L'année suivante, la naissance de Léon vint le réconforter. Il se promit d'en faire un homme. Père, il reprochait aux Français la mort de son premier-né; bonapartiste, il les blâmait d'avoir renversé l'Empire; catholique, il voyait dans leur impiété la cause de leurs mal-

heurs; bourgeois respectueux de la force, il s'inclinait devant le triomphe de Bismarck et ne pardonnait aux vaincus ni leurs désastres militaires ni les soubresauts de la Commune. Il plaça donc l'éducation de son deuxième fils sous la double sauvegarde d'une religion sévère et l'hygiène allemande.

Victor-Marie, né le 15 août 1873, fut formé selon les mêmes principes.

Le docteur ne barguignait pas en matière de morale. Pour l'un et l'autre sexe, pour toutes les conditions, pour tous les âges, il formulait des règles dont il n'admettait pas que l'on pût s'affranchir. Des catégories impérieuses commandaient ses jugements. Son esprit déterminait la valeur des êtres aussi rigoureusement que la toise mesure la taille des conscrits. Comme le marchand de confections ramène l'anatomie des clients à celle de ses mannequins, il résumait l'humanité exemplaire en un petit nombre de modèles. Chez tous ceux qui s'en écartaient — fussent-ils ses enfants — il entrevoyait aussitôt quelque tare secrète. Ainsi Victor montrait, en même temps qu'une déplorable faiblesse de cœur, de périlleuses velléités d'indépendance. Ces deux vices furent combattus sans ménagements.

L'aîné, moins pleurnicheur et plus docile, plaisait davantage à son père. Charles, tous les jours, le proposait en exemple aux méditations du cadet.

Les ressources pédagogiques n'abondent pas à Vergy, surtout pour les garçons. Le docteur voulut néanmoins conserver ses enfants à la maison le plus longtemps possible. Il s'intéressait beaucoup à leur éducation, à leurs progrès scolaires.

Vers l'âge de quatorze ans, Léon fut pris d'une toux inquiétante. En reconnaissant les symptômes de la tuberculose, son père, qui la tenait pour incurable, désespéra de le sauver. Il l'isola et, moins par foi dans la

science que par sentiment du devoir, fit appeler un illustre confrère.

Pendant la consultation, Honorine sanglotait, Victor tremblait d'effroi. Le professeur Dufour confirma le diagnostic de Charles. Il s'étonna seulement qu'on ne l'eût pas fait venir plus tôt et répondit aux gémissements de la mère par un geste accablé. Comme il l'avait prévu, Léon ne dura guère plus de deux mois. Le jour de l'enterrement, le lac disparaissait sous un brouillard si dense que le bateau à vapeur, en arrivant à Vergy, heurta le môle et faillit sombrer. C'était en 1886, à la Saint-Martin.

Au cours de sa visite, Dufour avait questionné M. Prudent, avec une insistance méticuleuse, sur le caractère du malade. Comme Charles lui dépeignait son fils obéissant, d'humeur égale, facile à manier, bon élève, plutôt taciturne : « Un peu sournois, en somme, résuma le professeur. C'est souvent l'indice d'une puberté inquiète, fiévreuse, malsaine ». L'examen clinique l'avait conduit à préciser son hypothèse. Le docteur n'oublia jamais ses paroles. Il se garda bien d'en inférer que la peur et la contrainte peuvent amener ceux qu'elles frappent à endormir par une soumission hypocrite la vigilance de leurs tyrans. Tout au contraire, l'avis d'un maître qu'il respectait le fortifia dans son dessein : tenir en laisse, d'une implacable poigne, le seul enfant qui lui restât.

Reconnu indemne, Victor, dont la voix commençait tout juste à muer, fut élevé à la dure. « J'entends faire de lui un honnête homme, disait son père, et un homme fort ». Pour atteindre ce résultat, il employait l'eau froide et les rigueurs morales. La mère, parfois, élevait contre ses méthodes une plaintive objection. Il répondait avec un sourire triste : « C'est pour son bien ». Elle renonça vite à contrarier un homme que rien au monde ne pouvait détourner de son propos.

Victor passait, auprès de ses premiers maîtres, pour

un garçon trop tendre, moins intelligent que sensible. Le docteur leur donnait raison, mais leur reprochait de n'avoir pas su l'améliorer et l'aguerrir. Après la mort de l'aîné, il s'empressa de leur reprendre le cadet. M. le curé conseillait l'internat, au collège de Fribourg. Charles, ennemi du système, n'en voulut pas entendre parler. Il prétendit non seulement dresser, mais instruire son fils sans le secours de personne.

L'enfant dormait dans la chambre paternelle, sur un lit de camp. Chaque matin, le docteur assistait à son lever, lui fixait un emploi du temps, réglait l'horaire des exercices pieux, des leçons, des promenades et des repas. Sa devise était : « Ni relâchement ni surmenage ». Ce qui le préoccupait avant tout, c'était la santé, physique et morale, de Victor. Il lui sacrifia la culture de l'esprit. Des notions pratiques et positives — orthographe, calcul, hygiène, quelques clartés sur le commerce, la banque, l'économie agricole, un peu de latin, juste ce qu'il en faut pour comprendre la liturgie — devaient, avec une solide formation religieuse, suffire au fils Prudent pour mener, à Vergy, l'existence à laquelle tout le destinait. Il fallait lui épargner la fatigue et les promiscuités du collège, causes possibles de maladies, tout en lui défendant la paresse et même le loisir, sources de rêveries dangereuses. Il importait, d'autre part, de prendre garde aux lectures, qui peuvent éveiller les passions, et d'écarter les mauvais camarades.

Charles ne pouvait suffire à toutes les tâches qu'il s'était imposées et dont l'accomplissement exigeait, pour répondre à ses vues, les soins les plus minutieux. Il ne tarda pas à s'en rendre compte, pria sa femme de le suppléer et fut heureux de trouver en elle une monitrice docile à ses enseignements. M. le curé réussit à faire agréer, comme auxiliaire, son organiste, vieil instituteur retraité, qui passait pour connaître admirablement l'histoire du pays. Sous prétexte d'en instruire Victor, il lui

faisait faire des promenades à travers champs et grèves ou l'emmenait en bateau sur le lac. Mais le docteur tenait à exercer lui-même toutes les fonctions qu'il jugeait importantes. Conservant la haute main sur le travail de ses acolytes, il exigeait d'eux, chaque soir, un rapport circonstancié, interrogeait, prenait des notes. Honorine et le père Bourdilloud n'étaient à ses yeux que des témoins. En bon juge d'instruction, il réservait à son fils, seul inculpé, une attention plus scrupuleuse encore, une curiosité plus âpre et plus tendue.

Patiemment, l'une après l'autre, il emporta toutes les défenses de sa victime. Il s'attaquait aux ressorts mêmes de la volonté, dont il triompha par l'usure. Aucun signe, après quelques années de traitement, ne révélait plus les tendances personnelles de Victor. On eût dit d'un automate, conforme de tous points au type adopté.

Il gardait, au physique, un aspect malingre, mais le grand air le rendit plus robuste qu'il ne paraissait l'être. La pratique du canotage, les courses à travers le pays, auraient pu développer en lui le sentiment de la nature, lui permettre d'échapper par le rêve à la tyrannie paternelle. Bourdilloud l'empêcha de s'évader. Pédant, il se croyait érudit et pensait de bonne foi enrichir son élève en lui distribuant, au long d'interminables monologues, le trésor de faits et de dates qu'il se flattait d'avoir accumulé. Ce radotage paracheva l'œuvre du docteur.

A vingt-deux ans, Victor n'était pas même bachelier. Il ne se connaissait aucune vocation et personne, dans son entourage, ne songeait à lui en découvrir une. Son père s'estimait satisfait de le savoir sain de corps et d'esprit. Sans se relâcher dans son zèle de despote, il essayait parfois de rapprocher de lui l'héritier de sa fortune et de son nom, l'initiait à de menus travaux, lui apprenait à tenir des livres de comptes, à étudier la cote, le renseignait sur la valeur de leurs domaines et les moyens d'en augmenter le rapport, s'efforçait de le ren-

dre attentif aux ruses des fermiers et de lui montrer comment on s'en défend.

La bonne renommée de sa famille, la pureté de ses mœurs valaient au fils Prudent l'honneur de présider un patronage. Il aidait M. le curé à diriger les œuvres paroissiales, servait de trésorier au chœur mixte et portait, dans les processions, une bannière à l'effigie de sainte Cécile.

Survint l'accident — à Vergy, on disait encore, dix ans plus tard : la catastrophe — qui coûta la vie au docteur. Depuis, sa veuve n'avait jamais pu se résoudre à monter dans un train. Ne se jugeant plus assez riche pour conserver le cheval et la carriole du défunt, elle ne sortait presque jamais de la ville.

Son malheur parut tout d'abord l'accabler. Toute une année durant, elle refusa les innocentes parties de tape que lui proposaient ses amies. Elle condamna sa porte, même aux intimes. On ne la vit plus dans les réunions de couture, qu'elle avait régentées naguère avec tant de conscience. M. le curé, en songeant aux marmots de la crèche, aux vieillards de l'hospice, s'affligeait de constater que ces dames, soustraites à l'autorité de leur directrice, travaillaient mollement.

Honorine, accompagnée de Victor, allait, jour après jour, prier sur la tombe de Charles. Les gens qui la saluaient au passage en arrivaient à douter si son deuil s'achèverait avant sa vie.

Elle s'avisa pourtant que le meilleur moyen de plaire à l'époux disparu, c'était de continuer son œuvre, en veillant, avec la même sollicitude que lui-même, sur le fruit de leur union.

Dans sa détresse, elle avait un peu négligé son fils, qu'elle trouvait froid, insensible. Puis elle se rappela que M. Prudent, toujours préoccupé de le défendre contre toutes les faiblesses, n'eût pas souhaité de le voir se comporter dans l'épreuve autrement qu'il ne le fai-

sait. Elle se reprocha d'avoir pris pour un manque de cœur la fermeté d'âme, la résignation chrétienne d'un enfant que Charles avait formé, ce qui la conduisit peu à peu à calquer son attitude sur celle de Victor. Elle ne s'arrêta pas en si bon chemin et, s'aidant des notes accumulées par son mari, voulut perfectionner encore l'ouvrage du docteur.

Soin superflu : le travail était fait, un travail solide. Honorine en recueillit les fruits sans rencontrer de résistance. Victor n'essaya même pas de saisir la chance de libération que lui apportait le destin. Le nouveau gouvernement lui sembla peut-être moins rude que l'ancien, et presque affectueux. En tous cas, il ne fit rien pour s'y soustraire.

Mme Prudent découvrit dans les papiers de Charles cette observation, datée du 15 août 1894 : « Aujourd'hui, fête de l'Assomption, mon fils a 19 ans. Avec l'aide de Dieu, mes soins l'ont prémuni contre le démon de l'impureté. Il faut consolider cette victoire. C'est le moment de lui faire lire la brochure de Tissot et celle de Surbled ». Elle n'avait jamais parlé à Victor du sujet traité dans ces ouvrages : le docteur s'en réservait le monopole. Devenue veuve, elle observa le même silence, n'osant point se risquer, en des parages aussi difficiles, sur les traces de son époux. Mais elle retrouva les deux livres et les plaça au chevet du jeune homme, où ils restèrent longtemps. Du reste, elle croyait à l'innocence absolue de Victor.

On raconte que le fils Prudent fut entraîné par des camarades, environ deux années après la mort de son père, dans une ville voisine, où l'on célèbre une sorte de carnaval appelé le *dimanche des brandons*. Au vrai, ils ne réussirent pas à le faire danser avec les demoiselles du pays. Mais, dans une auberge mal famée, où fréquentent les cigarières, on lui offrit à boire. Quand on le crut à point, on l'enferma dans une chambre, en compa-

gnie d'Irma, une luronne qui savait ce qu'on espérait d'elle. Au bout d'une heure, les garnements revinrent délivrer leurs captifs, tout heureux à l'idée d'entendre Irma raconter ses prouesses. A peine avaient-ils entrebâillé la porte que cette fille, bondissant dans le couloir, la referma sur Victor. Parmi leurs gros rires, elle avoua qu'elle n'avait rien pu tirer de lui, réclama néanmoins son salaire, le reçut et s'enfuit en criant : « Faites-en ce que vous voudrez, mais que je ne le voie plus! » On le trouva paisiblement assis sur un canapé, encore très ivre et répétant : « Je n'irai pas en enfer, je ne mourrai pas de la poitrine ».

Les mauvais garçons n'essayèrent plus de le débaucher.

Pour les filles qui aiment l'amour, il ne comptait pas. Celles qui auraient pu songer au gain n'allaient pas perdre leur temps avec un niais, riche, sans doute, mais toujours démuni d'argent. Quant aux pucelles à marier, elles eurent vite fait de découvrir qu'il ne comprenait pas leurs avances et que sa mère veillait sur lui comme un avare sur ses écus.

Lorsque Honorine éprouva brusquement l'envie de l'établir, il avait trente-deux ans et ne désirait rien.

III

Dès que Lucie et Alfred eurent quitté Vergy pour aller rejoindre M. Boulenger à Genève, Mme Prudent attendit, non sans quelque impatience, des nouvelles de sa cousine.

La lettre espérée arriva un samedi. Ce fut Victor qui, à l'heure du souper, la remit à sa mère.

Elle était pleine d'exclamations sur la « gentillesse » d'Emile et de Nadia. Depuis quelque temps, chez les Dubey, on ne rougissait plus de l'exilé. Aujourd'hui, on faisait mieux : on parlait de lui avec orgueil, on exaltait

ses talents, ses relations, sa fortune, son hospitalité généreuse. Il pensait bien, accomplissait ponctuellement ses devoirs religieux, se montrait le meilleur des pères et, en toute occasion, manifestait des sentiments d'une délicatesse incroyable. « Quant à sa fille, un ange, ma bonne amie, un ange! Fine, distinguée, musicienne, des manières exquises, une voix de fauvette. Avec ça, bonne comme du bon pain, très simple et jolie comme un cœur ».

Lucie annonçait son retour pour le lundi suivant. Elle se promettait d'accourir aussitôt chez Honorine pour lui raconter tous les événements de ce magnifique voyage et mille autres choses qu'elle ne pouvait pas lui écrire. Son frère et sa nièce viendraient quelques jours plus tard, afin qu'elle eût le temps de préparer sa maison.

A table, Mme Prudent, assise en face de Victor, observa qu'il portait un vieux costume gris, déformé, ciré aux coudes, et dont les revers jaunissaient.

— Il me semble, prononça-t-elle, que tu aurais grand besoin d'un complet neuf.

— Oh! dit-il, celui des dimanches est encore très bon.

— Et cette cravate, elle a fait son temps.

Victor confessa qu'elle était, en effet, bien usée.

— J'en achèterai une lundi chez Narcisse.

— Non, lundi, tu iras à Fribourg. Tu passeras chez tante Adèle avec un mot que je te donnerai. Je compte qu'elle t'accompagnera chez Lévy, à la *Belle Jardinière*, où je désire que tu renouvelles ta garde-robe.

— Chez un Juif? demanda Victor, étonné.

— Tu peux bien y aller, répondit sa mère, puisque je t'y envoie. C'est de chez lui que viennent les soutanes et les douillettes de Mgr Villars. Et puis, il a des prix beaucoup plus doux que le tailleur de ton pauvre père. Enfin, tu n'as pas le temps d'attendre, et je sais mieux que toi, je pense...

— Bien, maman.

— Je vais dresser la liste de tout ce qu'il te faut. Tu la remettras à tante Adèle, à qui je fais par écrit mes recommandations. J'espère qu'elle choisira bien et qu'elle assistera aux essayages avec tout le sérieux que j'y apporterais moi-même. Quant à la facture, Lévy n'a qu'à l'envoyer à M. Lambert, qui la réglera. Mais tu en demanderas un double pour moi. C'est bien compris, mon cher enfant?

— Oui, dit Victor.

Le surlendemain, tandis que le marchand et son commis le faisaient virevolter sous l'œil sévère de sa tante, Honorine recevait la visite de Mme Dubey.

Plus exubérante que jamais, Lucie ne lui épargna la description d'aucune des merveilles qu'elle avait contemplées à Genève.

— Cet hôtel des Bergues, ma chère, vous ne vous figurez pas ce que c'est beau et riche... Vous ai-je dit qu'Emile nous avait conduits au Kursaal? Sans Nadia, bien sûr, car le spectacle n'est pas pour les jeunes filles. Il y a aussi des salles de jeux : la roulette, les petits chevaux. Nous avons même traversé, rapidement, un endroit qu'ils appellent le bar, où j'ai vu, comme je vous vois, plusieurs cocottes... Avant-hier, nous avons assisté aux régates...

Elle trouva Mme Prudent peu sensible à sa tumultueuse éloquence, mais redoubla néanmoins d'enthousiasme pour lui parler d'un championnat d'aviron et d'une promenade en voiture automobile.

— Ah! le progrès! Il faut avoir tâté soi-même de ces inventions pour se rendre compte de ce que c'est vraiment. Alfred vous le dira comme moi...

— Ma bonne amie, remarqua Honorine, si nous nous occupions un peu de votre frère, de votre nièce? Comment vont-ils?

— Vous allez voir, dit Mme Dubey, triomphante.

Sur ses genoux, elle étala, au lieu de son vieux sac de velours, une sorte de grande sabretache en cuir bleu,

brodée de paillettes d'argent, qu'elle ouvrit avec précaution.

— Ça vient d'Egypte; c'est un cadeau d'Emile.

De ce précieux objet, Honorine vit émerger d'abord la photographie d'un bel homme à moustache noire, coiffé d'un fez, et dont les cheveux grisonnaient sur les tempes. Il était en habit, avec une brochette de croix et de médailles.

— Le voilà, expliqua Lucie, dans la tenue qu'il met aux réceptions du Khédive.

La mère de Victor commençait à se sentir dominée. Elle n'en laissa rien paraître et, d'un ton très calme :

— Il est bien conservé, reconnut-elle. N'avez-vous pas aussi le portrait de cette charmante jeune fille?

— Bien sûr! s'écria Mme Dubey en le tendant à sa cousine.

Le visage de Nadia s'y détachait en clair sur un fond gris. Le sourire qui l'éclairait ressemblait encore à celui de l'enfance. Dans un triangle encadré par la chevelure, les yeux, très grands, brillaient d'un éclat tendre. Le nez était petit, le menton fin, la bouche bien dessinée. Deux lourdes tresses, ramenées en avant et qui paraissaient blondes, descendaient sur la soie du corsage.

— Jolie, avoua Mme Prudent. Mais c'est une fillette, et qui m'a l'air bien délicate.

— Peut-être, sur cette photo qui date de l'année dernière, concéda Lucie. Depuis, elle s'est bien fortifiée, et sa nouvelle coiffure la rend encore plus belle. Pensez qu'elle enroule ses nattes, comme des sortes de toupies, de chaque côté de sa tête : on n'aperçoit que le bout de l'oreille. Je vous assure, ma chère, que je n'ai jamais vu rien de si ravissant! Ça dégage la nuque, et celle de Nadia est adorable. Vous n'imaginez pas l'effet de ces cheveux dorés sur la blancheur du teint...

Rêveuse, Honorine tenait dans ses mains les deux images et, sans rien dire, les étudiait alternativement.

Elle éprouvait au fond d'elle-même une vive sympathie pour ces inconnus dont l'irruption dans sa tranquille existence pouvait, demain, en bouleverser le cours. Sans doute se fût-elle abandonnée avec transports à un sentiment aussi nouveau si elle avait connu déjà le sens des réponses qui devaient lui dicter une ligne de conduite. Son bon sens lui défendait de céder à cette impulsion, car elle ne possédait encore qu'une faible partie des renseignements jugés indispensables. Ceux qu'elle avait reçus étaient prometteurs, mais trop incomplets pour qu'elle osât se risquer. Elle se disait, d'ailleurs, que, plus tard, si les choses prenaient tournure, mieux elles marcheraient, plus il lui faudrait cacher son jeu et manœuvrer avec adresse. Aussi gardait-elle une réserve dont sa cousine commençait à s'inquiéter.

Après avoir vainement essayé, par de nouveaux récits, de lui arracher un mot d'admiration pour le mérite de M. Boulenger ou pour la grâce de Nadia, Lucie se résolut enfin à poser la question qui lui tenait à cœur :

— Ma bonne amie, avez-vous choisi un jour pour ce thé?

— Non, pas encore.

Démontée par la froideur du ton, Mme Dubey commençait à perdre la tête. Sa figure s'empourpra, des gouttes de sueur perlèrent à son front.

— Vous ne renoncez pas, au moins? implora-t-elle.

— Non, ma chère, non. Mais je ne veux rien laisser au hasard. Il faut que je sache exactement ce que je dois faire, quelles personnes inviter, et tout ce qui s'ensuit. Si ça ne vous fait rien, je préférerais rencontrer d'abord chez vous M. Boulenger — je veux dire le cousin Emile — et sa fille.

— Mais bien sûr, Honorine, bien sûr...

— J'espère n'être pas indiscrète. Si vous permettez, je vous amènerai Victor.

— Naturellement. Voyons, voulez-vous vendredi? Emile et Nadia seront arrivés de la veille.

Mme Prudent se recueillit, interrogea des yeux le ciel où tournaient les pigeons et condescendit à répondre :

— Entendu pour vendredi.

Mme Dubey s'en alla soulagée.

A peine avait-elle disparu que le facteur entra dans la cour. Il apportait une lettre du banquier Lambert. Celui-ci, complétant ses premières indications, exposait que la fortune de M. Boulenger était estimée, dans les milieux compétents, à soixante mille livres égyptiennes, « ce qui représente un million et demi de notre monnaie ». Les personnes consultées s'accordaient à déclarer très prospère l'industrie textile que dirigeait l'ingénieur. L'analyse des derniers bilans ouvrait sur l'avenir de belles perspectives.

Allègrement, Honorine se mit à travailler sur les chiffres du financier. Ils s'entrecroisaient dans sa tête avec les données tout aussi favorables (mais sur un autre plan) qu'elle tenait de Mgr Villars : M. Boulenger, affirmait ce prélat, occupait une situation importante à la fois dans la colonie suisse et dans la communauté catholique du Caire; on rendait hommage à ses qualités morales, et son dévouement aux œuvres était fort apprécié.

La sœur tourière des Visitandines surprit Mme Prudent au plus fort de sa fiévreuse méditation. Elle venait la prier de passer au plus tôt chez la Mère Supérieure.

Honorine y courut.

— Ma fille, lui dit la recluse, quelle reconnaissance ne devez-vous pas à la Très Sainte Vierge pour les bonnes nouvelles que je vais vous apprendre! Les avis reçus de notre maison d'Egypte sont bien consolants : piété, éducation, sentiments élevés, droiture du cœur et de l'esprit, rien ne manque à Mlle Boulenger de tout ce qui peut préparer une jeune fille du monde à devenir une bonne épouse et une mère chrétienne. On la tient

là-bas — et c'est tout dire — pour un des plus brillants sujets qu'ait formés l'école de saint François-de-Sales et de sainte Jeanne-de-Chantal. Je n'ai pas besoin d'insister : vous savez ce que cela signifie, vous qui avez bénéficié des mêmes grâces.

Elle parlait d'une voix égale, un peu chantante. Son ancienne élève, en l'écoutant, soupirait d'aise et encensait du chef à la manière des vieux chevaux. Un engourdissement heureux s'emparait d'elle : satisfaite du présent, pleine de foi en l'avenir, elle n'avait qu'à baisser les paupières pour se croire soudain ramenée au temps où sœur Eudoxie lui apprenait à aimer Dieu.

La religieuse poursuivit :

— Comme vous avez bien fait, Honorine, de m'ouvrir votre cœur! Grâce à vos confidences, j'ai pu, sans indiscrétion, demander si l'on connaissait les idées du père sur l'établissement de sa fille. Vous savez combien nous sommes attachées à ces chères petites, comme nous les suivons et quelle confiance leurs parents nous accordent. Ce que M. Boulenger désire pour son enfant, il ne l'a pas caché à la Mère Saint-Sauveur, qui m'autorise à vous le répéter.

— Oh! ma Mère, gémit Mme Prudent, les yeux mouillés de bonheur, comment vous remercier?

— En restant ce que vous êtes et en nous envoyant, dans quelques années, vos petites-filles... Mais je continue : il paraît donc que M. Boulenger aurait déjà refusé pour Nadia des partis très honorables et très avantageux. Quand on lui demande pourquoi, il répond : « Je ne souhaite que de rentrer dans mon pays. Si je pouvais, je le ferais tout de suite. Que, du moins, ma fille m'y précède. Je voudrais la voir mariée à un brave garçon de chez nous, qui ait des principes. Dès qu'elle m'aura rendu grand-père, j'irai finir mes jours auprès d'elle, à Vergy ».

Depuis qu'Honorine s'était mis en tête de marier Victor, elle ne doutait pas d'arriver à ses fins. Refuse-t-on

d'épouser le fils du docteur Prudent et d'une demoiselle Borgognon, le jeune homme le plus riche et le mieux élevé de tout le pays? Jusqu'à ce jour, c'était sa mère qui repoussait pour lui — et avec quel dédain — les avances les plus flatteuses. Si la fortune de M. Boulenger, très supérieure à la sienne, avait pu l'intimider un instant, les paroles dont l'écho vibrait encore à ses oreilles la confirmaient dans l'assurance de vaincre : on pourrait battre longtemps Vergy et ses environs avant d'y dénicher un candidat dont les titres fussent comparables à ceux de Victor.

En sortant du parloir, elle se rendit à la chapelle du couvent et s'y abîma dans une longue action de grâces. Charles, du haut des cieux, l'encourageait ,la bénissait, participait à son bonheur. Elle rentra chez elle apaisée, souriante.

Sa cuisinière vint lui parler des reines-Claude qui commençaient à tomber et qu'il fallait cueillir. Elle alla au verger, goûta une prune bien juteuse, donna ses ordres pour le lendemain et insista sur la nécessité de sucrer très exactement les confitures.

Libérée enfin des soucis domestiques, elle regagna sa place accoutumée, dans la cour, sous le platane, où l'attendaient ses besicles et sa corbeille à ouvrage. Tout en brodant, elle essayait d'imaginer la figure, la voix, le caractère de Nadia. Ce qu'elle en connaissait lui revenait à l'esprit. Calme, lucide, elle y pensait avec ordre et méthode. Aucun éblouissement ne troublait sa vision. Son plan était simple et clair : il s'agissait maintenant d'observer d'un regard froid M. Boulenger et sa fille. Tant qu'elle ne se serait pas fait sur eux une opinion motivée, elle ne déciderait rien. Le mot d'ordre devait être : pas d'emballement et, surtout, pas de fausse manœuvre.

Victor rentra par le dernier train, assez tard dans la

soirée. Somnolent et poussiéreux, il dévora en silence un repas froid.

Ses emplettes emplissaient une grosse valise, que sa mère ouvrit pour en inspecter le contenu. Le résultat de cet examen dut la satisfaire, car elle déclara :

— Tout y est. Je vois que tante Adèle a bien choisi : des choses pratiques, solides, et qui ont pourtant leur petit cachet. As-tu le double de la facture?

— Oui, maman, dit Victor en lui donnant le papier.

A la vue des chiffres, elle eut un sursaut de contrariété, étouffa une plainte et reprit en se forçant un peu :

— C'est bien. Demain, tu me feras voir tout ça sur toi, que je puisse juger de l'effet. Pour les petites retouches, s'il en faut, j'espère que Joséphine saura s'en tirer.

Elle jeta un coup d'œil au vêtement que portait son fils. Depuis bien longtemps, elle le faisait habiller par une demoiselle Bourdilloud, fille de l'instituteur. Cette honnête personne, osseuse et revêche, bâtie à l'image d'une jument de labour, venait autrefois en journées dans les familles et travaillait surtout pour les enfants. A la mort de son père, elle s'était mise *tailleuse pour messieurs*, comme disent les gens de Vergy-le-Château. Mme Prudent, par économie, continuait à lui envoyer Victor. Grâce à Joséphine, le bourgeois le plus cossu de la contrée ressemblait, dans ses plus beaux habits, à quelque valet de ferme endimanché. Sa mère, maintenant, s'en apercevait tout à coup et rougissait un peu d'avoir trop regardé à la dépense.

— Tante Adèle trouve que c'est parfait, risqua Victor.

Honorine saisit un veston noir et le considéra sur toutes les coutures.

— Il n'y a pas à dire, conclut-elle, ces revers sont bien piqués. Voilà ce que j'appelle du travail propre. Ce Lévy, tout de même, c'est autre chose que Joséphine.

— C'est aussi plus cher, observa le bon fils.

— Sans doute, mais il faut ce qu'il faut. Un jeune homme de famille doit être correct. Pas de fatuité, bien sûr : de la tenue, de la distinction...

Victor tombait de sommeil. Il s'approcha de sa mère pour l'embrasser. Au lieu de le laisser monter seul dans sa chambre, elle le fit s'asseoir près d'elle, lui posa une main sur l'épaule et, avec un accent presque tendre, se mit à le questionner :

— Dis-moi, mon chéri, tu n'as jamais pensé au mariage?

— Moi? Pourquoi donc? Je suis très bien comme je suis. Je ne demande qu'à rester avec vous.

— Oui, mais je me fais vieille. Si je m'en allais, tu resterais tout seul...

— Oh! maman, ne parlez pas de malheur.

— Il faut bien penser quelquefois à la mort. Et puis, même si le bon Dieu devait m'accorder encore beaucoup d'années, nous pouvons, dès aujourd'hui, songer à l'avenir. Ne crois-tu pas?

— Vous avez donc des projets?

— Non, pas encore. Nous n'avons pas besoin de nous presser. Ce que je me demande, pour l'instant, c'est si tu as la vocation...

— La vocation sacerdotale, M. le curé m'a toujours dit que je ne l'avais pas. Celle du mariage, est-ce que je sais, moi?

Mme Prudent regarda son fils dans les yeux.

— Voyons, Victor, tu n'aimerais pas avoir une gentille femme et me donner de beaux petits-enfants?

Victor rougit comme si elle eût proféré une grosse indécence. Il fixa la pointe de ses chaussures et ne répondit rien.

Honorine se garda d'insister.

— Allons! dit-elle, il est temps de se mettre au lit. N'oublie pas ta prière.

(A suivre.) RENÉ DE WECK.

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André de Maricourt : *Ce bon abbé Prévost, l'auteur de Manon,* Libr. Hachette. — Jean-François Primo : *La Jeunesse de Brissot,* Bernard Grasset.

« Pendant sept ans, écrit M. André de Maricourt, en tête de son nouveau livre : **Ce bon Abbé Prévost,** j'ai vécu dans un vieux logis de province. C'était chez une arrière-petite-nièce de l'abbé Prévost. La figure de toile peinte du bon abbé commandait mon attention en attirant mes regards curieux. »

Non loin de cette figure, ajoute M. de Maricourt, se dressait une bibliothèque à grillages où dormaient les innombrables volumes, revêtus de veau marbré, où l'écrivain avait « déployé les grâces très françaises de sa prose ». Disposant de loisirs et avide de connaître toute la pensée du personnage au regard chargé de tristesse qui le contemplait du fond de son cadre de bois doré, M. de Maricourt, ayant ouvert la bibliothèque, prit un à un sur les rayons les in-octavos qui, depuis longtemps sans doute, n'avaient plus trouvé de lecteurs.

Singulière aventure, digne de tenter un homme accoutumé, comme lui, par profession d'archiviste, à la patience, car le bon abbé laissa, en mourant, cent douze ouvrages où son imagination et son érudition se débridèrent tour à tour. Il paraît avoir, avec Rétif de La Bretonne, battu, au XVIIIe siècle, le record de la fécondité. M. de Maricourt avoue s'être, par moments, fort ennuyé dans ce dédale de proses disparates où figurent, avec *Manon Lescaut,* d'interminables romans, des histoires romancées, des traductions, des relations de voyages, des gazettes, des traités de morale et de théologie, des pamphlets, etc...

Il semble probable qu'au cours de ses lectures, M. André de Maricourt, pour mieux comprendre le bon abbé, pour mieux situer les productions de celui-ci dans sa vie et découvrir les reflets de la seconde sur les premières, avait déjà parcouru les biographies que des plumitifs d'autrefois et des historiens d'aujourd'hui consacrèrent à son héros. On a beaucoup écrit sur l'abbé Prévost. De son temps, les calomnies pullulent; après sa mort, on continue à répandre, sur son caractère et ses actes, des faussetés de tous genres. Il faut attendre la fin du XIX[e] siècle pour trouver, dans les ouvrages d'Henry Harrisse et de V. Schrœder, un aspect enfin réel de sa carrière d'homme et d'écrivain. Encore ces ouvrages ne donnent-ils point des vues précises sur sa psychologie.

C'est en se livrant à son immense labeur de lecture que M. André de Maricourt pénètre peu à peu dans l'âme de l'abbé Prévost et en explore le jardin secret. Car tout ce que l'abbé Prévost a pensé, senti et agi, il l'a transposé dans ses écrits romanesques. Ainsi ces derniers apportent-ils de curieuses lumières sur maintes énigmes de son existence. Qui ne les utilise point perd mille confidences à peine voilées que le bon abbé glissa dans ses pages pour se décharger de ses tristesses ou de ses remords.

Ayant terminé sa longue tâche d'explorateur, M. André de Maricourt a condensé ses trouvailles dans le petit volume dont nous donnons ci-dessus le titre. Ce petit volume, écrit dans une langue ferme et sûre, abondant en pages vibrantes qui révèlent un beau tempérament d'artiste offre, si l'on veut, par ses détails circonstanciés, la physionomie d'une biographie alternant avec de curieuses études de milieux; pourtant, il ne constitue point, à proprement parler, une biographie. M. André de Maricourt, le construisant, a visé plus haut : il a souhaité nous offrir un portrait moral de l'abbé Prévost, un portrait moral émouvant qu'une longue fréquentation du personnage lui a permis de surprendre.

Antoine-François Prévost, né, selon lui, pour une libre existence de mondain au tempérament ardent et d'homme de plume épris des idées nouvelles, fut, en dépit de ses tendances, voué, dès l'âge tendre, à l'état ecclésiastique. Voilà l'origine du drame de sa carrière. Milieu, parenté, nécessités

sociales conspirent à étouffer sa véritable vocation. Façonné par les Jésuites, le jeune garçon, aspirant à l'indépendance, s'échappe de leurs mains à l'instant où ils le poussent vers le cloître, revêt la casaque militaire, se dégoûte des grossiers exercices de Mars, revient sous le toit de ses anciens maîtres, le fuit encore, court le monde, rencontre l'amour, un amour vil, plein de honte, de tristesse et de défaillances, en la personne de Manon, et se retire de cette liaison l'âme si pleine de déceptions et de remords qu'il ne trouve plus d'autre asile, pour apaiser son tourment, qu'une abbaye de Bénédictins.

Il y fait son noviciat, il y prononce ses vœux, il en devient moine profès, mais, d'une part, il prononce ses vœux en réservant l'avenir par des restrictions mentales, et, d'autre part, il porte la bure en rêvant d'échapper par tous les moyens à la règle conventuelle. Il est d'ores et déjà un instable, un insatisfait à double personnalité morale, subissant, tour à tour, l'appel du couvent et la séduction du monde. C'est sous l'habit monacal qu'il écrit les premiers tomes de son roman : *Aventures d'un homme de qualité retiré du monde*, où figurera l'histoire de Manon Lescaut, sa propre histoire.

Après avoir vagué d'une abbaye à l'autre, toujours poursuivi par le fantôme de Manon, qui rend diaboliques ses méditations et ses nuits de solitaire, Dom Prévost, las de végéter dans un « tombeau », s'affranchit de l'ordre bénédictin comme il s'était affranchi de l'emprise jésuitique, et, menacé de prison pour avoir rompu son contrat ecclésiastique, s'envole vers l'Angleterre.

Il va chercher dans ce pays l'air salubre de la liberté, comme il ira plus tard le chercher en Hollande. Là, vivent tous les anticipateurs, les mystiques de la sociologie, les bâtisseurs de républiques idéales, les philosophes mécontents des régimes autocratiques. Besognant de la plume, romancier, historien, créateur de journaux, Prévost, influencé par un tel milieu, suivant aussi ses inclinations de rêveur, commence, sur le sol d'exil, sa carrière d'idéologue. Il va, très vite, dans ses œuvres, distancer les chimériques qui l'environnent. M. André de Maricourt voit en lui un authentique

précurseur de Jean-Jacques Rousseau, lecteur passionné de son *Cleveland*, et l'inspirateur de la plupart des révolutionnaires qui ébranleront plus tard l'édifice monarchique.

C'est en Angleterre également que, pour guérir sa blessure d'amour, se délivrer de l'obsession persistante de l'ombre qui hante son souvenir, l'abbé fait, dans *Manon Lescaut*, confession publique de son délire ancien et des fautes où il l'entraîna. Il y peint, au dire de M. de Maricourt, sous les noms de Des Grieux et de Tiberge, sa double personnalité et l'éternel conflit de sentiments pieux et profanes au milieu duquel il se débat. Livre unique, éclatant comme une bombe, dans une société habituée à se repaître de fadeurs. De lui, naîtra plus tard la *Nouvelle Héloïse* et datera l'avènement d'une sensibilité préromantique. Dans ses pages frémissantes, Prévost, appuyé sur la doctrine janséniste de la prédestination, pose le problème de la fatalité de l'amour. Il inaugure une mystique passionnelle en même temps qu'il donne, dans d'autres ouvrages, une forte impulsion à la mystique sociale.

Ainsi l'homme, tel que l'aperçoit M. de Maricourt, émerge de son époque bien plus qu'on ne l'a cru jusqu'à l'heure. Il y fait figure de guide spirituel. Par malheur, pour le lecteur moderne, ses doctrines restent noyées dans un fatras de digressions d'où l'on éprouve quelque peine à les dégager.

Accablé par son labeur, les tribulations, les animosités, une misère presque constante due à son manque d'esprit pratique, l'abbé Prévost ne profite pas plus de sa gloire qu'il ne parvient à sortir des contradictions morales au milieu desquelles il s'agite. A l'heure où on le peut imaginer tout à fait évadé de la sujétion religieuse, définitivement entré dans la vie séculière, il sollicite du pape sa réintégration dans l'ordre bénédictin. Il refait un noviciat et, quand il l'a terminé, il quitte de nouveau le recueillement monacal pour courir les hasards de l'aventure. Ayant atteint la vieillesse, il reste encore un pied dans le couvent, un pied dans les ruelles, victime jusqu'à la fin de sa fâcheuse orientation originelle et de l'instabilité de sa nature.

A l'époque où, dans une maisonnette du village de Saint-Firmin, proche de Chantilly, il achevait sa douloureuse carrière, naissait, à l'ombre de la cathédrale de Chartres, un

enfant de famille modeste, Jacques-Pierre Brissot, qui, par l'entremise de Jean-Jacques Rousseau, deviendra l'un de ses fils spirituels. On doit, ce semble, rapprocher l'un de l'autre les deux personnages, car ils présentèrent de singulières similitudes de destinées et de tendances, le second ayant, de plus, transporté dans le domaine de l'action les doctrines sociales du premier.

D'ailleurs, par une coïncidence bizarre, dans le temps où M. de Maricourt sortait de l'ombre le visage de l'abbé Prévost, M. Jean-François Primo faisait revivre, avec un talent exceptionnel d'évocateur du passé, dans un livre portant le titre : **La Jeunesse de Brissot,** la figure, aujourd'hui un peu effacée, du futur Girondin. Le rapprochement des deux hommes s'imposait donc de toutes façons.

Le livre de M. Jean-François Primo, animé d'un étonnant sentiment de la vie rétrospective, fourmillant de pages pittoresques et colorées, mérite de retenir l'attention. Il compterait même au nombre des plus remarquables reconstitutions historiques de ces dernières années si l'on n'y rencontrait de trop fréquentes défaillances grammaticales dont *les plus bénignes* consistent, par exemple, à ignorer (ou à dédaigner), à peu près constamment, l'accord de l'imparfait du subjonctif, à mélanger, dans une même phrase, le présent au passé, enfin à substituer le sujet d'une proposition subordonnée au sujet d'une proposition principale. Sans doute, ces incorrections sont-elles devenues assez courantes dans les livres contemporains pour qu'on ne les remarque plus. Elles nous ont plus vivement choqué dans un travail que nous estimons pour les belles qualités de sa langue.

Du récit de M. Jean-François Primo, il ressort que Jacques-Pierre Brissot, fils d'un maître hôtelier chartrain, marguillier de sa paroisse, riche, possesseur de terres importantes, loin de jouir des plaisirs de l'indépendance, traversa, comme jadis le jeune Prévost, une enfance toute remplie de dévotion. Son père, au sortir de ses fourneaux, vivait sous la domination de l'Eglise; sa mère s'acheminait peu à peu vers une sorte de démence religieuse; parmi ses autres parents, les uns occupaient des fonctions sacerdotales, les autres se préparaient à les occuper.

A peine sorti des gamineries du jeune âge, le petit Jacques-Pierre s'en alla marmonner chez son oncle le curé les éléments du latin; il entra ensuite dans un collège de la ville où régnaient des prêtres bigots et superstitieux qui prolongèrent chez lui le mysticisme familial. A quinze ans, ayant fait de bonnes études, il était, à son tour, tout confit en dévotion lorsque, par aventure, il lut Rousseau et en demeura tout ébranlé. D'ores et déjà ses convictions oscillaient. Dans son âme, où subsistera toujours une sorte de déisme diffus, la mystique sociale, non sans combat, succédait à la mystique religieuse.

Etouffant sous le toit familial, incapable d'écouter plus longtemps des maîtres sans influence sur son esprit, Jacques-Pierre aspirait à s'évader d'un milieu où il s'étiolait parmi les oraisons. Il rêvait déjà d'être le rédempteur d'une humanité souffrante. Il entra, comme clerc, chez un procureur lettré dont il absorba la bibliothèque, toute gonflée des thèses hardies des philosophes. Besognant de la plume entre deux grimoires de procédure, il écrivit, en cachette, vers ce temps, une dissertation portant le titre audacieux : *Du vol et de la propriété.*

Bientôt, profitant de conjonctures favorables, il fuyait la maison paternelle et, quasiment sans un sol, débarquait à Paris où il espérait devenir tout à fait philosophe. Dès lors commençait sa vraie existence, c'est-à-dire sa longue tribulation d'illuminé dupé par toutes sortes de fripons. Pour ajouter à ses maigres gains de clerc de procureur, il écrivit des libelles qui le faillirent mener à la Bastille, mais qui, en définitive, lui procurèrent l'attention d'un gredin international, le sieur Swinton, éditeur du *Courrier de l'Europe.*

Il n'y avait pas d'homme au monde qui fût plus naïf, plus confiant, plus laborieux aussi que Jean-Pierre Brissot. Il se mit à la solde de Swinton, trop heureux de voir son nom figurer dans une feuille où soufflait un esprit libéral.

Non content d'être escroqué par ce forban et de se rendre suspect à la police française qui goûtait mal ses articles subversifs, il écrivit à cette époque une *Théorie des lois criminelles* qui sapait les institutions juridiques du royaume. Il s'avisa de publier cette prose incendiaire à l'instant où

reçu avocat, il postulait la faveur d'exercer sa faconde à la barre du Parlement de Paris. Rejeté du barreau, il eût vécu d'expédients sans la mort de son père l'hôtelier, qui ne l'avait pu exhéréder de sa « légitime ».

Ainsi, honnête, travailleur, plein d'une générosité qui s'étendait à tout le genre humain, incapable de dépister chez autrui la spéculation ou la méchanceté, Brissot, exploité par les uns, volé par les autres, marchait enivré de son rêve qui consistait à instaurer sur terre le règne du bonheur. Il lui vint, un beau jour, l'idée de fonder en Angleterre un Lycée où il réunirait, en confédération universelle, les amis de la Vérité et de la Liberté, et un journal international destiné à répandre d'alléchantes chimères.

Comme jadis l'abbé Prévost, il s'alla établir à Londres, heureux d'y baigner dans une atmosphère spirituelle plus aérée que dans les villes du continent. Par malheur, les fripons vivaient librement, dans cette cité, aux côtés des philosophes. Ils précipitèrent vers la mort les œuvres sociales du pauvre Brissot, lequel tâta de la prison pour dettes. Un tel désastre ne délivra point l'illusionné de ses convictions démocratiques.

M. Jean-François Primo, dans la suite de son ouvrage, nous montre Brissot partout où se produit quelque mouvement ou bien naît quelque doctrine favorable à l'émancipation ou à la félicité des hommes, même chez cet étrange Louis-Philippe-Joseph d'Orléans qui indisposa la royauté par son goût de la crapule. Brissot devient l'ami et l'élogiste de Marat; il combat de la plume pour Mesmer; il fraternise avec les libéraux genevois et hollandais qui secouent le joug de l'autocratisme. Il crée des sociétés qui ont pour dessein de supprimer la traite des nègres et de faire de ceux-ci des citoyens. Il court jusqu'en Amérique pour y chercher des enseignements et des appuis. Il s'abouche avec les Quakers négrophiles. Il y apprend de Washington, retiré à Mount-Vernon, qu'il ne faut point compter sur la reconnaissance humaine. Tous ses actes et toutes ses démarches n'aboutissent qu'à lui susciter des ennemis plus acharnés, une misère plus certaine. Des jours viennent où il ne possède même pas le prix du pain qui doit nourrir sa femme et ses enfants. De temps à autre,

pour quelque écrit trop pimenté ou quelque dette trop criarde, il revient végéter à la Bastille.

Ne nous hâtons pas de condamner Brissot. Il manqua, comme Prévost déjà nommé, d'esprit pratique, non d'intelligence, de cœur et de savoir. Il voyait très nettement par quoi péchaient les institutions de l'ancien régime et quelles réformes on y pouvait apporter pour supprimer des abus et alléger la peine des hommes. Il ne désirait nullement la destruction de la monarchie. Jamais il ne fut ni féroce ni sanguinaire.

M. Jean-François Primo l'abandonne au seuil de la maturité et, dans un épilogue (bien superflu puisqu'il nous annonce la prochaine apparition d'un second volume), il résume son rôle pendant la Révolution. On sait que, député à la Convention, Brissot finit sous la guillotine avec la fournée des Girondins. Ses écrits, fort nombreux, sont énumérés par son biographe qui nous fournit aussi, en appendice, les sérieuses références, inédites ou imprimées, sur lesquelles il fonda son excellent travail.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Gaston Simon : *L'Ombre Dorée*, Lemerre. — Henri Maugis : *L'Ame de la France à travers ses grands poètes*, Lemerre. — Hubert Dubois : *L'Heure entre Chien et Loup*, « Les Cahiers du Sud ». — Armand Guibert : *Enfants de mon silence*, « Studio technique d'éditions », Toulouse. — Jean Hercourt : *Plein Air*, « Editions du groupe Jean Violette ». — Henri Dutheil : *Les Roses chair*, « Les Gémeaux ». — Jacques-Henri Pillionnel : *Les Graminées*, Messein. — Eugène Abita : *Les Chants du Cœur*, « La Caravelle ». — Pierre Valdelièvre : *La Poésie de la Mer*, « La Caravelle ».

Je ne saurais imaginer titre plus magique au recueil d'un poète que celui-ci, de M. Gaston Simon, **l'Ombre Dorée.** Cette chaude opposition, cette savoureuse absorption des lumières solaires, des couleurs dans le glissement comme musical, doux et lent des ténèbres, quelle signification de symbole à qui contemple les beautés sans cesse expirantes ou défaillantes de la vie ou de la nature, de l'âme humaine, des joies universelles et des tristesses. Est-il bien sûr que M. Gaston Simon ait établi consciemment un tel prestige? Je ne l'oserais espé-

rer. Le volume débute par un poème d'une soixantaine d'heptasyllabes à rime plate, où il s'aventure à enlever à son titre tout ce qu'il suggère de plus général, de plus vaste et de plus profond. Il explique, et élague tout le mystère. L'ombre dorée, c'est l'ombre qui flotte autour du palais dans les soirs d'été, c'est l'ombre chaude où s'endorment les forêts, l'ombre des greniers et des treilles. l'ombre des vieux salons, c'est l'automne et son brouillard, c'est l'humble chapelle au fond des bois; c'est... c'est... c'est... et à chaque fois que c'est quelque chose de plus, il semble que M. Simon restreigne, appauvrisse la portée de son livre et l'importance des poèmes qu'il contient. Les *Paysages* qu'il peint, d'ailleurs, ses rappels de la *Vieille France, la Cité Mystique, Banlieues, le Jardin Résigné* abondent en évocations précises, colorées, charmantes, qui en font bien, selon la rubrique encore d'une partie du recueil, de parfaites *estampes,* de parfaites *symphonies,* plus sûrement des estampes que, par une diversité largement fondue de voix musicales, à proprement parler, des symphonies. Il ne manque à ces poèmes soignés et très bien faits qu'une âme qui en excite le mouvement et la vie, la transposition d'art, une enthousiaste audace. Le plus grand éloge va à la correction discrète et sereine de chaque détail comme des ensembles.

M. Henri Maugis, agrégé des lettres, professeur au Lycée Janson-de-Sailly, s'est proposé un but assez inattendu, en publiant les quatre-vingt-dix sonnets où il enclôt **L'Ame de la France à travers ses grands poètes.** Chaque sonnet résume, caractérise, de l'auteur inconnu de *la Chanson de Roland* à *Edmond Rostand, Marcel Proust* et *Courteline* l'apport d'un poète à cet ensemble éternellement prestigieux que l'auteur appelle l'Ame de la France. Je me garderai de chicaner; je ne demanderai pas à M. Maugis pour quel motif Marcel Proust, même Courteline, de qui les vers, si drus soient-ils, ne constituent pas la manière la plus originale non plus que la plus connue, pour quel motif Villehardouin, Joinville, Commynes, Calvin, Montluc, Montaigne, Descartes, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné ,La Bruyère, Montesquieu, — je ne les cite pas tous, — et Bernardin de Saint-Pierre et Mme de Staël, et Augustin Thierry, et George Sand, et Sten-

dhal et Mérimée, Augier, Dumas fils, Fustel de Coulanges, Boylesve ont droit d'être regardés comme des poètes, tandis que Charles d'Orléans, Louise Labé, Théophile, Saint-Amant, Tristan L'Hermite sont déchus de cet honneur, non moins que Marceline Desbordes-Valmore ou Gérard de Nerval, Léon Dierx, Rimbaud, Laforgue, Mikhaël, Pierre Louys et Charles Guérin, Moréas, Toulet, Apollinaire. Cela n'aurait aucune importance, et je ne citerais aucune des trente ou quarante omissions importantes que j'ai relevées d'emblée et sans recherche, si la place des omis n'était usurpée par une quarantaine de noms dont avec raison la prose française s'honore, mais qu'on ne saurait néanmoins tenir pour des noms de poètes. Quarante indûment exclus, ou quarante accueillis contre tout droit, sur un total de quatre-vingt-dix, n'est-ce pas excessif? Si M. Maugis avait intitulé son recueil *l'Ame de la France à travers ses grands écrivains*, l'objection tomberait; chacun est libre d'admettre et de rejeter qui bon lui semble, mais non d'attribuer à certains à qui elle ne convient pas une appellation qu'il refuse à d'autres qui la méritent. Etrangement Ronsard, Chateaubriand, Musset se voient sacrés par deux sonnets chacun, alors que tous les autres, même Rabelais ou Montaigne, Molière, Corneille, Racine, Voltaire ou Victor Hugo n'en ont mérité qu'un.

Quittons ces erreurs, je les regrette plus que je ne les blâme. M. Maugis entreprend de faire comprendre et mieux aimer l'âme française, révélée dans son unité fondamentale à travers la diversité des tempéraments et des sons. Il estime qu'en intéressant les jeunes gens de ses cours aux poètes ou écrivains illustres, à leur œuvre, en les leur résumant sous la forme concentrée et succincte du sonnet, il leur rendra le service de former en eux, non pas des illuminés, des mystiques, mais des idéalistes, « des hommes à l'esprit lucide, au cœur droit, à l'âme généreuse où brûle la flamme ardente de l'éternelle Idée. Ils croiront au progrès, mais ils sauront qu'il ne peut se faire que par l'intelligence et par la foi, qu'il n'est pas dans la mécanisation de la vie, mais dans les esprits et dans les cœurs. »

Tout moyen qui vise à un tel but ne peut être qu'encouragé. Je manque de compétence pédagogique, je souhaite de

toute mon âme que M. Maugis ait raison et qu'il réussisse.

Ses sonnets sont écrits avec soin, en dépit de quelques diérèses et synérèses contestables, et, si les appréciations portées sur chacun des écrivains ne se recommandent guère par la nouveauté ou la hardiesse, elles apparaissent justes dans la moyenne et suffisantes pour y attacher l'esprit des jeunes gens. Tel est le but moral et intellectuel auquel tend, je pense, uniquement ce recueil.

Dans **l'Heure entre Chien et Loup** de M. Hubert Dubois, je suis sensible à des qualités de choix qui se superposent sans surcharges et pénètrent sans insistance. Le vers est habilement mené selon les poétiques qui dépouillent le poème de ses qualités visibles ou extérieures, pour n'y mener qu'un reflet exact, dépouillé, des sensations et des désirs. Mais, du moins, aucune convention ne se prolonge des âges anciens, reste à savoir si là encore aucun poncif nouveau ne s'est établi, dont on s'apercevra mieux avec le recul des ans. Les vers de M. Hubert Dubois apparaissent plus fermes et exacts que très personnels ou, la formule donnée, inattendus.

Je remarque dans les poèmes en vers libres, dans les poèmes en prose **Enfants de mon Silence,** de M. Armand Guibert, sous ce titre choisi chez Valéry, une indépendance de facture et d'allure qui m'enchante. Le propos est ferme, la méditation délibérée, la langue aisée et châtiée sans excès. Ces enfants de son silence, l'auteur les a envisagés sous le soleil des latitudes les plus diverses, et dans leur souci ou leur ironie, il se retrouvait sans cesse en eux. Cette double attirance de se lire sans répit en soi et en les autres, cette inquiétude et ce désir de changer de place le rapproche, bien autrement que de Valéry, du vaillant, héroïque esprit de quelque éphèbe ingénu et fier, comme le fut jusqu'à l'heure fatale ce clair Rupert Brook qu'on ne célébrera jamais assez. La conclusion, d'ailleurs, du poète, sera de vivre avec ardeur sa vie et d'exalter en y goûtant tous les fruits, tous les fruits de lumière, d'intelligence et de bonté. N'est-ce aussi prier, car prier ce n'est pas, dans la crainte des ténèbres, s'humilier et s'amoindrir, c'est exalter l'amour ou la détresse, c'est voler avec l'aile extasiée du chant des louanges. La seule prière valable est quand on fait de sa vie une ardente prière, un

départ incessant de l'esprit vers toutes choses créées, imaginaires ou à venir.

Les « proses » de M. Jean Hercourt se recommandent par leur aspiration au **Plein Air,** l'exaltation des lumières et de la nature, le désir de se découvrir dans la nudité de ses sens et de son âme. Elles s'élancent ainsi non sans fermeté, et avec plus de décision que de fantaisie.

M. Henri Dutheil, remarqué pour ses recueils précédents, confirme dans **les Roses Chair** ses mérites de prestesse et de jugement libre. La vie ne lui déplaît pas, il la préfère aventureuse et originale, et son talent de poète plus emporté et impromptu que délicat sert à merveille ses desseins. C'est un poète pittoresque, amusé et attachant.

M. Jacques-Henri Pillionnel, professeur au Massachusetts Institute of Technology, a cueilli dans la prairie poétique maintes fois **les Graminées** dont son recueil nous forme un bouquet élégant. Le vers est facile, prompt, ne connaît pas d'obstacle, ne s'entrave à aucune difficulté. M. Pillionnel fait bien son métier, qui est d'écrire en vers. Il le sait. Mais porte-t-il en lui-même l'âme concentrée et sonore du poète?

Les Chants du Cœur de M. Eugène Abita chantent la femme et pour la femme. On ne saurait trop l'en louer. Même lorsque des poèmes de cette nature n'apportent ni élan prodigieux ni nouveauté d'impression, ils sont forcément estimables, et célébrer, aimer, désirer la femme, n'est-ce pas exprimer ce que l'homme a en lui de plus essentiel, de plus éternel? M. Abita le sait, et y excelle.

Autre thème inépuisable et de grandiose splendeur, la Mer. M. Pierre Valdelièvre entreprend de nous dire dans son recueil nouveau toute **la Poésie de la Mer.** Descriptions, récits, offrandes, évocations marines du vent, des lumières, des mousses, des gens de la côte, retours d'Islande, vaisseaux fantômes, naufrages, pêches, mélancolie ou lumières sur les flots, les îles, au large, il se souvient de ces merveilles et de ces détresses; il les célèbre avec cœur, avec conviction, avec ardeur. Son livre emplit noblement son dessein. On respire en le lisant le vent libre des espaces.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Charles Briand : *Aliaga*, Flammarion. — René Jouglet : *Frieda ou le voyage allemand*, Grasset. — Joseph Jolinon : *Dame de Lyon*, Editions Rieder. — Jean Maxence : *La guerre à sept ans*, A. Redier. — Jean des Vallières : *Spartakus-Parade*, Albin Michel. — Franz Toussaint : *Żorka*, Albin Michel. — Victor Goedorp : *Seul sous la terre*, Editions des Portiques. — Madeleine Desroseaux : *Du soleil sur la lande*, Tallandier. — Raoul Audibert : *Trois contes d'Alpinisme*, A. Redier.

Les lecteurs du *Mercure* se souviennent, sans doute, du roman de M. Charles Briand : **Aliaga,** dont ils ont eu la primeur. Peu de romans sont aussi rocambolesques, en apparence, que celui-ci où, comme le dit un de ses personnages, il y a un Grand Seigneur Russe, une Comtesse Exotique, une Midinette, une Orpheline-Déshéritée-par-un-Père-Indigne, un Bon Jeune Homme, un Médecin Magnétiseur, et une supposition d'enfant, un suicide réussi, un suicide manqué, un héritage de huit millions, deux crises ministérielles et deux enlèvements, sans oublier certain temple pythagoricien dont on projette de faire un Temple de la Paix, mais où l'on fait des projections obscènes, en attendant... Il s'en faut, cependant, qu'*Aliaga* soit un feuilleton, comme on a pu s'en rendre compte. Ce récit, qui défie l'analyse, est une fantaisie, il est vrai, en même temps qu'une énorme satire de la société contemporaine, et révèle chez son auteur les dons les plus variés. Quelle fougueuse imagination! Quelle franchise d'accent, aussi, et quel sens de la réalité ou quel bon sens! M. Briand a observé bien des choses, beaucoup réfléchi et médité, et il n'est pas chiche de ses connaissances et de son expérience. C'est trop généreusement même, peut-être, à mon gré, qu'il les prodigue dans son roman qui rappelle Balzac et Mirbeau, Rabelais, Swift, Voltaire et... Edgar Poe et qui nous ménage des ouvertures sur le monde surnaturel en même temps qu'il nous plonge dans le cloaque de la politique et de la finance. On s'ébahit d'y voir, à côté d'une vierge angélique, digne de Séraphita, les pires crapules, et d'y entendre parler des Nombres Purs et du nombre brutal qui doit finir par annihiler les élites, réciter les Vers d'Or, dans la traduction de M. Mario Meunier, et les poèmes de Renée Vivien... L'objet de tout cela? Je serais fort embarrassé de le dire, et il se peut

que M. Briand n'ait eu d'autre intention que de se délivrer de certains fantômes ou plus simplement de s'amuser, en écrivant *Aliaga.* Il a réussi, chemin faisant, à nous amuser nous-mêmes et à nous convaincre de son remarquable talent de conteur.

C'est une manière de voyage sentimental que **Frieda** *ou le Voyage Allemand,* de M. René Jouglet, mais très différent de celui de Sterne. Sterne trouvait partout, en France, des occasions d'exercer sa verve malicieuse, ou d'exciter son esprit; M. Jouglet est allé chercher outre-Rhin — dans les montagnes de la Bavière et du Tyrol, dans la Franconie, le Wurtemberg et la Forêt Noire, pour préciser — un prétexte à se réconcilier avec l'Allemagne de Michelet, de Renan et de Taine, c'est-à-dire avec l'Allemagne romantique et panthéiste. Il n'a pas été déçu (comment pourrait-on l'être quand on va librement à pied et sac au dos « par la nature », en compagnie d'une jolie fille saine qui partage votre couche à l'auberge ou dans des hôtels fréquentés par des nudistes végétariens?), mais il n'a pas été comblé, non plus... Exemple : la lecture que fait la tante de Frieda d'un ouvrage où il est question des coups de main accomplis dans l'Atlantique, durant la guerre, par le capitaine comte von Luckner... Mais gardons-nous d'exagérer. Le *Deutschland über alles* n'est pas dans toutes les bouches allemandes un hymne impérialiste. Tenons compte, aussi, qu'on a répété à satiété aux Germains qu'ils étaient le peuple élu : le plus fort et le plus intelligent — le plus honnête, Dieu me pardonne!...

On les travaille de nouveau : le virus prussien. Hélas! pourquoi, sinon par superstition républicaine, avoir voulu maintenir, lors de l'établissement du Traité de Versailles, l'unité de l'Empire artificiellement créé par Bismarck, au lieu de ressusciter les roitelets et les principicules de jadis? M. Jouglet ne répond pas à cette question pour la bonne raison qu'il ne se la pose même pas. Il se contente de peindre ce qu'il voit, de répéter ce qu'il entend. Non sans y ajouter, je suppose. Non sans mêler quelque fantaisie à une réalité dont il ne veut pas désespérer. Son livre, alertement écrit, est très drôle. Très frais, aussi. Plus poétique que satirique, au total, s'il fait, de-ci, de-là, réfléchir...

M. Joseph Jolinon s'est montré infidèle à sa chère campagne corpusculienne en écrivant **Dame de Lyon** qui a pour cadre les milieux bourgeois de notre grande cité au confluent du Rhône et de la Saône. Sans doute en avait-il gros sur le cœur, et est-ce pour soulager sa rancune qu'il a entrepris cet ouvrage auquel il nous promet une suite, car il a le goût des récits prolongés. *Dame de Lyon* est-il un roman de mœurs? Oui; mais d'intentions satiriques nettement caractérisées : M[e] Debeaudemont incarnant, dans sa bigoterie, les idées les plus fossiles, par opposition à sa femme qu'une crise des sens délivre brusquement — trop brusquement peut-être — de la servitude. L'admirable est que M. Jolinon prenne parti pour l'individualiste contre la famille, et trouve tout naturel qu'elle puise un encouragement à sa révolte dans l'exemple de son sportif de fils... Une morale, alors, qui précisément n'en serait pas une. N'importe. Le roman de M. Jolinon (un peu arbitraire, et qui manque de crédibilité) est, du moins, remarquable par « l'allant » du style, et le pittoresque des portraits. Debeaudemont, l'avocat avare et confit dans la dévotion, est magistralement campé, sans jeu de mots, et l'on sympathise avec son épouse, malgré qu'on en ait.

Un examen de conscience en même temps qu'un recueil de souvenirs, voilà ce que l'on trouve dans **La guerre à sept ans** que M. Jean Maxence appelle « récit ». Ce jeune écrivain qui sortait à peine de la première enfance en 1914, a voulu caractériser, à travers les siennes, les impressions des petits Français qui eurent le même âge que lui, à l'époque du *drame*. Et c'est sans esprit tendancieux ni déclamation — avec simplicité et probité — qu'il s'y est appliqué. Aussi a-t-il écrit un livre émouvant, et, sans doute, significatif. M. Maxence a, surtout ,fort bien défini la vie double, en quelque sorte, que vécurent les enfants soumis par la guerre à une expérience exceptionnelle. Non seulement, comme l'a dit de lui-même Jean-Jacques, ils ont senti avant de comprendre, mais ils ont éprouvé des impressions au-dessus de leur faculté d'en raisonner. Ils se sont constitué un fonds très riche que les meilleurs d'entre eux sauront exploiter, et je crois — c'est la leçon à dégager de l'ouvrage de M. Maxence — que l'on peut fonder sur eux de beaux espoirs.

Il faut lire, après le voyage en « zig-zag » de M. Jouglet, **Spartakus-Parade**, de M. Jean des Vallières, si l'on veut se faire une idée complète de l'Allemagne nouvelle... qui ressemble tellement à l'ancienne, et autant à celle d'hier qu'à celle d'avant-hier. Inspiré par la réalité, le récit de M. des Vallières se passe en 1918, au moment de la révolution qui menaça les assises de l'Empire. On y voit quelques officiers des armées alliées prendre part à ces événements et se faire acclamer, à cause de leur cran, par la population éperdue. C'est très instructif, à la fois tragique et burlesque, et d'un mouvement endiablé.

Il y a, chez M. Franz Toussaint, qui doit avoir dépassé la quarantaine, quelque chose d'incurablement jeune, de turbulent, inéquilibré et non fondu. Le cocktail est parfois âpre, parfois moëlleux, jamais homogène... **Zorka**, l'héroïne de son nouveau roman, a trop d'argent, alors elle se promène en yacht pour ne point trop s'embêter. A une escale en Norvège, elle a aimé et bientôt lassé un passant. Elle s'est vengée de lui en dénonçant la passade à sa femme, laquelle en meurt. Le veuf, se vengeant à son tour, tâche de faire tuer son ex-amante par des équipes variées d'hommes sombres : pseudo-détectives qu'on croirait du Guépéou — Chinois qui dialoguent en chinois, avec la traduction entre parenthèses (ce qui fait plus riche encore que l'anglais des personnages de M. André Maurois) ; tant y a que Zorka, agacée, le fait tuer lui-même par un mondain, très fort en escrime, qui narre l'aventure. Mais pour finir, elle s'aperçoit qu'elle l'aime encore, telle Hermione, Pyrrhus. Comme cela se passe en mer, c'est conté avec le vocabulaire congruant.

Mystérieux à souhait, et accidenté de dramatiques péripéties, est le roman de M. Victor Gœdorp : **Seul sous la terre.** Il est question, en effet, dans ce roman (l'auteur dit avec modestie : ce film) d'un étrange notaire qui ressemble, à la fois, au docteur Jeckyll et au Procureur Hallers, et se dédouble pour se livrer à l'alchimie... Il est question, aussi, d'une star, de son fiancé, de son frère et d'une dame suspectée d'un crime... J'allais oublier un sympathique docteur qui s'est retiré à Senlis après la guerre, pour se reposer, et que les circonstances obligent à jouer les détectives-amateurs. Mais

lisez le récit de M. Gœdorp. Il n'a pas d'autre ambition que d'amuser et de tenir l'intérêt en haleine. Il y réussit.

Comme les *Vieilles Histoires du Pays Breton,* d'Anatole Le Braz, dont une nouvelle édition vient de paraître, ce sont des « Contes de Bretagne » que l'on trouve dans le volume que Mme Madeleine Desroseaux intitule **Du soleil sur la lande.** Elle y révèle une réelle connaissance des caractères et des mœurs de notre vieille province. Plus familiers, et surtout moins épiques ou légendaires que ceux de Le Braz ses récits ont de la bonne humeur, en revanche, sinon de l'humour.

Je signale, pour finir, **Trois Contes d'Alpinisme,** par M. Raoul Audibert. Le premier est tragique; le second sportif et humoristique; le dernier comique. Beaucoup de bonnes intentions, beaucoup de maladresses et de promesses.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Tobias Dantzig : *Le nombre, langage de la science,* traduction Georges Cros, Payot. — Emile Borel et Robert Deltheil : *La géométrie et les imaginaires,* Bibliothèque d'éducation par la science, Albin Michel.

Il existe peu d'œuvres d'ensemble dont l'intérêt soit aussi passionnant que celle de Tobias Dantzig, licencié ès sciences de l'Université de Paris, professeur de mathématiques à l'Université de Maryland à Baltimore (1).

Les traités scolaires de mathématiques rebutent bien des esprits distingués, parce qu'ils éliminent toute idée générale, source de culture, en ne laissant subsister qu'un squelette de sèche technicité (p. 7).

Le livre **Le nombre, langage de la science,** reprend, en quelque sorte, le remarquable exposé de Condillac, *La langue des calculs,* et, à l'exemple de celui-ci, il se propose « de présenter l'évolution du concept de nombre comme une

(1) Malheureusement, l'édition laisse fort à désirer : figures illisibles (par exemple, p. 203), formules mal composées (pp. 54 et 73) et rendant le passage indéchiffrable au profane... Quant à la traduction du colonel Georges Cros, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, sans être détestable comme celle de *l'Univers* (de Jeans; Payot ;cf. *Mercure de France,* 15 décembre 1931, pp. 628-629), elle est franchement médiocre : nous retrouvons « solutionner » pour *résoudre* (pp. 97 et 115), « véracité » pour *validité* (p. 76), et aussi « vocabulaire » pour *vocable* (p. 38). Petits dé-

histoire profondément humaine, car elle n'est pas autre chose » (2). Sans pouvoir suivre ici l'auteur dans la suite de ses développements — car un tableau aussi synthétique, aussi condensé ne se résume pas — nous allons glaner de-ci de-là quelques remarques profondes sur l'histoire du nombre, sur l'objet des mathématiques et, aussi, sur quelques superstitions qui s'y sont trouvées rattachées.

L'homme doit ses progrès en calcul à ce fait qu'il possède *dix doigts articulés;* ce sont ces doigts qui lui ont appris à compter et à étendre indéfiniment la série des nombres (p. 18). [C'est pour cela également] que l'on n'a jamais pu déceler la faculté de percevoir le nombre chez les chiens, les chevaux et autres animaux domestiques (p. 12). Même en se contentant de juger par comparaison avec la lente progression des idées aux époques d'ignorance, l'histoire du calcul présente un tableau de stagnation pitoyable (p. 35). C'est le nombre qui a régi l'univers pythagoricien, non pas le nombre dans le sens moderne du terme, mais le nombre naturel, le nombre entier (p. 104). Après Diophante, la longue nuit des siècles d'obscurantisme s'étendit sur l'Occident (p. 85); après un millénaire de léthargie, l'esprit des races européennes réussit à se dégager de l'effet des soporifiques que leur avaient habilement administrés les Pères de l'Eglise (p. 133). Combien de personnes cultivées, de nos jours, savent-elles que, il y a seulement quelques siècles, compter sur les doigts était le seul procédé dont disposait l'homme d'instruction moyenne et que les secrets de la planche à compter étaient accessibles aux

tails ,dira-t-on; affaire personnelle entre le colonel et le français. Mais ce qui est infiniment plus grave, ce qui prouve qu'il a souvent traduit sans comprendre ,c'est qu'il écrit « appareiller » pour *aparier* (pp. 208, 209, 213 et suiv.), qu'il confond *séparation* et *coupure* (p. 175) et qu'il jongle, suivant l'humeur du moment, avec « agrégat », « groupement », « ensemble » (pp. 110 ,168, 177, 184, 211, 212), comme si ces termes étaient synonymes! Contre-sens beaucoup plus absurdes que de confondre émérite avec éminent, ou ingambe avec perclus... André Gide, dans *Divers* (pp. 189 et 193) émet des plaintes analogues, en ce qui concerne sa propre spécialité : « Les traductions restent confiées le plus souvent à des êtres subalternes, dont la bonne volonté ne supplée pas l'insuffisance... Un point très important : les éditeurs étrangers demandent de tels droits qu'il ne reste presque aucune marge pour rétribuer le traducteur, qui doit se contenter d'une somme dérisoire. »

(2) En deux cent cinquante pages, je n'ai guère relevé que trois légères critiques : la psychologie moderne ne suivra pas Tobias Dantzig quand il affirme (p. 245) que « l'intuition échappe à toute définition » ou encore lorsqu'il use d'un langage finaliste (p. 10) à propos d'un « mystérieux instinct ». Enfin (p. 121), au sujet des « sept cents décimales du nombre π », il eût été intéressant de faire allusion à la fréquence suivant laquelle les dix chiffres se répètent.

seuls calculateurs professionnels de l'époque? (p. 40). La fascination spéciale que les *nombres pris individuellement* ont exercée sur l'esprit humain, depuis un temps immémorial, a été le principal obstacle au développement de l'arithmétique, précisément comme l'intérêt abusif qui s'est d'abord attaché aux étoiles particulières a longtemps retardé la naissance de l'astronomie (p. 61). La théorie des nombres est une des branches les plus anciennes des mathématiques, tandis que l'arithmétique ne date pas de plus de quatre cents ans (p. 42). De même que la découverte du zéro a créé l'arithmétique, de même la notation littérale a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire de l'algèbre (p. 91).

En ce qui concerne l'objet des mathématiques et leurs plus récentes conquêtes, le volume de Tobias Dantzig abonde en raccourcis suggestifs :

Notre système numéral est intimement imprégné de deux principes, — correspondance et succession — qui constituent le tissu même de toutes les mathématiques, que dis-je?, de tous les domaines des sciences exactes (p. 17). L'objet des mathématiques est de construire de pures formes de la pensée (p. 101). Les mathématiques, comme dit Hermann Weyl, même sous les formes logiques dans lesquelles elles se meuvent, sont entièrement sous la dépendance du concept de nombre entier (p. 227). Le mathématicien peut être comparé à un tailleur qui ne s'occuperait nullement des personnes auxquelles ses vêtements peuvent convenir. Certes, son art est né de la nécessité d'habiller des gens, mais il y a longtemps de cela; aujourd'hui il se présentera par hasard une créature à laquelle le vêtement ira comme s'il avait été fait pour elle, et ce sera une satisfaction sans bornes! (p. 230). C'est son *pouvoir de transformation* qui élève l'algèbre bien au-dessus d'une sténographie appropriée (p. 92). Le mécanisme puissant de l'algèbre a échoué précisément là où les outils primitifs de l'arithmétique avaient échoué deux mille ans auparavant. Les deux faillites ont la même cause : l'algèbre, comme l'arithmétique, ne disposent que du *fini* (3) (pp. 122-123). La formule d'Euler fut regardée comme une sorte *d'union mystérieuse*, où l'arithmétique est représentée par 0 et 1, l'algèbre par l'imagi-

(3) L'infini est traité dans deux chapitres remarquables, « Le dernier nombre » et « L'anatomie de l'infini », inaugurée par l'Allemand George Cantor (1883). En lisant la phrase (p. 214) : « Une partie d'un ensemble n'est pas nécessairement moindre que le tout, elle peut lui être égale », on mesure l'indigence de la pensée des métaphysiciens, tels que Bergson. D'ailleurs (p. 71), « la logique, qui fut jadis une branche de la philosophie, s'est peu à peu incorporée dans le domaine des mathématiques ».

naire *i*, la géométrie par le nombre π et l'analyse par le nombre *e* (p. 188). Le *continu* est une de ces notions vagues, qui, si l'on vous force à l'enserrer dans une définition précise, amène invariablement un geste d'impatience : « Enfin! vous savez bien ce que je veux dire! » (p. 170). Les fractions continues périodiques jouent le même rôle, par rapport aux équations quadratiques que celui des fractions décimales périodiques, par rapport aux équations linéaires (p. 158). Les chiffres ne mentent pas, parce qu'ils ne peuvent pas mentir, et ils ne peuvent pas mentir, parce qu'ils ont été déclarés *a priori* infaillibles. Ayant choisi le nombre comme le seul arbitre de nos évaluations, ayant consenti à accepter ses décisions, nous avons, par ce fait même, abandonné notre droit d'appel devant tout autre tribunal... La question de savoir quelle réalité il faut assigner au nombre n'a aucun sens, parce qu'il n'y a pas de réalité sans nombre, de même qu'il n'y a pas de réalité sans espace ou sans temps (pp. 242-243).

Passons enfin aux erreurs et aux idées préconçues qui ont proliféré à l'ombre des mathématiques. T. Dantzig reproduit notamment (p. 23) une bien curieuse citation de Laplace :

Dans son arithmétique *binaire*, Leibniz voulait voir l'image de la Création. Il se figurait que l'unité représentait Dieu et zéro le néant (4); que l'Etre Suprême avait tiré tous les êtres du néant, de même que l'unité et le zéro expriment tous les nombres dans ce système de numération. Cette idée enchantait Leibniz au point qu'il la communiqua au jésuite Grimaldi, président du Comité Chinois pour les mathématiques, dans l'espoir que cet emblème de la Création convertît l'Empereur de Chine, très féru de mathématiques. Je mentionne ce fait simplement pour montrer comment des préjugés enfantins peuvent obscurcir la vision des hommes même les plus éminents.

Ce rapprochement factice entre le surnaturel et les mathématiques était monnaie courante chez les anciens Grecs, pour qui l'*équerre* et le *compas* étaient des instruments divins, « car les autres moyens passaient pour indignes des hautes spéculations philosophiques... (p. 119) ». Plus tard :

On a vu l'intervention de Dieu dans l'adoption du système décimal par l'humanité, mais il faudrait admettre que Dieu était un piètre mathématicien, car la base décimale, simple *accident phy-*

(4) Et pourquoi pas le Diable?

siologique, présente très peu d'avantages... (p. 23). L'homme moyen confond la compétence mathématique avec la rapidité de maniement des nombres : « Vous êtes mathématicien? Alors, vous ne devez pas avoir de difficultés pour calculer votre impôt sur le revenu! » (p. 31). L'emploi du terme *imaginaire* a conduit certains « experts en mysticisme » à vouloir prouver que la science moderne serait imbue de mysticisme. C'est comme si un minéralogiste se proposait de démontrer le caractère rocailleux du calcul infinitésimal, parce que le mot latin *calculus* signifiait petit caillou (p. 233). Selon la fameuse maxime de Montesquieu, la vie de l'homme « n'est qu'une succession de vains espoirs et de craintes sans fondement », qui trouvent actuellement leur expression dans le mysticisme religieux (p. 42). Les illusions qui protègent et prolongent la vie de la race prospèrent et croissent; celles qui sont nuisibles ou simplement inutiles trouvent éventuellement leur voie dans les traités de métaphysique et de théologie et y restent (p. 245).

Ces larges extraits montrent la richesse et l'originalité de l'ouvrage du mathématicien américain; nous n'en regrettons que davantage sa traduction française, qui laisse tant à désirer.

§

La *Bibliothèque d'éducation par la science*, dirigée par Emile Borel, comporte quatre ouvrages, que nous analysons au jour le jour : *Principes d'algèbre et d'analyse* (5), par Emile Borel; *L'électron et les applications de l'électricité* (6), par moi-même; *Eléments de physique* (7), par Jean Perrin; **La géométrie et les imaginaires,** par Emile Borel et Robert Deltheil, l'éminent doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse. Nous serons nécessairement plus bref sur ce dernier ouvrage que sur le livre de Dantzig, car, d'une part, il se prête moins aux longues citations, et, d'autre part, sa lecture ne peut guère être entreprise de but en blanc, puisqu'il est la suite du petit livre rédigé par Emile Borel pour cette même collection.

Notre ouvrage permettra au lecteur de soupçonner la beauté grandiose de la théorie des fonctions d'une variable complexe (8),

(5) *Mercure de France*, 15 avril 1925, pp. 476-477.
(6) *Ibid.*, 15 mai 1929, pp. 177-180.
(7) *Ibid.*, 15 juin 1930, pp. 682-683.
(8) On nomme « grandeur complexe » la somme d'une quantité réelle et d'une quantité imaginaire (M. B.).

qui est à la fois une des plus simples et une des plus profondes théories mathématiques... C'est la théorie centrale des mathématiques modernes, telles qu'elles se sont développées depuis un siècle. L'instrument incomparable dû au génie de Cauchy a permis d'introduire la clarté et la simplicité en des questions où il n'y avait que désordre et confusion... (p. 10). C'est la grande œuvre du dix-neuvième siècle dans le domaine de l'analyse mathématique. Non seulement les généralisations entreprises ont été faites de la manière la plus complète par le grand mathématicien français Cauchy, ses émules allemands Riemann et Weierstrass, et tous leurs continuateurs, mais elles ont projeté une vive lumière sur de nombreux points de l'analyse des variables réelles, demeurées obscures jusqu'à l'intervention des variables imaginaires (p. 206).

La lecture de cet exposé est un vrai régal pour l'esprit, qu'il s'agisse de symétrie (p. 83) ou de représentation conforme (p. 223), des déplacements les plus généraux dans un plan (p. 37) ou de transformations (p. 56), dont le résultat dépend de l'ordre des facteurs. Il n'est pas jusqu'à la géographie, qui ne puisse tirer profit des variables complexes, comme, par exemple, la question des « fuseaux horaires » (p. 247), qui se compliquent singulièrement au beau milieu de l'Océan Pacifique (9).

Dès 1924, Emile Borel nous annonçait le petit livre que nous venons de signaler, et il nous promettait de le compléter par un autre qui s'occuperait de *la gravitation universelle*. Souhaitons que ce troisième ouvrage voie bientôt le jour, pour le plus grand profit de tous ceux « qui cherchent simplement à s'instruire, en dehors de toute scolarité »!

MARCEL BOLL.

(9) Nous consignerons ici quelques remarques, qui sont moins des critiques que des *vœux d'entente* entre les législateurs et les usagers; je veux dire : entre les mathématiciens et les physiciens. Je n'ai jamais compris ce que pouvait être le « sinus d'un arc » (pp. 24 et 72), persistant à penser que, seul, *un angle* peut avoir un sinus. Quand verrons-nous la suppression de cette unité baroque (p. 23) qu'est le *grade?* Les physiciens parlent de vecteurs *égaux*, et non de vecteurs « équipollents » (?) (p. 17). Pour eux, l'imaginaire conjuguée est désignée par un astérisque ,et non par un tiret (p. 89). Enfin, il faudrait nous expliquer pourquoi on préfère les expressions « produit » (pp. 19, 20, 26, 40...), « unité » (p. 27), « puissance » (p. 27), « facteur » (p. 40), alors que nous aurions tendance à parler, respectivement, de *somme*, de *zéro*, de *multiple* et de *terme*.

SCIENCE SOCIALE

Jacques Poisson : *Le Romantisme social de Lamennais, essai sur la métaphysique des deux sociétés 1833-1854*. Librairie philosophique Vrin. — Ligue française : *Manifeste sur les Conditions du redressement financier*, Le Temps présent, 237, boulevard Saint-Germain, Paris. — Mémento.

Pour aujourd'hui, laissons le capitalisme et l'anticapitalisme, et, avec M. Jacques Poisson pour guide, excellent guide, occupons-nous du **Romantisme social de Lamennais.** Lamennais est autrement intéressant que tant de marxistes ou marxisants dant j'ai à parler si souvent ici. Nos grands romantiques, Lamennais, Hugo, Michelet, Quinet, ont d'ailleurs dit, eux aussi, force sottises, tout comme les marxistes; essayons de nous en rendre compte et de voir comment cela leur est arrivé.

Né en 1783, Félicité de Lamennais a grandi en pleine crise révolutionnaire et a atteint sa maturité en plein régime impérial. Il n'était pas encore prêtre ,n'ayant été ordonné qu'en 1816, mais déjà il s'occupait fort des choses ecclésiastiques, ayant écrit des *Réflexions sur l'état de l'Eglise en 1808*, que supprima la police, et une *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques* qui put paraître en 1814, sans doute parce que la même police avait de plus urgents chats à fouetter. Il aurait mieux fait, d'ailleurs, de ne pas se faire prêtre, il manquait de certaines qualités d'âme voulues, et il aurait été plus à son aise dans les rangs laïques, comme Joseph de Maistre et Bonald, mais il avait un terrible frère, l'abbé Jean-Marie de Lamennais, personnage très pieux, mais très autoritaire, et qui pesa déplorablement sur son cadet; celui-ci se laissa entraîner, la mort dans l'âme, et au lendemain de l'ordination il eut ce mot navrant : « Je ne puis être désormais qu'extraordinairement malheureux. » En vérité, il n'avait pas la vocation. D'autre part il était d'une famille plébéienne, les Robert. Son père n'avait été anobli, avec le titre sieur de la Mennais, qu'en 1788, à la veille de la Révolution, ce qui n'était pas de chance. Il avait perdu sa mère à quatre ans et avait été élevé par un oncle sévère. Ajoutez qu'en qualité de Breton il était très mystique, très violent, et très têtu. Tout cela explique sa future évolution.

Plébéien, il naît plein d'amour pour le peuple, le petit peuple de navigateurs et de laboureurs qu'il peut connaître à Saint-Malo ou à la Chesnaie. Il est bouleversé d'horreur par la tourmente terroriste et n'est nullement rasséréné par la reconstruction concordataire. Le spectacle de l'Eglise transformée en gendarmerie par l'Empereur le scandalise, et celui de l'Eglise déviée en franc-maçonnerie de sacristie par le Bourbon de retour l'irrite. Il prend en dégoût ce clergé asservi au gouvernement et demande que l'Eglise soit indépendante, et soumise seulement à ses chefs les évêques, eux-mêmes soumis au pape. Mais alors il se heurte à la fois au mauvais vouloir des évêques gallicans et à l'incompréhension des prélats vaticans. Têtu, il s'obstine, et, écorché vif, il souffre. Vilipendé par les hommes, il se rejette vers le peuple comme il s'était rejeté vers l'Eglise, parce que ces collectivités abstraites vous semblent un peu ce qu'on croit qu'elles sont; ce consentement universel qui lui avait paru le fondement de l'Eglise plus que la Révélation (il n'était donc pas vraiment prêtre) lui paraît, à plus forte raison, le fondement de la Société, et sa révolte s'accentuant, il sacrifie l'Eglise à la Société, ce qui fait que, quoique très religieux d'esprit et quoique très chrétien de cœur (ne s'était-il pas nourri de l'*Imitation* dont sa traduction reste encore la plus lue par les fidèles?) il meurt ne voulant recevoir aucun prêtre, non pas désespéré comme l'athée dont il avait dépeint d'une plume si émouvante les affres dernières, mais désolé, désolé de voir qu'il n'était pas compris et qu'il n'était que haï.

Nul sort n'a été plus digne de pitié. Ame aimante et fervente, il n'a trouvé autour de lui qu'inimitiés et calomnies; et plus tard, alors un peu par sa faute, qu'abandon de ceux qui l'avaient ardemment aimé mais ne voulaient pourtant pas le suivre dans sa révolte; d'autre part il ne s'est révolté que parce qu'il avait été calomnié. Dans cette affaire de la rupture avec Rome, ce n'est pas lui qui a les torts; c'est le milieu romain qui a été d'une ingratitude, d'une inintelligence et d'une malveillance inexcusables; déjà l'esprit autoritaire empoisonnait l'Eglise. Alors à ces bouillonnements de haine il répond par une explosion de colère, les *Paroles d'un croyant*, mais il se met à son tour dans son tort. Ces pages brûlantes

comme la lave et qui ont eu un retentissement énorme (Paul Vulliaud a écrit là-dessus un livre indispensable) nous semblent, aujourd'hui qu'elles sont refroidies, presque ridicules, comme un discours politique de Victor Hugo, comme une éjaculation historique de Michelet; et certes cela ne doit pas faire nier leur génie à tous, mais tous étaient des violents instables, Lamennais par amour des hommes, Michelet par amour de la patrie, Hugo, le moins magnanime des trois, par amour de lui-même. Hugo n'a jamais pardonné à ses collègues de la Chambre des pairs ou de l'Assemblée législative les ricanements que provoquaient ses harangues ampoulées et vraiment grotesques, et il avait tort. Lamennais n'a jamais pardonné aux évêques et aux dévots leurs méchancetés fielleuses et il avait raison; ou mieux il aurait eu raison s'il n'avait pas été prêtre. Et ainsi de splendides forces rayonnantes ont été perdues pour la Civilisation qui, malgré tout, est liée à cette Religion. Peu de spectacles sont plus lamentables.

M. Jacques Poisson qui donne à son livre ce sous-titre : *Essai sur la métaphysique des deux sociétés* (la religieuse et la civile) s'exprime avec beaucoup de sagesse sur tout ceci, et il est bien inspiré de prendre quelque part pour épigraphe cette pensée de Chateaubriand : « Peut-être un jour les diverses formes de gouvernement hors le despotisme paraîtront-elles indifférentes, et l'on s'en tiendra aux simples lois morales et religieuses qui sont le fonds permanent des sociétés et le véritable gouvernement des hommes. » C'est exact, et pour nous c'est bien inquiétant, car, d'une part, ces lois morales et religieuses sont assez méprisées maintenant, et, d'autre part, tous les peuples semblent se ruer vers le despotisme qui est la négation même de la civilisation. En vérité l'avenir est sombre pour les sociétés humaines. Mais puisque Lamennais lui-même n'a jamais perdu l'espoir et que son dernier livre, l'*Introduction à la Divine comédie* est, nous dit son historien-philosophe, un des plus beaux livres d'espérance qui soit, faisons comme lui et disons-nous que le bien finira par l'emporter sur le mal.

Dans ce livre sur le *Romantisme social de Lamennais,* on lira tout avec intérêt jusqu'à l'Appendice où, sur les principales questions sociales, l'auteur rapproche de très curieux

passages de tous les grands esprits de ce temps; il y a là une cinquantaine de pages qu'on ne se lasse pas de relire. Comme tous ces grands esprits, au surplus, connaissaient mal les sciences politiques et économiques! Il est vrai que, de notre temps où certains les connaissent davantage, les choses ne vont pas beaucoup mieux par le monde. Vanité des vanités.

La *Ligue française,* fondée par le général Pau et Ernest Lavisse et présidée par l'amiral Lacaze (je précise pour qu'elle ne soit pas confondue avec d'autres Ligues à peu près homophones) vient de faire paraître dans le dernier numéro de la revue *Le Temps présent,* un important manifeste sur **Les Conditions du redressement financier.** Celui de l'Angleterre se poursuit, si j'en crois un article documenté de l'*Européen* du 26 août. Alors, mettons-nous aussi à l'œuvre!

De par la crise générale, tous les pays sans exception se trouvent en ce moment dans une situation financière embarrassée. La France était peut-être de tous celui qui paraissait le moins atteint, et grâce à la sage gestion de Poincaré et de Tardieu, nous étions redevenus les banquiers du monde: tous les capitaux avaient cherché chez nous un abri, et la Banque de France se trouvait détenir avec les Etats-Unis la majeure part de l'or existant dans l'univers. Il est à craindre que cette situation favorable ne se maintienne pas; d'une part la crise se prolonge au dehors dont nous subissons forcément le contre-coup; d'autre part nous sommes de plus en plus surchargés par de lourds impôts dûs en partie à l'esprit politicien qui a fini par triompher de Poincaré et Tardieu après les avoir gênés ou paralysés pendant tout leur temps de gouvernement. En ce moment le contribuable français paie chaque année 84 milliards, soit le tiers probablement de l'ensemble de ses gains et revenus (alors qu'avant la guerre il n'en payait que le septième) et rien ne dit que cette charge écrasante sera allégée; au contraire, nous savons, depuis les dernières déclarations des ministres Germain-Martin et Palmade, que certains impôts, notamment les taxes immobilières, vont être très augmentés, ce dont se ressentiront non seulement les propriétaires, mais encore les locataires. Si ces nouveaux impôts sont inévitables, c'est que nous n'avons rien fait

pour diminuer nos dépenses et que nous avons tout fait, au contraire, pour les augmenter; tous les projets d'économies de la précédente législature se sont heurtés au mauvais vouloir vraiment déplorable de l'opposition d'alors devenue majorité d'aujourd'hui, laquelle n'aura probablement pas la force de se dégager des liens qui l'asservissent à ses compagnons de victoire électorale, les socialistes; au surplus cette majorité, étant d'esprit socialisant, commettra d'elle-même une bonne partie des imprudences que commettraient tout de suite les unifiés et communistes s'ils tenaient le gouvernail. Les remèdes qu'il faudrait apporter à nos maux budgétaires : réduction des dépenses, mutualisation des assurances sociales, diminution des fonctionnaires, libre jeu des lois économiques, tout le monde les voit, mais personne, dans le clan au pouvoir que soutiennent cent autres clans politiciens dans le pays, ne se résoudra à les appliquer, car ce serait explosions de fureur chez tous les profiteurs de la guerre des scrutins, et c'est pour cela que l'avenir est très inquiétant. Le gouvernement nouveau n'a sans doute pas fait jusqu'ici de fautes catastrophiques, mais il n'a pas eu encore à résister au Parlement nouveau; le jour où ces puissances se heurteront, c'est le Parlement qui aura le dessus, et alors gare à la course aux abîmes!

Or ce qu'il y a de terrible dans notre avenir, c'est que, pour nous, fléchissement financier serait synonyme de déchainement guerrier. La seule chose qui retient nos ennemis c'est notre supériorité d'argent; le jour où celle-ci aura disparu, et quelques mois de régime socialiste peuvent y suffire, car rien de plus sensible que le monde de la finance et la dégringolade du franc peut recommencer pour peu de chose, l'Allemagne nous tombera dessus sans la moindre hésitation; et l'ombre de Briand ne nous sauvera pas plus que l'ombre de sainte Geneviève en 1870. Dans quelques mois, années au plus, l'Allemagne, ayant sous un kaiser nouveau reconstitué son armée, nous attaquera pour une guerre d'autant plus fraîche et joyeuse qu'elle aura l'appui de l'inépuisable matériel humain soviétique, peut-être aussi celui de l'Italie mussolinique, et n'aura rien à redouter des pays anglo-saxons qui se garderont bien d'intervenir; nous nous trouverons seuls avec la Petite Entente à soutenir le grand choc et la Petite Entente

y passera la première, et peut-être nous ensuite,*Di tale omen avertant!* Les socialistes ne se doutent sans doute pas (peut-être, hélas! s'en doutent-ils trop bien) qu'en démantibulant notre solidité financière sous prétexte de lutte anticapitaliste, ils font tout pour rendre fatale la guerre; et comme, d'autre part, ils démantibulent non moins notre force militaire sous prétexte de désarmement même unilatéral, ils font tout pour détruire la France. Je ne sais pas si jamais, dans aucun temps ni dans aucun pays, il y a eu un parti aussi traître aux intérêts vitaux de la nation que notre parti d'extrême gauche, — et cela depuis bien plus d'un demi-siècle, puisque c'est l'extrême gauche, sous le Second Empire, qui a paralysé tous les efforts de Napoléon III pour mettre le pays en état de défense, et qui est par conséquent bien plus responsable de nos désastres d'alors que l'Impératrice, Emile Ollivier, Mac-Mahon et Bazaine.

Mémento. — Ferdinand Fried, *La Fin du Capitalisme*. Bernard Grasset. Le préfacier, M. Daniel Halévy nous assure qu'il n'y a guère de livre politique qui ait été plus lu que celui-ci en Allemagne, ces derniers temps. Alors on a très bien fait de le traduire, car il est bon de connaître ce qui peut, hors des frontières, agir sur les esprits. Ce livre est une œuvre collective dont le nom fictif de F. Fried ne serait que la raison sociale, cachant les collaborateurs de la revue *Die Tat* dont M. Hans Zehler est le directeur. L'idée centrale est favorable à un socialisme non marxiste et d'un nationalisme germano-slave très accusé, et en vérité tout cela ne nous dit rien qui vaille. Un conflit entre l'Allemagne-Russie d'un côté et l'Occident de l'autre (Paris, Londres, New-York) serait désastreux pour la civilisation. Dans les dernières lignes, l'auteur inconnu dessine le nouveau tableau du monde : une immense Mittel-Europa s'appuyant sur l'Asie jusqu'à la Chine et au Japon et ne laissant en dehors d'elle que les pays latins et anglo-saxons, le dessin est un peu réfrigérant. — Victor Alter, *Comment réaliser le socialisme?* Lib. Valois. Le titre est substitué à l'ancien : Les socialistes réaliseront-ils le socialisme? conservé comme sous-titre. L'ouvrage est d'esprit hyperbolchéviste car le fameux plan quinquennal ne nous est donné que comme « l'enfance de l'art de la planification ». Il paraît « qu'on peut faire mieux et qu'on doit oser faire mieux ». Comme il ne s'agit pas de revenir à la liberté mais de s'enfoncer dans l'autorité, la chose est plus que réfrigérante. — M. Lahy Hollebecque, *L'Enfant. Une*

cause d'avenir. Le Sagittaire. L'autrice dont j'ai déjà signalé des livres très intéressants, un notamment sur le *Féminisme de Shéhérazade,* s'attelle, cette fois, à la question de l'enfant, aussi importante que celle de la femme. Tour à tour, elle intitule ses chapitres : L'enfant n'est pas connu. L'enfant n'est pas désiré. L'enfant n'est pas protégé. L'enfant n'est pas éduqué. L'enfant n'est pas diverti. Et à ne rien céler, il me semble que Mme Lahy Hollebecque exagère fort et que de très zélées personnes, à commencer par elle, étudient fort sérieusement tout ce qui concerne l'enfant. Seul, le titre d'un de ses chapitres semble malheureusement très exact, l'enfant n'est pas désiré; d'où le fléchissement déplorable de notre taux de natalité; et cependant, notre autrice, non seulement ne demande pas qu'on le désire, mais encore traite de puériles et d'artificielles les doctrines religieuses qui poussent ici à l'obéissance aux lois de la nature. — A propos du taux de natalité, *La Revue de l'Alliance nationale,* dans un article très documenté, donne l'Alsace-Lorraine comme exemple de l'efficacité des encouragements à la natalité. Pendant son temps de sujétion à l'Allemagne, la natalité de nos trois anciens départements était inférieure à celle des pays allemands voisins, moins de 34 naissances par an sur 1.000 habitants contre 38 ou 40; depuis quelques années, et en dépit du fléchissement général du taux des naissances, le pays désannexé est supérieur aux pays voisins allemands, 21 contre 19, 18 ou 17. Je ne sais vraiment si c'est bien à la législation des encouragements à la naissance qu'il faut attribuer ce résultat malgré tout assez maigre; et si telle était bien la cause, les pays étrangers n'auraient qu'à en faire autant; et comme l'Allemagne, en particulier, ne regarde pas à la dépense quand le but lui semble à atteindre, elle reviendra, quand elle voudra, à son taux de naissances de 1871, 38 à 40, ou seulement de 1913, 26 à 28 naissances, la France restant toujours à 18.

HENRI MAZEL.

GEOGRAPHIE

La question des chemins de fer. — O. Guelliot : *Géographie traditionnelle et populaire du département des Ardennes*, Paris, E. Nourry, 1931. — H. Mémery : *L'influence solaire et les progrès de la météorologie*, Observatoire de Talence (Gironde), 1932.

Il n'est pas déplacé d'évoquer dans la présente rubrique l'angoissante **question des chemins de fer :** cette question pose des problèmes de circulation générale, aussi bien que des problèmes d'économie, de finances et de technique ferroviaire; la solution des uns éclairera la solution des autres.

De plus, il y a deux raisons particulières qui me déterminent à exposer les données géographiques de la question.

Mon attitude au sujet du chemin de fer transsaharien, définie plus d'une fois soit au *Mercure,* soit ailleurs, pourrait me faire prendre pour un adversaire de principe des chemins de fer. Je me hâte de dire qu'il n'en est rien. La question du transsaharien est d'une nature très spéciale. Je considère que si elle a appartenu autrefois au rayon ferroviaire, elle n'en relève plus aujourd'hui. Elle est du domaine de l'avion et de l'auto. Les conditions générales et les perspectives d'avenir de la circulation transsaharienne font comprendre cette vérité à tout homme affranchi des préjugés moutonniers.

En outre, j'ai eu depuis un an la possibilité d'étudier théoriquement la question des chemins de fer, ainsi que quelques-unes des solutions pratiques proposées.

La crise des chemins de fer n'est pas particulière à la France. Elle a éclaté, en même temps, dans tous les pays où existent une population dense, une vie économique complexe, et un système routier développé.

Les chemins de fer, qui avaient conquis depuis trois quarts de siècle le monopole de fait des transports terrestres, et avaient même évincé sur bien des points le transport par voies d'eau intérieures, fleuves et canaux, ont perdu ce monopole en moins de dix ans. Evincés à leur tour, en fait, de nombreux transports légers à petite distance, ils sont même menacés aujourd'hui, soit pour la circulation humaine, soit pour les transports légers et lourds à grande distance.

Quels sont les auteurs de cette décadence? Uniquement l'automobile et la circulation routière. L'avion, malgré ses performances de vitesse, n'y est pratiquement pour rien.

En effet, la circulation par avion, sans compter les risques qu'elle comporte toujours, demeure et demeurera trop chère pour la moyenne des voyageurs. Quant aux choses, elle sera sans doute limitée au courrier postal et aux colis légers et précieux. De tels détournements n'affectent pas beaucoup la circulation par voie ferrée.

Au contraire, l'automobile routière sous toutes ses formes, depuis le camion jusqu'à la luxueuse limousine, ronge à son profit, plus ou moins, tous les éléments dont est fait le trafic des chemins de fer.

Depuis que beaucoup de routes ont été préparées ou aménagées de manière à faire atteindre aux autos une vitesse commerciale comparable et parfois supérieure à celle des chemins de fer, l'auto a pu faire valoir ses moyens propres de supériorité. Le plus important, sans doute, est celui du *porte à porte* : l'auto prend le colis chez l'expéditeur et le porte chez le destinataire, sans transbordement et sans attente dans les gares. Viennent ensuite les avantages d'un réseau plus souple, plus articulé, plus flexible, et aussi d'horaires moins rigides : ce dernier avantage présente aussi ses inconvénients, mais, pour le transport des hommes et des choses à petite distance, les inconvénients ne sont pas grands.

Ces supériorités du transport routier jouent complètement pour les petites distances, où ils sont couronnés, si l'on peut dire, par un autre avantage qui ne permet pas au chemin de fer de lutter sur le terrain des tarifs : l'énorme quantité de poids mort et d'énergie perdus, donc de frais supplémentaires, que représente la traction à vapeur sur les voies ferrées.

L'automobile a triomphé, avant tout, par l'invention et l'application du *moteur léger et puissant,* qui annihile à peu près entièrement le poids mort à traîner : c'est le léger moteur à essence qui représente si peu de chose. Le moteur électrique où l'énergie est donnée, pour un rayon très vaste, grâce aux conducteurs aériens ou au troisième rail, par une centrale unique, pourra rendre aux chemins de fer des services analogues. Nous assistons, si l'on peut dire, à cette sorte de *spiritualisation du moteur* que le directeur des chemins de fer de l'Etat a heureusement définie, en 1931, dans un article de l'*Européen.*

Mais qui ne voit que, cette considération mise de côté, la route de fer présente et présentera toujours d'immenses avantages sur la meilleure autostrade? Elle réduit le frottement et les effets centrifuges à un point que l'autostrade ne

permettra jamais. Elle permet donc, pour le jour où les moteurs adéquats seront appliqués à la voie ferrée, une reprise éclatante de la supériorité de celle-ci, *surtout pour les grands parcours et pour les transports lourds.* Il n'est pas besoin d'insister pour montrer que ce sont ces parcours et ces transports qui ont fait et qui feront la prospérité des chemins de fer. Que les chemins de petit parcours, les *tortillards* de toute catégorie, soient appelés à disparaître définitivement, la chose est fort possible. Je pense que nul ne les regrettera.

Mais les grandes voies ferrées se relèveront.

Pour qu'elles y parviennent, il faut nécessairement deux choses :

Une transformation complète des méthodes d'exploitation. Celles qui existent aujourd'hui sont issues du monopole et n'étaient viables qu'avec lui.

Ensuite, une transformation du moteur, c'est-à-dire la disparition de la locomotive à vapeur et son remplacement par les locomotives électriques ou par les moteurs à essence (autorails). La locomotive à vapeur est arrivée en cent ans à un point de perfection qui en fait un outil merveilleux de précision et de force. Elle doit tout de même disparaître à bref délai. Telle est une des lois les plus décevantes du progrès en matière de transports. A peine un des produits de l'industrie humaine est-il arrivé à la perfection, que son utilité et sa raison d'être s'évanouissent. Les *clippers* des grandes navigations, au siècle passé, et les voiliers en acier au commencement de celui-ci, ont connu le sort qui sera demain celui de l'admirable locomotive *Pacific* ou *Mountain.*

§

Y a-t-il lieu d'élaborer des monographies géographiques dans le cadre départemental? La géographie physique dit non : le département, simple mosaïque de pays plus ou moins bien ajustés ensemble, ne coïncide que rarement avec la *région* naturelle, dont j'ai défini les caractères dans un article du *Mercure* du 1er août 1928 (je m'excuse de le rappeler une fois de plus). Mais la géographie humaine dit oui : par le travail administratif et par celui des sociétés locales, les statistiques et les renseignements indispensables de popula-

tion, de genre de vie, de productions et de commerce sont réunis ou dressés en fonction de la division départementale. Et puis, le seul fait, pour les départements, d'exister, dans un pays organisé et hiérarchisé comme la France, depuis plus d'un siècle déjà, a fait naître un véritable *patriotisme départemental* qui existe à peu près partout et dont les manifestations ne sont point négligeables.

C'en est une, par exemple, que la publication de la savante et remarquable **Géographie traditionnelle et populaire du département des Ardennes,** due au docteur Octave Guelliot.

Pourtant, s'il y a un être géographique que répudie la géographie naturelle, c'est bien le département des Ardennes. La région des Ardennes tient tout au plus le cinquième de sa superficie. Tout le reste, c'est Argonne, Thiérache ou Champagne, pays fort différents les uns des autres, qui jurent un peu de se trouver associés.

Le docteur Guelliot décrit cette diversité à l'aide des travaux de la géologie et de la géographie modernes, d'une manière fort exacte, encore qu'il laisse un peu dans l'ombre le grand trait physique de liaison des Ardennes, je veux dire le climat. Mais le véritable intérêt du livre n'est pas là. Il réside dans les curieuses recherches de l'auteur sur la toponymie et sur le folklore. Pour la toponymie, nous la considérons réellement comme une des sciences auxiliaires de la géographie, et une des plus captivantes. Le folklore n'est vraiment géographique que dans ses rapports avec les genres de vie. C'est dire que le docteur Guelliot dépasse souvent le cadre de la géographie. Ce qui nuit parfois à l'homogénéité de l'ensemble et donne au livre un caractère un peu touffu, sans porter atteinte à l'intérêt, qui ne se dément pas d'un bout à l'autre.

Les figures et petites cartes dans le texte sont nombreuses, mais en général bien médiocres. Une bonne carte d'ensemble des Ardennes eût été la bienvenue.

§

Dans quelques journaux des départements et même de Paris sévissent, d'une manière divertissante, des spécialistes

de prédictions météorologiques à courte et même à longue échéance. Ces successeurs de Mathieu de la Drôme voient leurs prédictions fréquemment démenties. Cela n'abat pas leur superbe. Il leur suffit de tomber juste une fois sur trois ou quatre, — ce qui arriverait bien en jouant pile ou face — pour triompher bruyamment. En réalité, rien ne leur donne le droit de le faire. Si la météorologie veut devenir une science de prédiction, il faut qu'elle trouve des oscillations périodiques pour chacun des phénomènes météorologiques, et des oscillations concordantes pour l'ensemble, d'abord sur une région déterminée du globe, puis sur l'ensemble de la planète. B. Helland Hansen et Nansen ont essayé, il y a quelques années, de déterminer, pour l'Atlantique Nord, des oscillations de cette nature. Mais où trouver les causes? Où trouver les phénomènes d'origine?

Selon M. Mémery, auteur d'un mémoire, nourri de choses à chaque ligne, où sont résumées en 25 pages cinquante années d'observations, il faut avant tout rechercher ces phénomènes dans les variations de l'activité solaire, dénotées pour nous uniquement par les apparitions variables, en quantité et en étendue, des taches et des facules sur le disque du soleil. De là le titre du mémoire : **L'influence solaire et les progrès de la météorologie.**

En appliquant avec patience la méthode des variations concomitantes autrefois définie par Stuart Mill, on reconnait qu'une recrudescence des taches est suivie, en Europe occidentale, d'une température en hausse; une raréfaction des taches est suivie d'une température en baisse. Pour la pluie, les effets sont inversés de l'été à l'hiver; en été, taches nombreuses = saison tiède et pluvieuse. Les croyances populaires sur les saints de glace et sur l'été de la Saint-Martin sont infirmées par les statistiques et par l'observation des taches solaires; la pluie après la saint Médard se justifie mieux.

Mais la périodicité? Où la trouver? Il y a bien la périodicité d'activité solaire de 11 années connue sous le nom de *loi de Schwabe*. Mais elle est absolument insuffisante pour l'explication des complexes oscillations météorologiques. Les périodes plus courtes que certains astronomes ont cru recon-

naître ne sont pas, selon M. Mémery, vérifiées par l'observation. Pour les périodes plus longues, les données nous manquent encore.

A n'en pas douter, la voie indiquée par M. Mémery est la principale, sinon la seule, où devra s'engager la météorologie pour devenir plus tard une science de prédiction. Mais que la marche en avant sera lente et hérissée de difficultés de toutes sortes!

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Lares, *Organo del Comitato Nazionale per le Tradizioni popolari*, Edition du Centre des Hautes-Etudes, Florence, 8°. — Cesare Caravaglios : *I Canti delle Trincee*, Rome, Editions Leonard da Vinci, 8°. — Giuseppe Cocchiara : *L'Anima del Popolo italiano nei suoi canti*, Milan, Hoepli, 8°. — Giuseppe Cocchiara : *Gli studi delle Tradizioni popolari en Sicilia*, Palerme, Remo Sandron, in-16. — Cesare Caravaglios : *Voci e Gridi dei Venditori in Napoli*, Catane, Tirelli di F. Guaitolini, 8°. — O. Trebbi et G. Ungarelli : *Costumanze e Tradizioni del popolo bolognese*, Bologne, Zanichelli, 8°. — A. Barolo : *Folklore Monferrino*, Turin, Bocca. — E. Milano : *Nel Regno della Fantasia, Leggende della Provincia di Cuneo*. — Federico Carlo Forberg : *Manuale di Erotologia classica*, Catane, Tirelli di F. Guaitolini, 8°.

Avant d'analyser quelques récentes monographies de folklore italien, il me faut signaler ici le progrès de la nouvelle revue **Lares,** qui est publiée par le Comité National siégeant à Florence et à Rome. Ce comité s'est donné pour but de faire le relevé systématique du folklore italien et a tenu déjà deux congrès avec succès, à Florence et à Udine; le nombre de ses filiales a augmenté peu à peu; et on peut être assuré, d'après les articles déjà publiés par *Lares* et les comptes rendus des séances que ce grand travail aboutira. Sept fascicules ont paru. A signaler une bonne section bibliographique italienne et comparée.

Cette revue ne fait pas concurrence à celle de Corso, *Il Folklore italiano,* qui continue à se publier Villa Margherita, à Posilippo près Naples, et est toujours riche en matériaux et en analyses critiques. A sa revue, Corso a joint une série de volumes intitulée *Studi di Etnografia e Folklore,* dont fait partie l'intéressante monographie de Cesare Caravaglios sur les **Chants des Tranchées.** Ce n'est pas seulement un re-

cueil de textes (musique à la fin du volume) mais, à propos de ces chants, une étude du plus haut intérêt sur la naissance et l'évolution de la production populaire rythmée, rimée et chantée. En effet, l'auteur a pu saisir ici directement les mécanismes d'invention et d'imitation, remonter parfois à l'auteur individuel, et constater le classement automatique de cette sorte d'activités, plus ou moins conscientes, dans des cadres parfaitement traditionnels. En outre, il s'est formé de véritables cycles de légendes; et l'on comparera utilement le livre de Caravaglios, sur ce point, à un ouvrage du même ordre, pour la Belgique, de Van Langenhove. A première vue il me semble que la fécondité des Italiens en ce domaine a de beaucoup dépassé celle des autres nations en guerre.

C'est aussi une étude psychologique de la chanson populaire, mais sous toutes ses formes, qu'a tentée Cocchiara afin d'y discerner l'**Ame du Peuple italien.** A mon sens, de telles tentatives ne peuvent pas réussir, car la chanson populaire a quelque chose d'artificiel qui fait qu'elle n'est pas un reflet des sentiments ni des concepts vraiment populaires. Autrefois Gabriel Vicaire avait écrit de jolies choses là-dessus, toutes fausses pour qui connaît bien les ruraux; et les commentaires de Cocchiara, grandiloquents et astucieux pourtant, me laissent froid. De nombreux fragments, une grande bibliographie et un choix de timbres notés permettront au lecteur de se faire une opinion.

Du même auteur un petit livre tout autre, pondéré, soigneusement documenté et très utile, sur les **Etudes de folklore en Sicile,** avec quelques discussions préliminaires sur la méthode de notre science, ce qui permet ensuite d'évaluer l'œuvre des grands folkloristes siciliens : Pitré, Salomone-Marino, Gaetano di Giovanni, Rubino, etc. et de les situer non seulement dans le folklore italien général, mais aussi dans le folklore international. Cet hommage à ses prédécesseurs par Cocchiara, qui est Sicilien aussi, dépasse donc le cadre de l'île.

Si parmi les lecteurs du *Mercure*, il en est qui vont faire un tour à Naples, je leur conseille de se procurer la curieuse monographie de Cesare Caravaglios sur ses **Cris populaires.** Il affirme, et je le crois volontiers, qu'à côté des cris des

marchands de Naples, ceux de Paris, jadis célèbres, ne sont que broutilles et murmures. Au XVIIIe siècle, Domenico Palmieri en avait déjà récolté 500 et il avait dédié son recueil à la cour des Deux-Siciles afin qu'elle s'en délectât, ce qu'elle fit; car on récompensa l'auteur. C. Caravaglios étudie successivement l'élément musical et l'élément poétique de ces cris et rappelle qu'ils sont tellement complexes qu'un voyageur allemand déclara un jour qu'à Naples, pour vendre une tomate, il faut chanter une cavatine. L'auteur passe ensuite à l'étude de la cuisine napolitaine, de celle qui se crie dans la rue du moins, pâtisseries, fruits, plats chauds et froids de toute sorte. Ensuite vient le catalogue des cris par professions et objets. D'autres chapitres étudient les marchands eux-mêmes, l'emploi des cris dans les cérémonies et fêtes populaires et la disparition de ces coutumes dont la qualité artistique était si caractéristique. Bref, agréable monographie sur un sujet qui mériterait d'être étudié comparativement.

Selon la préface, le livre de O. Trebbi et G. Ungarelli sur les **Coutumes et Traditions du peuple bolonais** doit être regardé comme l'une des conséquences du Congrès de Folklore de Florence organisé par le Comité National signalé ci-dessus. Mais on ne voit pas très bien si ce livre est fondé sur des documents obtenus directement par les auteurs; ou si c'est un résumé, une mise au point, des publications antérieures, citées à la fin, dans la bibliographie. Les faits sont répartis ainsi : population de Bologne et dialecte; maison et famille; vêtements; aliments; noces; du berceau à la tombe; travaux champêtres; chasse et pêche; usages calendaires; fêtes religieuses; superstitions; médecine populaire; proverbes; chansons; fables; devinette et formulettes; jeux enfantins; danses populaires; glossaire; musique notée.

Plus limité est le plan de A. Barolo dans son **Folklore du Montferrat,** ce nom de province pris au sens étendu. Il s'agit ici de documents nouveaux, directement recueillis par l'auteur, qui s'est déjà fait un nom dans le folklore italien et connaît les méthodes critiques de ce que Albert Marinus, le directeur du *Folklore brabançon*, nomme le *néo-folklore*. D'ailleurs le premier chapitre traite de problèmes généraux

et précisément de méthode. Puis viennent les proverbes et dictons, la poésie et la chanson populaires (bonnes remarques mais un peu vagues), le chant de mai, des traditions diverses, la course du *Palio* à Asti, des légendes, un chapitre sur le culte des saints et la crainte des brigands, des observations sur l'art populaire de la province d'Alexandrie et quelques conclusions sur la nécessité de poursuivre ces enquêtes avant la disparition des vieilles coutumes. Pour mon usage personnel, j'aurais désiré plus de rigueur, plus de détails, et aussi des comparaisons avec les coutumes du Piémont voisin.

Très mal étudié jusqu'ici, le Piémont voit enfin apparaître un recueil de légendes de la province de Cunéo (Coni) sous le titre fallacieux de **Dans le règne de la Fantaisie,** par Euclide Milano, recueil qui sera très utile aux rares folkloristes du comté de Nice. La bonne volonté de M. Milano est évidente, autant qu'est évidente l'authenticité de ces légendes. Mais je doute que les paysans les lui aient racontées ainsi : « A la fin d'un octobre déjà froid et brumeux, dans une nuit sans lune ni étoiles, un montagnard... » — Ou : « Blonds les cheveux qui retombaient en longues tresses sur les épaules bien modelées »... Du diable si les paysans, même du pays de Cunéo, regardent les épaules des femmes! Il faut être très civilisé pour considérer les épaules comme un centre sexuel secondaire. Ceci pour dire que M. Milano est de l'école de Nodier, même pas de celle de Souvestre qui resta assez simple. On comparera avec plaisir ces thèmes piémontais à ceux du beau recueil de *Légendes des Alpes Vaudoises,* publié jadis dans la *Revue des Traditions populaires,* par Marie Bonnet, qui s'était gardée de littérariser les récits obtenus.

L'érotologie est une section importante du folklore, la seule peut-être qui permettrait de discerner des dominantes biologiques, ou psycho-physiques, si seulement la fausse pudeur du siècle dix-neuvième, grise réaction contre le vivant dix-huitième, n'avait mis au ban de la bonne compagnie, et même de la science, toutes pensées et tous actes d'amour. Quelques tentatives de ci, de là, comme l'*Anthropophyteia,* de Friedrich-S. Krauss, les publications de Hirschfeldt et de Havelock-Ellis ont réagi; pourtant, les revues ordinaires de folklore boycottent encore l'érotologie populaire. Comme elle se

base souvent sur des coutumes déjà connues dans l'antiquité classique, je tiens à signaler ici la réédition intégrale, mais qu'on aurait voulue comparative (publications de Bourke, de Preuss, de Ploss et Bartels et des psychiatres, notamment des freudistes), d'un ouvrage introuvable dû au philologue Frédéric-Charles Forberg qui, sous le titre de **Manuel d'Erotologie classique,** publia en 1824 un recueil de textes grecs et latins avec commentaires. Je renvoie à la préface de cette nouvelle édition italienne, en latin il est vrai, qui, selon son auteur, partisan des doctrines de Fichte, devait systématiser la sexualité, sans pornographie.

Mais, dirait Remy de Gourmont, tout ça, c'est des mots différents pour une même chose, la seule qui compte. Opinion qui, elle aussi, tient du folklore.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Gambetta et l'Eglise. — Abel Dechêne : *Contre Pie VII et Bonaparte. Le Blanchardisme;* Firmin-Didot et Cie.

Avant que je parle de ce livre : **Contre Pie VII et Bonaparte,** il me paraît urgent de répondre ici à une question qui m'a été posée par des personnes auxquelles je ne saurais refuser les éclaircissements qu'elles demandent. « Vous qui avez connu **Gambetta**, m'a-t-on dit, qui avez vécu parmi ses amis, renseignez-nous sur ses sentiments à l'égard de la religion et de l'Eglise ». Cela exige que je prenne les choses d'un peu avant ou plutôt d'un peu loin.

Rien n'est plus déplorable que l'habitude qu'on a depuis trop longtemps contractée chez nous d'identifier l'Eglise avec un parti politique. Il est en France des Français qui se sont donné pour mission de poursuivre le rétablissement dans notre pays de l'institution monarchique. Etant donné notre passé — par quoi j'entends les régimes que notre histoire a vu se succéder — on comprend très bien que des Français puissent différer d'avis sur la valeur respective des institutions politiques. Aussi la campagne que mènent les royalistes est-elle parfaitement légitime dans un pays où l'exercice du suffrage universel offre des occasions fréquemment renouvelées de faire admettre par l'électorat la conception politi-

que que l'on juge devoir le mieux assurer la grandeur et la prospérité de la patrie.

Je suis bien obligé de constater que l'électorat semble se montrer rebelle à la conception royaliste. Mais encore une fois je n'ai rien à dire contre la campagne en question. J'ajoute que si ces Français comptaient sur un coup de force qui leur livrerait le pouvoir, il y a dans notre histoire, pour les inciter à le tenter, tant de précédents que je ne m'en offusquerais pas, tout en étant de ceux qu'il trouverait de l'autre côté de la barricade.

Ce que je regrette, c'est que les Français dont je parle se servent de l'invective, de l'injure, avec un art d'ailleurs que certains peuvent admirer, mais dont la répétition devient singulièrement monotone. Je leur reproche, d'autre part, d'avoir voulu lier le sort de l'Eglise à leur lutte contre le gouvernement républicain. Ils avaient trouvé dans l'épiscopat et parmi le clergé français des sympathies, des adhésions qui leur ont fait défaut le jour où Rome a parlé. Il s'est alors dans bien des cas produit un retournement de soutanes qui serait amusant, s'il n'était fort attristant de constater qu'au point où en sont les choses, le *perinde ac cadaver* ne s'applique pas qu'aux membres de la Société de Jésus. Mon impression est du reste que beaucoup des sympathies que ces Français avaient rencontrées s'adressaient moins aux défenseurs de la théorie royaliste qu'aux hommes dont, à tort ou à raison — la question n'est pas là — on jugeait la campagne, sur le terrain de la politique étrangère, juste et salutaire.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne saurait m'appartenir d'entrer dans l'examen des raisons d'ordre doctrinal qui ont motivé la condamnation que l'on sait. Outre que je n'ai aucune subtilité dans l'esprit, ma myopie m'a toujours gêné. Mais l'erreur des Français doit il s'agit est peut-être de n'avoir pas vu qu'à se tenir sur le terrain politique, aucune raison ne peut empêcher Rome de s'accommoder d'une république aussi bien que d'une monarchie. Si, à des époques critiques de notre histoire la plus récente, nous avons rencontré l'hostilité des catholiques étrangers, n'est-ce pas parce que les catholiques français ont commis la lourde faute de méconnaître les éléments de durée que la République por-

tait en elle? Que des erreurs aient été commises du côté républicain j'en conviens très volontiers, mais il serait bon qu'un examen de conscience que beaucoup d'entre eux ont fait amenât les catholiques à reconnaître leur part de responsabilité dans les événements dont ils se plaignent.

Des droits de la conscience Gambetta fut toujours particulièrement respectueux. Je sais bien quel est la « Tarte à la crème » de ses adversaires. C'est le fameux mot, qui est d'ailleurs d'Alphonse Peyrat : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ». Mais ceux qui le lui reprochent, de même aussi que ceux qui l'en louent, oublient ou ne disent pas que dans sa pensée il distinguait entre la religion et le système que l'on connaît sous le nom de cléricalisme, c'est-à-dire cette soumission de la société civile à l'Eglise, que les Français se sont toujours refusé à admettre.

La France a eu de grands saints. On sait ce qu'ont fait, ce que font encore ses missionnaires et qui justifie le mot de Gambetta que l'anti-cléricalisme ne saurait être un article d'exportation. Il n'est pas possible de dire qu'un pays où, sans parler des catholiques, près d'un million de protestants font preuve d'une remarquable activité évangélique, est un pays anti-chrétien. Mais ce qu'il faut dire et qui est du reste assez apparent, c'est que la France, celle de nos rois comme celle d'aujourd'hui, tient à ce que le domaine religieux et le domaine politique restent séparés. Elle se refuse à admettre que la religion soit utilisée pour des fins politiques contre les institutions qu'elle s'est librement données.

Or, si l'on veut bien se reporter aux premières années du régime actuel et en particulier à la période du seize mai, on constatera les sérieuses difficultés, intérieures et extérieures, que le parti clérical créait au gouvernement de la République. Je ne veux pas me lancer dans cette histoire. La vérité est qu'il n'est aucun Etat au monde où l'Eglise catholique jouisse d'autant de liberté que dans la France d'aujourd'hui. Aussi cet examen de conscience dont je parlais plus haut, beaucoup de catholiques l'ont fait. Il faudrait être bien ignorant du mouvement religieux en France pour ne pas savoir combien nombreux sont ceux, prêtres et laïcs, qui ne

jugent pas que leur foi soit inconciliable avec un réel attachement aux institutions actuelles.

Ils estiment, sans doute, que Gambetta n'avait rien d'un sectaire, lorsque dans son discours du Havre, du 18 avril 1872, il s'écriait :

L'Etat laissera aux cultes la plus grande liberté et nos adversaires seront les premiers à le reconnaître. L'Etat ne peut avoir aucune compétence ni aucune action sur les dogmes ou sur les doctrines philosophiques. Il faut qu'il ignore ces choses, autrement il devient arbitraire, persécuteur, intolérant, et il ne peut pas, il n'a pas le droit de le devenir.

Ce qu'il demandait — et n'était-ce pas la plus légitime des requêtes ? — c'était la liberté, « une liberté, disait-il, égale pour vous et pour moi, pour ma philosophie comme pour votre religion, pour ma liberté de penser comme pour votre liberté de pratiquer. Ne dites donc pas que nous sommes les ennemis de la religion, puisque nous la voulons assurée, libre et inviolable. » Franchement, le gouvernement de la République a-t-il commis un crime, en pensant que s'adressant à des citoyens dont les opinions métaphysiques n'étaient point les mêmes, il devait légiférer de telle façon que pas une conscience française n'eût à en souffrir·

Le cardinal Ferrata a commis une erreur, en écrivant dans ses *Mémoires* que Gambetta étant allé un jour voir le Nonce et ayant passé trois heures avec lui, il était sorti de cette conversation avec Mgr Czacki, partisan du maintien du Concordat. En réalité, il s'opposa toujours à la suppression de l'ambassade de France auprès du Vatican. Il se basait pour formuler cette opposition sur la nécessité d'entretenir des relations officielles avec le chef d'une Eglise que reconnaissait la majorité de la nation ; aussi sur la gravité des intérêts politiques qui étaient liés à la protection que la France exerçait comme puissance catholique à l'égard des chrétiens d'Orient.

Il importait de ne point précipiter une crise religieuse intérieure, d'être en mesure de régler les affaires ecclésiastiques, conformément aux dispositions du Concordat et avec le recours supérieur que nos rapports avec la papauté

offraient au gouvernement contre l'agitation cléricale. Mais pour Gambetta le cléricalisme restait l'ennemi. L'Etat doit s'interdire le domaine des consciences. « Nous ne sommes pas, disait-il, ennemis de la religion. Nous sommes, au contraire, les serviteurs de la liberté de conscience, respectueux de toutes les opinions religieuses et philosophiques. » Cependant l'Etat avait le devoir de se préoccuper des agissements du cléricalisme. Le seul remède à y apporter consistait dans une stricte application du Concordat, conduisant à une séparation de l'Eglise et de l'Etat faite d'un commun accord entre celui-ci et celle-là. Il entrevoyait cette séparation qui s'est faite depuis, mais pas comme il l'aurait souhaitée, comme il la définissait dans ces mots : « Ce que nous voulons, ce n'est pas une victoire comme celle que Napoléon a remportée sur le Saint-Siège, le 15 juillet 1806 ; c'est un traité de paix entre deux puissances égales et libres. »

Telles étaient les idées de Gambetta, aux enseignements de qui celui qui écrit ces lignes s'honore d'être resté fidèle.

Le livre de M. Abel Dechêne a une réelle valeur littéraire et se lit fort agréablement. Mais pourquoi ce pauvre Blanchard est-il de sa part l'objet de tant d'ironie ? En réalité, les évêques qui refusèrent d'abandonner leurs sièges avaient raison au point de vue canonique. Le pape n'avait pas le droit de demander ce sacrifice à l'ancien épiscopat. Mais la Petite Eglise est maintenant de l'histoire ancienne. Le livre de M. Abel Duchêne constitue pour ceux qui s'intéressent à cette question un précieux document.

A. BARTHÉLEMY.

LES REVUES

La Revue de Paris : le professeur Tuffier et la chirurgie de guerre; du rôle social de l'intelligence. — *La Proue* : fragments d'un beau poème d'Emile-Antoine Bourdelle. — *Revue Bleue :* ariettes japonaises. — *La Revue hebdomadaire :* un déjeuner à Léningrad. — Mémento.

Dans une langue ferme, admirable de netteté, M. le docteur Alexis Carrel — le chirurgien — a tracé un magnifique portrait de son maître le professeur Tuffier, traitant de l'homme et de ses travaux (**Revue de Paris,** 15 septembre). Nous voulons retenir de ces pages où revit une des plus belles figures de la science, plusieurs observations d'intérêt général :

Ce qui l'intéresse [Tuffier] par-dessus tout, c'est la vie, ce sont les êtres humains, le mystère de leurs maladies, et les opérations audacieuses capables de vaincre ces maladies. Son immense capacité de travail lui a permis d'explorer tous les domaines de la chirurgie. L'acquisition des connaissances indispensables à un grand clinicien demande de nombreuses années d'un travail acharné. C'est pour éviter cet effort que la plupart des médecins et des chirurgiens se sont réduits à l'état de spécialistes. Tuffier, lui, ne s'est pas résigné à cette déchéance. On dirait qu'il a tout appris. Les découvertes qui touchent à la physiologie le passionnent. L'être humain n'est pas pour lui une machine composée d'organes indépendants les uns des autres. C'est un tout harmonieux. Quand on s'occupe de l'une de ses parties, il faut toujours songer à l'ensemble de l'organisme.

La guerre trouve Tuffier « partout », « depuis l'Alsace jusqu'à la Belgique ». M. Carrel écrit : « grâce à ce travail acharné, il acquiert une connaissance profonde des blessures de guerre. » On amputait, faute de savoir traiter les plaies, de pouvoir opérer les blessés, « le plus vite possible ». Il faut « nettoyer les plaies de façon complète, par des procédés mécaniques et chimiques, et les refermer ».

Cette conception est d'une simplicité élémentaire. Mais son application rencontre de grandes difficultés, les unes d'ordre militaire, les autres d'ordre psychologique. Tuffier réussit à faire comprendre aux commandants des armées, aussi bien qu'aux officiers du service de Santé et aux chirurgiens civils mobilisés, la nécessité de traiter les plaies aussi près des tranchées que possible. Au lieu d'envoyer les blessés aux chirurgiens, il faut amener les chirurgiens et leurs salles d'opérations aux blessés. Pour réaliser ce programme, on construit d'admirables ambulances automobiles qui apportent rapidement salles d'opérations, salles de malades et chirurgiens au point demandé. Mais, à côté des difficultés matérielles, il y a aussi des obstacles psychologiques. Dans le désarroi du début, les chirurgiens des ambulances et des hôpitaux sont livrés à leurs propres ressources. Beaucoup sont devenus des inventeurs. Chacun traite les blessés à sa façon, souvent avec ingéniosité et parfois avec succès. Mais, bonne ou mauvaise, chacun tient à sa découverte. L'un croit à la vertu du sel de cuisine, l'autre à celle des sels de magnésium, celui-ci embaume les plaies comme des momies, celui-là les brûle au fer rouge, suivant la pratique d'Ambroise Paré, cet autre y verse de l'alcool, un autre encore de l'éther! Parmi ces gens, il y a des chirurgiens connus,

des professeurs, qui possèdent une certaine autorité. Et leur enseignement répand la confusion dans l'esprit de ceux qui sont chargés de traiter les blessés.

Il est nécessaire de substituer à ces recettes de cuisine une doctrine scientifique aussi uniforme que possible.

En mai 1916, se réunit chez le professeur Tuffier la première conférence chirurgicale interalliée.

Tuffier est l'âme de ces réunions. Il a une connaissance profonde de toutes les parties de la chirurgie de guerre, du point de vue de l'organisation autant que de la technique. Dans toutes les armées alliées, il a suivi lui-même les blessés depuis les tranchées et les postes de secours jusqu'aux hôpitaux les plus éloignés du front. Il sait tout ce qui se passe et ce qu'il faut faire. Son labeur est immense. Depuis la première conférence, où il traite de l'organisation générale du service de Santé et des dispositions qui permettent aux chirurgiens d'opérer de grandes masses de blessés tout près du front, jusqu'à la séance d'octobre 1919, où il examine les résultats éloignés du traitement des fractures, il parcourt le domaine tout entier de la chirurgie de guerre. Il traite successivement les questions de la transfusion du sang, du choc traumatique, de l'anesthésie, de la sérothérapie antigangréneuse, de la prothèse des mutilés, du traitement des plaies, de la réunion primitive, secondaire et tardive de ces plaies, des blessures du cerveau, des fractures de cuisse, des amputations, des plaies des articulations et des plaies de la poitrine... Le résultat de cet effort est d'une importance incalculable. Par suite de l'adoption des méthodes étudiées dans ces conférences, un nombre immense d'hommes sont aujourd'hui vivants et en bonne santé, en France, en Belgique, en Angleterre, en Italie, au Canada, en Australie et aux Etats-Unis. Ce succès est dû en grande partie à la science, à l'enthousiasme et à la persévérance de Tuffier. Mais son inspiration est si intelligente et si haute qu'elle demeure presque inaperçue. Je ne serais pas étonné que les médecins militaires qui ont écrit ou écriront l'histoire du *Service de Santé* ne mentionnent même pas son nom. Cependant, la chirurgie de guerre, c'est Tuffier.

Après la guerre, le docteur Alexis Carrel a jusqu'en 1929 de nombreux entretiens avec Tuffier. Il en rapporte ces idées sur l'intelligence :

L'intelligence est une chose dangereuse quand elle se développe

seule. Ce ne sont pas les qualités intellectuelles qui distinguent les uns des autres les héros et les embusqués, les martyrs des tranchées et les profiteurs de guerre, les nouveaux riches et les saints. L'intelligence ne construit pas une société solide. La civilisation moderne, qui est un produit de l'intelligence pure, s'écroule déjà autour de nous. Les forces spirituelles sont indispensables à la stabilité et au bonheur des groupes humains. Si nous ne trouvons pas le moyen de donner une armature morale à notre civilisation, son déclin s'accélérera de plus en plus et l'intelligence elle-même s'éteindra. Il ne faut pas développer une partie seulement des énergies qui existent à l'état potentiel chez l'enfant. Les activités physiologiques, intellectuelles et morales doivent prendre simultanément leur essor. Il est impératif que la science intervienne avec sagesse dans la question si grave de la formation des êtres humains et de la civilisation.

§

La Proue (juillet-août) insère un poème d'Emile-Antoine Bourdelle, aussi grand et beau dans la force que la sculpture de ce maître est belle et grande dans la force. La pièce porte ce double titre : « Le Poème du Sculpteur » ou « L'Ordre du Statuaire ». Bourdelle l'a dédiée ainsi : « A mon maître Falguière. » Nous regrettons de n'en pouvoir faire, faute d'espace, une entière citation. Nous nous reprocherions de priver nos lecteurs de ces strophes d'une plasticité sans défaut :

Prendre le doux limon, blonde chair de la terre;
Ployer les deux genoux pour l'hymne solennel;
Me souvenir qu'Adam, mon aïeul paternel,
Naquit de ce limon pétri par Dieu le Père,
Et tâcher d'égaler le grand maître éternel.

Enfant du sol sacré, comprendre la nature;
Tailler le buis rustique à l'ombre du coteau;
Parfaire une musette avec un bon couteau;
Simple pâtre, vivant de laitage et d'eau pure,
Aimant moins les mortels que mon petit troupeau.

. . . .

Pénétrer les forêts profondes et mouvantes,
Chercher pieusement tous les grands arbres morts,
Donner à coups de hache une âme à ces grands corps,
Et les faire revivre en postures souffrantes,
Tordant leurs bras meurtris et qui sont restés forts.

Tailler le roc inerte arraché des montagnes,
Et faire de ce bloc, massif, rugueux et gourd,
Un colosse qui veille au-dessus des campagnes,
Ployant son torse fruste aussi grand qu'une tour.

. . . .

Sous la nef, dans l'essor craintif de la prière,
Dresser sur son cheval, en des gestes altiers,
L'Archange de la mort, droit sur ses étriers,
Comme ces grands guerriers que taillait dans la pierre
Le Ciseau merveilleux des Humbles imagiers.

Puis, ayant travaillé pour la joie éternelle,
Semeur, dans les sillons de la foule au sein noir
Ayant jeté le grain sacré de mon espoir
D'où naîtra la forêt de la flore immortelle,
Aller sur la montagne, et, dans la paix du soir,

Creuser mon dernier lit dans une grande pierre,
Sans simulacre vain, sans futile flambeau,
Et dire, agenouillé sur le bord du tombeau :
Terre, reçois ton fils et reprends ta poussière.
La tombe aura pour moi la douceur du berceau.

§

M. Georges Bonneau donne à la **Revue Bleue** (17 septembre) une suite d' « ariettes japonaises », intitulée « La femme à la faucille ». C'est la « traduction de chansons paysannes de 26 syllabes appelées en japonais *Nijû-Roku-Ji-Shi,* ou, plus communément, *Dodoitsu* ».

CANCANS

Quand la pluie se met à tomber,
Les cancans se mettent à courir;
Mais le soleil luit depuis beau temps
Que les cancans courent encore!

PROPOSITION

Veuillez ne pas me repousser :
Pourvu que la glycine l'entoure,
Il n'est point d'arbre si sec
Qu'il ne fleurisse!

LES TROIS CLARTÉS

A l'est, la lune;
Les Pléiades à l'ouest;
Mon bien-aimé
Au milieu.

LIS

J'ai vu pour la première fois
Le corps couché de mon amant :
On eût dit d'une fleur de lys
Dans un champ de mai.

BROUILLARD

C'est pitié que ce matin
Le brouillard étendu
Me cache la silhouette
De mon amant qui s'en va.

SECRET

Mon amant, notre amour est comme
La petite prunelle du petit buisson,
Qui dans l'ombre mûrit et meurt
Sans qu'on s'en doute.

SAGESSE

J'ai demandé mon chemin
A la petite fille aux violettes :
Elle m'a montré de son bouquet
Le sillage du papillon.

L'AMOUR MUET

Brûlant d'amour, les cigales
Chantent : mais combien plus belles
Les lucioles dont l'amour muet
Brûle le corps!

UNIONS

Sur le prunier, le rossignol;
Le cerf au pied de l'érable;
Et vous et moi mêlés comme
La truite et l'eau.

§

La Revue hebdomadaire (17 septembre) publie les notes de voyage de M. Jacques de Villemétrie qui a passé « six jours entre la faucille et le marteau ». Son témoignage n'est certes pas celui d'un bolchevik. Il tranche parfois sur les noirs tableaux que rapportent mains observateurs de l'U. R. S. S. La scène qui suit a pour cadre l'hôtel de l'Europe à Leningrad. Notre compatriote y déjeune avec un « attaché polonais », le consul général n'ayant pu le retenir à déjeuner, la viande de

boucherie étant « pratiquement introuvable »; les légumes, « rares »; les fruits « rarissimes » :

Il n'y a pas de gaieté dans la salle, mais du confort. Mon compagnon commande au maître d'hôtel qu'on soigne l'hôte français de passage. Cet homme est un Juif polonais de race qui, l'an dernier, « faisait » la « Réserve » de Beaulieu. Pourquoi a-t-il quitté la Riviera pour Moscou, en prenant, entre temps, du service à Vienne? Ici, il sourit professionnellement, procure des danseuses rouges et vraisemblablement sert d'indicateur au Guépéou. Je ne m'en inquiète point, car il nous fait apporter, dans un massif seau d'argent, cinq kilos d'un incomparable caviar, frais comme l'œil, arrivé la veille d'Astrakhan. Des petits verres de vodka rehaussent ensuite le goût d'une série classique des *zakouski* : salade de concombres au fenouil, poissons conservés des mers du Nord, tartines variées et savantes mixtures. Nous continuons par une étonnante bouillabaisse où, dans une mer d'huile et de tomate, apparaissent, en archipel, les tranches d'un excellent esturgeon parsemées de câpres. Un honorable vin du Caucase, alcoolisé et trompeur, marque la frontière entre les poissons et les viandes. Puis c'est le tour de la poularde au riz (même ici la viande de boucherie fait défaut). La bière russe, consistante et forte, circule maintenant : elle a pour but de liquéfier la provende accessoire — pâtés divers, pommes de terre, betteraves, salades et pâtisseries — qu'on nous glisse par petites assiettes, tels des satellites autour de l'astre principal... Je demande grâce, et le café met un terme à cette agape.

Il est 4 heures et demie. La salle s'est un peu garnie, car c'est l'heure du déjeuner dans ce pays où l'on dîne à 11 heures du soir. La fumée des cigarettes à bout de carton monte, comme une incantation, entre chaque plat. A une table voisine, quatre étoiles rouges, danseuses fonctionnaires de l'Opéra de Leningrad, se sont installées en compagnie d'artistes masculins. La valetaille s'empresse autour d'eux; acteurs et danseurs sont toujours bien vus des révolutions. Plus loin, des ingénieurs allemands dévorent, les coudes sur la table, avec leurs épouses cubiques. Quelques Américains. Une haute autorité soviétique est entrée dans la salle et s'est assise auprès d'une fort jolie petite femme de type circassien : l'accès de l'hôtel n'est permis qu'aux « huiles » du régime, de peur sans doute que le petit monde rouge ne se corrompe au contact des bourgeois. Voici maintenant un très jeune homme à lunettes; il porte dix-sept ans sur son visage; c'est l'un des grands compositeurs de la Russie nouvelle : il a donné deux

pièces à l'Opéra de Leningrad. Ici, le soir, on danse; la musique y est de premier ordre, me dit le Polonais : en cette matière, le « premier ordre » est la norme chez les Russes. C'est le seul endroit de la ville où on sacrifie à Terpsichore. Il convient, en effet, de laisser aux étrangers — ingénieurs et industriels allemands, ingénieurs et touristes américains — un îlot dans ce désert.

MÉMENTO. — *Mercure Universel* (juillet-octobre) : « Livre d'or pour Hugues Lapaire », hommage rendu par plus d'une centaine d'écrivains à leur confrère, poète, folkloriste, romancier, conférencier, à l'occasion du quarantenaire de ses débuts dans les Lettres.

La Revue Universelle (15 septembre) : M. E. Volkmann : « La Révolution allemande de 1918 ». — M. R. Labonne : « Guerre et surpeuplement ».

Revue franco-belge (août-septembre) : « Contribution à l'analyse du roman policier », par M. S. A. Steemann.

Les Primaires (septembre) : M. G. Gobron : « Au long des routes allemandes ». — M. G. Riguet : « Chants nouveaux ». — M. R. Messac : « Propos d'un utopien ».

La Revue des Pays d'Oc (août-septembre) : Numéro consacré à Mistral, à l'occasion du 102e anniversaire de sa naissance.

Revue des Deux Mondes (15 septembre) : « Gyp telle que je l'ai connue », par Véga. — « L'art de produire la lumière », par M. Charles Fabry.

Le Correspondant (10 septembre) : « René Bazin », par M. E. Baumann. — « Walter Scott », par M. Armand Praviel.

L'Esprit Français (10 septembre) : « Harry Alis et ses correspondants », inédits publiés par M. Auriant. — M. J. P. Dubray : « Félicien Rops, naturaliste ». — De Mme S. Peuteuil, un excellent article sur Louis Duplain, poète bisontin, ouvrier horloger.

Le Génie Français (septembre-octobre) : Mme J. Olivier : « Au pays de Mistral ». — Poèmes de Mme Rey de Villette et de MM. Emile Vitta, P. Grosclaude.

La Grande Revue (août) commence un roman du regretté Charles Géniaux : « L'éternelle inquiétude ». — Une paraphrase de Lautréamont par M. Maurice Caraco.

L'Alsace française (18 septembre) : « Walter Scott d'Abbotsford », pièce en trois actes de M. W. E. Gunn.

La Nouvelle Revue (15 septembre) : M. F. Lescazes : « Gambetta et l'armistice de 1871; les procédés de M. de Bismarck ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La fibre religieuse de La Fontaine (*Figaro* du 20 septembre). — Sur Alain Fournier (*Comœdia* du 23 septembre). — Un collaborateur de l'Académie (*Comœdia* du 22 septembre).

M. Eugène Marsan répond, dans le **Figaro,** aux balivernes d'Amiel gravement reproduites par une revue de la Suisse romande et suivant lesquelles La Fontaine aurait été « dépourvu de toute fibre religieuse » :

Je n'en crois rien pour ma part. Les preuves que l'on allègue pour défendre ce point de vue ne sont pas des preuves. Ce sont de simples déductions tendancieuses, à partir de textes mal lus et de quelques données prises de travers.

La Fontaine a fait (probablement) ses études à Château-Thierry, avec son cher Maucroix. Il entre ensuite (peut-être) à l'abbaye de Juilly. En tout cas, le 27 avril 1641, à vingt ans, à la Maison de l'Oratoire où l'on nous assure qu'il fut « loin de donner le bon exemple », puisqu'il y lisait Marot et Rabelais et qu'il s'amusait « à faire la chasse aux volatiles par la fenêtre de sa cellule ». Ce qui prouve que le jeune La Fontaine avait des inclinations littéraires et qu'il était fort « dissipé », nullement qu'il fût un mécréant, encore moins qu'il manquât de « toute fibre religieuse ».

Entré à l'Oratoire, « pour y étudier la théologie », il en sort un an après, quittant le séminaire pour le monde. Eh bien! il n'avait pas la vocation. Que peut-on en conjecturer? N'avoir pas la vocation du sacerdoce et manquer de toute fibre religieuse sont deux choses entièrement différentes. Il ne faudrait pas tout confondre.

D'autre part, si je ne prétends pas que La Fontaine ait été un modèle de vertu, il ne faudrait pas, non plus, se le représenter dans la personne d'un monstre. Je crois avoir montré ailleurs (voir dans *Instances* l'essai sur La Fontaine, — s'il est permis de se citer soi-même quand on n'a pas la place de recommencer) qu'il a été un poète distrait et passionné, un grand enfant ébloui; nullement un malhonnête homme. Bien au contraire : sa délicatesse et ses qualités ne sont pas moins remarquables que ses défaillances ou son étourderie. C'est un pécheur (comme tout le monde) qui aggrave son cas par ce mélange de frivolité, de naïveté, de franchise enfantine, et de poésie. Ses contemporains lui reprochent sa légèreté. A l'Académie, l'abbé de La Chambre le tance à ce propos comme l'auteur des *Contes* et comme un particulier peu édifiant. Rien, dans tout cela, ne permet de

conclure que La Fontaine fût, d'intention et de pensée, hostile ou seulement étranger à la foi. Donnez-vous les gants, si vous l'osez, de le blâmer, pour sa conduite, avec une sévérité de Pharisien. Pour moi, je m'y refuse. Quant à préjuger, sur sa conduite, de sa foi, de son for intérieur, — et c'est ce qui est en cause, — une belle iniquité!

La Fontaine s'est plu dans la société des « libertins » parce qu'ils étaient comme lui des voluptueux. Mais, si quelques-uns se sont comportés et exprimés en ennemis plus ou moins découverts de l'idée chrétienne, ce n'est certainement pas La Fontaine. On ne citerait pas un seul texte de lui dans ce sens. A-t-il même été, par moments, quelque peu « anticlérical », comme Molière, par exemple? Sa ballade contre les Augustins. Sa ballade contre Escobar. Ou tel ou tel trait de ses *Contes*. Bon. Et puis? Se figure-t-on qu'un pareil mouvement d'humeur ou d'ironie suffise à porter un Français du XVII[e] hors de la foi? En revanche, La Fontaine a traduit saint Augustin avec un profond sentiment. Quand tous ses contemporains l'ont loué de sa « conversion », il reste à les comprendre. Ils ne parlaient pas d'un retour à la foi, par l'un de ces revirements complets de l'esprit qu'a connus notre temps. Ils parlaient d'un amendement de la conduite, d'un repentir, d'une pénitence. Se conformer en tout aux commandements d'une foi qui n'avait jamais été niée dans son principe ni même oubliée.

Certains s'acharnent à voir dans les classiques français, au XVII[e] siècle, des « païens » résolus, bien que voilés. Rien n'est moins exact. Ce n'était pas vrai de Ronsard et de la Pléiade. Ce n'est pas vrai de Malherbe, ni de Boileau, ni de Racine, ni de La Fontaine, ni de personne. Pas même de Molière. Leur paganisme, ou ce que l'on nomme ainsi, n'est qu'une fiction poétique, par réminiscence chaleureuse des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Une fiction poétique ou bien aussi la manifestation d'un art de vivre selon le monde, mais qu'ils ont parfaitement concilié avec leur foi; avec une foi religieuse indéniable et quelquefois ardente, — pour en revenir aux expressions discutées. De La Fontaine lui-même, on pourrait alléguer un bon témoignage de cette foi sereine dans les stances « sur la soumission que l'on doit à Dieu » : — *Heureux qui se trouvant trop faible et trop tenté...* — *Du monde enfin se débarrasse!* — *Heureux qui, plein de charité,* — *Pour servir son prochain y conserve sa place!...* — Il est certain que La Fontaine a été chrétien, comme il a été monarchiste, avec toute la génération de 1660.

On ne saurait s'exprimer plus judicieusement.

§

A l'occasion du dix-huitième anniversaire de la mort glo-
eusе d'Alain Fournier, M. Albert Fournier, un jeune poète,
omonyme mais non parent de l'adorable auteur du *Grand
eaulnes,* lui consacre ces lignes dans **Comœdia** :

Il naquit à la Chapelle-d'Angillon, la patrie de Jacques Cœur,
3 octobre 1886.

Le 22 septembre 1914, entre Vaux-les-Palameix et Saint-Rémy,
rs les Hauts-de-Meuse, Alain Fournier disparaissait sous le mor-
l ouragan de fer. Il est nécessaire de retenir les dates qui cor-
spondent à de grands événements. On commémore l'anniversaire
ıne bataille, et l'on oublie parfois le visage de ceux qui contri-
èrent à la gloire du pays, à son prestige à travers le monde.
rmi les noms obscurs de la souffrance victorieuse des quatre
nées de guerre, et parmi les plus illustres noms de notre his-
ire artistique et littéraire, celui d'Alain-Fournier s'est imposé
puis longtemps à la postérité. Du fond de notre cœur, nous
uvons à n'importe quelle occasion du jour évoquer sa vie,
où devait sortir une œuvre supérieurement belle.

Car le monde pour lui n'exista pas. Travail, recueillement et
ence. Même quand il commença à célébrer, dans ses premiers
rs, les vertes campagnes, les fleurs, les jardins, il ne voyait que
nature toujours en fête et parée d'une éternelle beauté. Tel était
urnier, écrivain et poète. Selon lui, tous les hommes allaient
stérieusement emportés dans un grand courant, la vie, voyage
erminable qu'il entrevoyait à travers un pays de légendes.
recherchons-nous pas, nous aussi, n'éprouvons-nous pas le
oin de sentir ces cimes intellectuelles dont l'enchantement fait
force des âmes?

Dès *Le Grand Meaulnes*, chef-d'œuvre « qui relève du domaine
l'inanalysable », a dit une femme de lettres, Alain-Fournier
considéré comme un être exceptionnel, un être comblé de
ces particulières, et pour lequel aucune frontière ne séparait
monde visible du monde invisible.

Alain-Fournier : enfant du Berri, fils d'instituteur, tombé au
mp d'honneur dans son ardente émotivité.

Que le monde s'émeuve en lisant *Le Grand Meaulnes.* Dans l'in-
prétation des sentiments humains, dans le mirage des illu-
ns d'amour, Fournier a donné une note nouvelle qui vibre avec
extraordinaire sensibilité. On pourrait rechercher quels écri-
ns disparus à 28 ans, comme lui, sont restés immortels. Avant

d'atteindre leur trentième année, Rimbaud, Musset, Hugo, Chénier, Racine, Pascal, donnèrent leurs plus belles œuvres. Des génies seulement. Et ne comparons pas. Alain-Fournier, lui aussi, est un écrivain qu'on relira toujours. En 1913, chez Emile-Paul, la publication du *Grand Meaulnes* lui valut tout de suite la notoriété. On ne comprend pas, on regrettera toujours qu'un tel livre ait manqué d'une seule voix le Prix Goncourt. N'importe. La comédie littéraire ne date sûrement pas de l'après-guerre.

Alain-Fournier fut bien au-dessus de cette publicité commerciale. Il pensait à une radieuse contrée, aux prairies des bords du Cher, où il avait cru rencontrer dans sa course vagabonde quelque visage doux, divin et merveilleux. Et les femmes se sont plu à rêver, à croire, à attendre cet amour extatique qu'éprouva le Grand Meaulnes pour Yvonne de Galais, sous la forme impalpable d'une ombre...

Comme dans un bouquet de fleurs à peine écloses, c'est encore dans ce livre, où l'image est féerique et se transpose en un sensible et merveilleux paysage, vrai paradis terrestre, que les jeunes filles penchent leur visage pour y cacher la naissance des larmes. Mais il existe — était-il besoin de le dire? — quelques personnes qui s'attachent au souvenir d'une âme grande, qui veillent avec amour et veulent qu'à travers le monde l'œuvre d'Alain Fournier soit répandue, aimée, recherchée comme une chose infiniment précieuse.

§

Dans **Comœdia**, M. Lucien d'Autremont, qui est toujours très bien informé de ce qui se passe à l'Académie, publie cette curieuse indiscrétion sur une séance de Dictionnaire :

Comment se peut-il que l'Académie française ait décidé hier de modifier un article déjà entériné de son Dictionnaire? De graves raisons ont dû la déterminer. Un de nos amis nous a conté l'anecdote suivante :

— Je crois savoir, nous confia-t-il, que l'Académie française a reçu, hier, une lettre du populaire Bicard, dit Le Bouif.

Il ne s'agissait pas d'une fantaisiste candidature, comme il en arrive chaque jour à l'Institut, mais d'une véhémente protestation rédigée sur papier pelure à en-tête d'un bar de la rue Saint-Denis.

— Connaissez-vous ce M. Bicard? interrogea courtoisement M. René Doumic.

Devant la réponse négative de ses confrères, l'éminent secré-

taire perpétuel commença à haute voix la lecture de cette étrange missive :

« Messieurs les Immortels,

« De quoi! de quoi!... Vous racontez que la pelouse sur les champs de courses « est la partie de l'hippodrome sur laquelle le public est admis *à l'intérieur de la piste* »? Faudrait voir d'abord à écrire en français, et secundo j'ai bien l'honneur de vous dire que vous n'y entravez que pouic; la pelouse, c'est la partie sur laquelle le public est admis, « l'intérieur de la piste », comme vous dites, étant réservée aux canassons. »

Il y eut une minute de légitime stupeur au sein de l'illustre compagnie.

M. Paléologue, qui dirigeait les travaux, l'accentua davantage en déclarant :

— Cette remarque me paraît absolument juste; nous n'avons plus qu'à rectifier la définition de pelouse dans le sens indiqué par M. Bicard.

Ce qui fut fait d'emblée.

A quand la candidature de M. Georges de La Fouchardière au fauteuil de René Bazin?

P.-P. P.

MUSIQUE

Mort de Jean Cras. — La question des Théâtres lyriques subventionnés et la radiodiffusion.

Le 14 septembre mourait à Brest — où il exerçait les fonctions de major-général de l'arsenal — le contre-amiral Cras. **Jean Cras** était né en 1879 à Brest, où s'est achevée si prématurément sa vie, d'une famille de marins. Comme Albert Roussel et Antoine Mariotte, — comme Rimsky-Korsakoff à la génération précédente, — cet officier de marine eut deux passions, la mer et la musique. Elève de M. Henri Duparc, il acquit de solides connaissances qui lui permirent, tout en continuant de naviguer et de remplir une belle carrière, de faire figure de « professionnel » parmi les musiciens. Par son maître, il se rattachait à l'école franckiste. Il dut beaucoup à Duparc : l'élégance naturelle de son style trouva dans l'exemple du compositeur de *Lénore* le plus profitable des enseignements, et qui correspondait le mieux à sa nature. Sa musique traduit exactement la qualité de son esprit : elle est

élégante et sensible, pleine de poésie et de lyrisme contenu. La mer en fut la constante inspiratrice, aussi bien la mer de Bretagne, dure et grise, que la mer bleue et riante des côtes méridionales. Il en a aimé et chanté tous les aspects, en des pages, éloquentes sans déclamation, et qui venaient du cœur. L'homme était d'une simplicité et d'une droiture qui lui gagnaient la sympathie de tous; le musicien pareillement séduisait sans chercher à plaire, par la grâce convaincante de ses inventions mélodiques, par la distinction de son « écriture ».

Il laisse de nombreuses œuvres : *Polyphème*, écrit sur le poème de Samain, fut représenté à l'Opéra-Comique en janvier 1922, avec un succès qui laissait espérer une prochaine reprise. C'est un des opéras les plus remarquables qui aient été donnés depuis la guerre : le rôle de Lycas, les chœurs appelant les Nymphes des eaux et des bois au lever du rideau, la scène finale où Polyphème, devant Galathée endormie, exhale sa douleur et se fait conduire vers la mer, sont de fort belles pages. Dans le domaine de la musique symphonique, la mer avait aussi inspiré à Jean Cras une sorte de triptyque, *Journal de bord*, dont les trois volets représentent trois aspects du large, selon les « quarts », de huit à minuit, de minuit à quatre et de quatre à huit, un coucher de soleil sur la houle, un clair de lune, et puis la terre en vue au lever du jour. La musique semble animée du grand souffle du large. En mars dernier, je rendais compte ici-même de son dernier ouvrage, un *Concerto* pour piano et orchestre que sa fille, Mlle Colette Cras — jeune pianiste de grand talent — faisait applaudir aux concerts Pasdeloup sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, et les mêmes mots revenaient sous ma plume pour louer l'ordonnance ingénieuse, la clarté et la franchise de ce concerto.

Pareillement ses pièces de musique de chambre, un *Quintette* pour harpe, flûte et trio à cordes, un autre pour deux violons, alto, violoncelle et piano, un *Quatuor* à cordes, un *Trio* pour violon, alto et violoncelle, des pièces pour flûte et harpe, pour violoncelle et piano, pour violon et piano, avaient obtenu aux concerts de la Société Nationale des succès répétés. Ses mélodies (*L'Offrande lyrique*, de Tagore, *les Robayiat*, d'Omar Kayian, *Fontaines*, de Lucien Jacques, trois

Noëls, etc.); ses pièces de piano (*Ames d'enfants*, trois petites pièces pour six petites mains, *Paysages : maritime, champêtre*, etc.), montrent en lui un « intimiste » et un paysagiste aussi heureusement inspirés.

Il disparaît en pleine activité, alors qu'on pouvait encore attendre beaucoup de lui.

§

La question des **théâtre lyriques subventionnés** continue de préoccuper l'opinion. On parle de plus en plus de la radiodiffusion des spectacles de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, comme du remède, du seul remède susceptible de guérir nos deux scènes musicales de la maladie grave dont elles souffrent.

Peut-être même en parle-t-on trop, ou en parle-t-on mal.

« Tout est dans tout, et réciproquement », aimait à dire le charmant sceptique Adrien Hébrard. Le mal, on l'a vu souvent, peut sortir des intentions les plus louables. Que la T.S.F. vienne en aide à la musique en général et aux théâtres lyriques en particulier, rien de meilleur ni de plus souhaitable. Mais il ne faudrait pas que la « Radio » absorbât les théâtres de musique où les réduisît à une sorte de vassalité. Et c'est ce qui, déjà, semble à redouter. Le péril n'est peut-être encore qu'imaginaire; mais le seul fait qu'il puisse être imaginé — et il l'est, n'en doutez pas — le rend redoutable.

J'ai lu ceci il y a peu, dans un hebdomadaire : « Une solution vient d'être proposée que l'on discute sérieusement ; pour diminuer les frais d'exploitation, on réunirait l'Opéra et l'Opéra-Comique, c'est-à-dire qu'il n'y aurait qu'une seule troupe pour les deux établissements. On juge que cela serait suffisant pour contenter la soif de musique des Parisiens. Il serait fâcheux de s'arrêter en si beau chemin. Puisque les promoteurs du susdit projet donnent pour argument l'envahissement de la T.S.F., pourquoi ne pas supprimer purement et simplement l'Opéra et l'Opéra-Comique? Avec les progrès du phono, on est arrivé à enregistrer des drames lyriques entiers. Rien ne serait plus facile que de passer ces ouvrages à la radio, comme cela se fait déjà; il en résulterait une économie d'interprétation, de décors et de costumes, et

aussi de personnel; le contribuable ferait également des économies et enfin tous les possesseurs de T.S.F. en province auraient la joie d'écouter nos troupes officielles, ce plaisir n'étant réservé jusqu'ici qu'aux seuls Parisiens. » Ironie, humour? Peut-être, mais sous ce badinage se cachent, soyez-en sûrs, des arguments que leur absurdité même rend séduisants pour les gobe-mouches et, partant, plus dangereux pour nos théâtres lyriques.

Considérer la « musique mécanique », phonographe et radiophonie, comme une fin et non comme un moyen, leur donner le pas sur l'audition directe est une conception qui peut satisfaire certains ingénieurs, mais qui doit être combattue vigoureusement par tous les musiciens et tous les gens de goût. Quels que soient, dans un avenir plus ou moins prompt, les progrès de l'enregistrement et de la transmission de la voix et des instruments, ni le disque ni la radio ne remplaceront *jamais* le théâtre ou le concert. Ils deviendront, et ils sont déjà, de merveilleux « succédanés », des auxiliaires très précieux pour l'éducation musicale de la jeunesse et du grand public, des « pis-aller ». Leur rôle n'est pas négligeable. Il peut, il doit s'étendre, mais jamais jusqu'au point de prendre la place de l'audition directe, dont ils doivent, au contraire, faire naître le désir chez tous ceux qui ne sont point réfractaires à l'émotion artistique. La « mécanique » interposée entre le musicien et l'auditeur, reste une sorte d'écran qui, si transparent et impalpable qu'il devienne, absorbera, réfractera ou transformera toujours une part de ce qu'on lui confie et apparaîtra, de ce fait, aux raffinés comme destructeur. Ne forçons point notre talent; ne forçons point non plus jusqu'à les grossir démesurément les avantages que nous pouvons attendre des inventions nouvelles et ne croyons pas que la radio ni le cinéma remplaceront le théâtre et le concert.

Autre sujet d'inquiétude : au banquet du « Salon de la T.S.F. », il a été question du « statut de la radio » et de la taxe. M. Queuille, ministre des Postes et Télégraphes, a prononcé un discours et déclaré que, dans le budget de 1933, il voudrait disposer d'une somme de *cinquante millions* pour la radiodiffusion, sans rien demander à son collègue le ministre

du Budget : « Il serait équitable que les usagers participassent aux charges *du grand service qui se crée*, par le paiement d'une taxe modérée. » On approuvera cette déclaration et on prendra note de la promesse. Mais...

Mais je lis ce commentaire :

Cela est tout à fait juste, à la condition formelle que le produit de la taxe fourni par les usagers soit intégralement affecté à l'amélioration de la radiodiffusion. Nous défendrons ce point de vue sans défaillance.

Et c'est ce qui m'inquiète un peu, car il faudrait s'entendre sur le sens exact de ces mots : « intégralement affecté à l'amélioration de la radiodiffusion ». Oui, mille fois oui, si on leur donne un sens large, libéral, et que l'on veuille prendre garde que laisser mourir la musique (et les théâtres lyriques subventionnés) c'est amoindrir infiniment l'intérêt, la valeur et la portée de la radiodiffusion; qu'en conséquence, les premières subventions à prélever sur la taxe nouvelle sont celles qui iront à la musique sous toutes ses formes, à la musique sans laquelle la radio serait réduite au pauvre rôle d'agent de publicité. Non, mille fois non, si l'on entend ces mots dans leur sens littéral et restrictif, si l'on veut se borner à partager le produit de la taxe entre les seuls postes émetteurs, sans regarder au delà des tentures assourdissantes des « studios » — ou des portes matelassées qui protègent des indiscrets les cabinets des administrateurs. On sait la fluidité des millions, et comme les sommes les plus grosses se volatilisent aisément.

On devine que la taxe excite l'appétit de nombreux amateurs — que l'art et la musique n'occupent guère. Toute une « organisation » est sans doute déjà prête pour le « *grand service* » que nous promet le ministre. Soyons modérés dans nos souhaits et ramenons-les à la mesure du possible; espérons que les gens bien en cour, les fonctionnaires et les gens d'affaires satisfaits, les musiciens auront encore quelques miettes à grignoter...

RENÉ DUMESNIL.

ART

Jules Chéret. — La carrière de Jules Chéret eût été une des plus triomphales qu'un artiste ait connues, si la cécité n'était venue interrompre l'exercice d'un art étonnamment preste et lumineux, au moment où un acquit prodigieux, un art profond de la mise en page et de la présentation décorative, s'unissant à un charme pénétrant et toujours juvénile de l'harmonie colorée, allaient lui fournir de nouveaux chefs-d'œuvre. Les amis de Jules Chéret se souviennent encore de ce que Chéret, au retour de sa maison de Perros-Guirec ou de sa villa de Nice, pouvait leur montrer dans son atelier de la rue Bayen d'esquisses neuves, de tableaux de fleurs d'une vibration légère, de projets de larges tableaux printaniers et chantants de toute l'harmonie colorée d'une moisson dorée, chauffée de soleil et piquée des bleus, des rouges vifs ou tendres des fleurs des champs. Dans des jardins aux lignes nobles, près des beaux arbres, de longues et sveltes créatures, blondes et souriantes, aux longues robes beiges ou blanches, rayées de rose ou de rouge, dépouillaient les cerisiers de leurs perles savoureuses, en éparpillaient la pourpre sur des nappes blanches, ou fleurissaient de bouquets de capucines les éclats doux des étains et des grès. A côté de ces tableaux où Chéret chantait le bonheur de vivre, dans une note toute vivante, toute moderniste, toute véridique, réalisant la merveille de dire toutes les heures claires de son temps en beauté, il continuait l'éblouissante série de sa comédie italienne et de sa farce moliéresque en quelques dessins ou pastels, après l'avoir toute développée un peu plus tôt en larges pages décoratives. Il eût été à souhaiter que l'épanouissement de cette partie de l'art de Chéret eût lieu complet et parfait dans quelque théâtre neuf et bien construit. Beaucoup d'amateurs d'art et de poésie l'ont souhaité. Cela ne s'est pas fait, et que ce maître de la décoration théâtrale n'ait pas décoré un théâtre est une des lacunes sans nombre de l'art décoratif de notre temps qui n'a su utiliser pour l'ornement de nos palais presque aucun de nos grands peintres. Néanmoins demeure, témoin de l'éblouissement de cet art, la prestigieuse évocation

de masques et de comédiens, de Scapins et de Lisettes, et de Mascarilles qui orne à l'Hôtel-de-Ville la salle de la quatrième commission et le rideau de théâtre du petit théâtre Grévin, ronde en diagonales de la lune à la terre de toute la féerie animée des lestes Colombines, des pierrettes toutes modernes, des pierrots enamourés et de leurs jouet et animaux familiers.

Les origines de ce grand art avaient été humbles. Jules Chéret avait débuté en artisan. Que ses ambitions aient été de suite très amples, on n'en saurait douter, mais le jeune Chéret, bon lithographe et dessinateur preste, s'occupa d'abord de créer des étiquettes pour des flacons de parfum. D'autres l'avaient fait. imitant leurs bouquets de dessins antérieurs. Ce lui fut une occasion de se documenter, de courir les champs, de regarder de près bleuets et coquelicots. Il en rapporta son bouquet de couleurs, sa palette. Il n'hésitait jamais à le proclamer dans une certitude absolue de son métier et de ses buts, et aussi avec une tendre piété vis-à-vis de cette belle nature suburbaine qu'il explorait en y découvrant, au coin du chemin, les densités légères des papillons et des fleurs. Plus tard, dans ses tableaux, il fixera la diaprure ordonnée du tapis mouvant de la moisson sur les fonds du ciel parisien, des fonds non modelés, mais nuancés, azurés, verdissants, rose vif, pourpre pâle et qui ne sont que les ciels qui accompagnaient ses promenades. Il peignait comme il respirait et ce fut la plus grande joie esthétique de sa vie que de peindre ces fonds-fleurs, ces fonds-pierreries, après que, si longtemps, il n'avait pu en donner que les dominantes dans le fond de ses affiches.

S'il n'avait fait que créer l'affiche, il se serait déjà affirmé comme un grand artiste, mais l'affiche n'est qu'une partie de son œuvre, le début de sa grande œuvre décorative. Roger Marx a dit avec un joli bonheur d'expression que Chéret avait créé une parure mobile de la rue, l'équivalent d'une fresque toujours changeante et variée. Il mêlait au gris de nos palissades le spectacle de la nature en fleurs. C'est une idée de poète et d'artiste qui mena le technicien de la lithographie qu'il était, à faire éclore sur nos murailles blêmes le faste des jardins et la déification de la beauté féminine. Il y a encore

des artistes assez vieux pour se souvenir de l'uniformité de la vieille affiche, rectangle blanc criblé des mouchetures de l'imprimé (affiches officielles), rectangles jaunes ou verts barrés de gros caractères noirs, pour l'annonce privée. L'affiche n'existait pas. Un jour, Daumier qui avait exécuté, latéralement à son grand art, passablement de vignettes, le plus souvent pour des frontispices de journaux, sollicité par des amis, crée en blanc et noir l'affiche des Charbons d'Ivry. Fut-ce un trait de lumière pour Chéret, ou simplement cela vint-il corroborer un projet existant? Chéret dessinait bientôt et coloriait ses affiches et la première qui parut fut commandée par *Le Salut Public*, de Lyon, qui, donnant une reproduction des *Trois Mousquetaires* de Dumas, chargea Chéret d'en symboliser les héros. Là, Chéret donna un véritable tableau d'histoire. Il devait ajouter très vite à ce mode de symboliser un sujet l'arabesque et la fantaisie. Son art de l'affiche n'eût pas été complet s'il ne l'eût différencié de la peinture par son mode de traiter le sujet. Il lui fallait enrouler, pour ainsi dire, dans un appareil plastique le sec propos de l'écrivain, du praticien chargé de noter le produit vanté ou simplement proposé, en gros caractères d'imprimerie. C'est là une difficulté dont Chéret se joua toujours et avec un tel bonheur que cela parut toujours infiniment facile. Il n'est que de regarder les affiches actuelles, celles de tous ces derniers temps (sauf celles de Capiello, toujours extraordinaire décorateur) pour se rendre compte qu'il n'en est rien et qu'il y fallait un prestige qui manque tout à fait aux affichistes d'aujourd'hui.

La série des affiches de Chéret est considérable. Il en est de consacrées à un produit industriel et beaucoup à la vie du théâtre, à laquelle Chéret jeune s'intéressait vivement. Il procédait parfois en donnant un portrait de la cantatrice qu'il célébrait, sur un fond vif où le plus souvent il allégorisait l'appel de la joie, de l'heure colorée du théâtre ou du music-hall. Il existe dans son œuvre, datant de sa cinquantaine, une grande lithographie, en forme d'éventails, aux personnages blanc et bistre, sur fond gris, très clair. Il disait volontiers de cette lithographie, à ce moment, qu'elle présentait l'aspect fondamental de son art. C'est une sorte de danse, de pyrrhique, de défilé dansant à l'heure de l'apothéose d'une revue de musis-hall,

autour de Josephs Prudhommes et de clowns, de légères Colombines, de commères agiles, de gommeuses telles que les réclamait l'art subtil et frivole du petit théâtre à Paris. Les formes féminines en étaient singulièrement sveltes et vivantes avec un rien de caprice envolé au-dessus de leur réalité. Il avait créé pour toutes ces œuvrettes, un type féminin et des plus gracieux, imposé, avec tant de variations par cent affiches et mille dessins, si charmant qu'il plaisait à tous, si particulier qu'on leur donna un nom et qu'un jour le boulevard (le boulevard, c'est toujours quelqu'un sur le boulevard, mais ce mot triompha de suite et sans restriction) le boulevard créa un néologisme : les *Chérettes*, Il avait formulé un type. Il y était arrivé par l'observation généralisée et ce type est aussi précieux que celui des figures féminines chez Watteau ou chez François Boucher.

§

Si on veut préciser la place de Chéret dans l'histoire de l'art, après lui avoir reconnu pour sa création de l'affiche polychrome l'enviable gloire de l'inventeur, il faut le situer après le rang clairsemé des très grands maîtres, en première ligne de ceux que, faute d'une expression meilleure, on appelle des petits maître, ce qui signifie qu'ils sont des maîtres et souvent fort considérables. Si on veut le comparer à un artiste du passé , le nom de François Boucher s'impose. Ce n'est point tant à cause de leurs origines communes, des ressemblances de caractère entre Parisiens nés, éblouis tout jeunes par le spectacle de la rue, tous deux munis d'un métier d'artisan, tous deux graveurs, tous deux épris de sveltesse, de joliesse, doués du sens de la nature et aussi de l'arrangement de la nature. Ce qui leur est commun aussi, c'est la spontanéité, le don du luxe décoratif, la supériorité dans la mise en milieu, la parfaite simplicité dans le pittoresque que règle un accent moderniste, sagace, critique et véridique. C'est une marque de haut talent pour un artiste que son œuvre n'offre jamais d'emphase ni de disproportion, que son génie soit bien pris dans sa taille et que toute son œuvre soit volontaire. C'est cette volonté qui en assure, au-dessous de la diversité nécessaire des thèmes, l'unité. L'œuvre de Chéret est des plus diverses. Il est

à croire que l'Orangerie nous présentera un jour une exposition complète de l'œuvre de Jules Chéret, de sa série d'affiches (qui constitue pour la France une gloire nationale et une facette de son influence esthétique), des tableaux, des tapisseries qui, sur les commandes de M. Fenaille, ont été réalisées d'après les cartons de Chéret et ont renouvelé aux Gobelins l'art de la tapisserie longtemps dédiée à transcrire des modèles lourds et ternes. On y verra aussi des tableaux de fleurs, on y verra un grand nombre de légers pastels, sur des fonds de ciels gemmés ou légers comme des ailes de papillons veloutés et qui encadrent tous une incarnation neuve et persuasive, innombrable et variée, de la jeunesse féminine. On ne pourra y réunir tout ce peuple de dessins qu'il éparpilla sans cesse, avec une verve inlassable. Les uns costument la femme, la vêtent de son attifement de comédie, la coiffent du chapeau le plus joliment imprévu, mais toujours donnent l'évocation hardie d'une allure toute particulière, d'un style dans la beauté. C'est du Chéret d'évocation. D'autre part, des études sur nature, de modelé du visage, de vérité et d'originalité d'attitudes. Ce sont d'excellents dessins, tous spirituels et d'une spiritualité très variée et qui accompagnent dans l'œuvre de Chéret, comme des milliers de beaux oiseaux suivant les sillages des vaisseaux enchantés, les grandes œuvres peintes, celles qui figurent à l'Hôtel de Ville, au Musée de Nice et chez des collectionneurs de goût noble et sûr.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Henry Bidou : *Le Château de Blois*, Calmann-Lévy. — Jean Virey : *Saint-Philibert de Tournus*, Laurens.

Le volume de M. Henry Bidou sur **Le Château de Blois** est une étude consciencieuse, avec considérations diverses, mais qui semblera peut-être d'abord un peu ardue. M. Henry Bidou nous rappelle d'abord quelques personnages illustres qui vécurent dans la ville ou la visitèrent, à commencer par La Fontaine, le général Hugo et son fils Victor, le poète célèbre de la *Légende des Siècles*; Alfred de Vigny et Balzac,

dont la plume féconde nous a laissé une des plus curieuses descriptions du château qui nous soit parvenue. Blois était en somme une très ancienne forteresse chargée de garder le passage de la Loire. La cité apparaît dans l'histoire vers 491, comme un point frontière disputé entre les Francs et les Bretons. Clovis, à qui l'on avait signalé les brigandages commis par des bandes bretonnes sur les bords de la Loire, accourut avec une armée, nettoya le pays, fit démolir l'ancienne forteresse de Blois, qui leur servait de repaire, et en fit reconstruire une autre, mieux située, et où il mit une garnison. En 854, les Normands remontèrent la Loire jusqu'à Blois et commirent dans le pays leurs déprédations habituelles. Le premier comte de Blois dont l'histoire fait mention (IXe siècle) est un nommé Guillaume, frère du comte d'Orléans; on trouvera d'ailleurs dans le volume nombre d'indications sur les seigneurs de Blois et leur ordre de succession. Du château proprement dit, nous n'avons en somme que très peu de précisions sur les périodes précédant l'an mille. A ce moment, douze prêtres y firent bâtir une église appelée Saint-Sauveur, et qui subsista jusqu'à la Révolution. Il y existait déjà la chapelle de Saint-Calais, une chapelle dans la tour, et une autre dans la chambre des comtes. C'est vers la fin du XIe siècle que les murs du château, primitivement en bois, furent remplacés par des murs de pierre. Jusqu'au XIVe siècle, le comté de Blois demeura dans la famille de Châtillon. C'est de cette époque que datent les parties les plus anciennes de l'édifice, visibles encore aujourd'hui. En 1391, le comté fut vendu par Guy de Châtillon au duc d'Orléans, frère du roi Charles VI. Son fils Charles, fait prisonnier à Azincourt par les Anglais et détenu pendant vingt-cinq ans, se fixa à Blois après sa libération, en 1443. Il fit faire au château de nombreux travaux, notamment une enceinte fortifiée dont il a subsisté des vestiges. A la mort de Charles, son fils Louis n'avait que trois ans. C'est lui qui devint le roi Louis XII, dit le Père du Peuple, et auquel on doit la partie orientale du château, qui en forme aujourd'hui l'entrée. Après lui, François Ier transforma l'aile nord du vieux manoir, mais en conservant le gros mur d'enceinte et le soubassement des tours. A sa mort, son fils

Henri II ramena la cour à Blois; Catherine de Médicis y séjourna également avec son fils François II. Elle s'était installée au second étage, qu'occupèrent ensuite Charles IX, puis Henri III. C'est sous ce dernier que furent tenus à Blois les Etats Généraux de 1576 et de 1588, et que fut assassiné le duc Henri de Guise, drame sur lequel le volume apporte de nombreux et curieux détails. Henri IV ne fit au château que de brefs séjours, mais cependant on lui doit divers embellissements. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, avait projeté de modifier diverses parties de l'immeuble, mais les travaux furent arrêtés, sans qu'on en sache davantage. Louis XIV ne vint à Blois qu'une seule fois, en 1668. Après une période presque d'abandons, sous Louis XV et Louis XVI, la vente en fut décidée puis arrêtée par le domaine, et l'on y mit un régiment, le Royal-Comtois. Cette occupation militaire devait durer quatre-vingts ans, et ce ne fut qu'en 1867 que le château cessa d'être une caserne. Ses premières restaurations sont dues à Louis-Philippe, et elles se poursuivirent au cours du XIX[e] siècle. En somme, il y a dans l'ouvrage de quoi intéresser le lecteur curieux des vieilles annales; la partie historique est émaillée d'anecdotes souvent inédites, qui laissent voir que M. Henry Bidou a étayé son travail par de nombreuses recherches.

§

M. Jean Virey a eu la très heureuse idée de consacrer une des monographies de la maison Laurens à **Saint-Philibert-de-Tournus,** qui est une des plus belles églises de la période romane. Encore que l'on ne soit pas fixé sur les origines de l'abbatiale de Tournus, on sait qu'elle est antérieure à Cluny, et l'ère des discussions n'est pas près d'être close sur les époques de sa construction. L'histoire indique qu'en 875, Charles le Chauve fit à l'abbé Geilon don du monastère de Saint-Valérien-de-Tournus ;qu'en 937, les Hongrois ruinèrent et incendièrent la ville et l'abbaye; que la construction actuelle serait due à Etienne, prieur de Saint-Pourçain. En 1007 ou 1008, un incendie terrible ravagea les constructions; la restauration en fut terminée vers 1019.

Les Huguenots, en 1562, saccagèrent l'église. Enfin, en 1844, elle fut classée comme monument historique. Saint-Philibert-de-Tournus offre à l'entrée un vaste narthex de trois travées, au-dessus duquel se dressent deux tours, dont celle du nord se termine en clocher; un autre clocher est à la croisée du transept.

Les bâtiments du monastère, dont une partie subsiste encore, s'élevaient au Midi, et une galerie de cloître de la première moitié du XIe siècle flanque le collatéral sud de l'église.

La façade se dresse à une grande hauteur, percée de meurtrières; les deux tours sont réunies par une galerie crénelée, mais qui n'est qu'une restitution due à l'architecte Questel, d'après une gravure ancienne. A l'intérieur, le volume étudie successivement toutes les parties de l'édifice; nous ne mentionnerons que l'aspect sévère des piliers ronds sans bases supportant les voûtes en plein cintre; l'élégance du chœur, bordé à l'est par trois chapelles; une vaste crypte épousant le plan du sanctuaire dans laquelle se trouve le tombeau de saint Valérien et une Vierge en bois de cèdre, dont l'origine doit être auvergnate. On doit citer aussi, à côté de l'église de Tournus, l'enceinte du monastère, dont on peut encore voir les tours d'entrée et d'autres qui subsistent au midi. Dans la ville, avec de vieilles églises, se trouve une pharmacie ancienne qui a été classée. Comme monument aux morts de la grande guerre, la municipalité a eu l'heureuse idée d'utiliser une colonne romaine de six mètres de hauteur. Le volume de M. Jean Virey, très bien illustré, ne peut qu'ajouter à l'intérêt des collections Laurens.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos du bi-centenaire de la naissance du poète Thomas. — Le poète Thomas naquit à Clermont-Ferrand le 10 octobre 1732. Les brèves notices qui lui ont été consacrées jusqu'ici suffisent sans doute aux besoins de sa gloire; ni son nom, ni sa phrase n'étaient faits, semble-t-il, pour la poésie.

Lui seul pourtant en son siècle, sans Pindarisme affecté, sans faux désordre, eut un jour de l'accent et d'heureux mouvements; et surtout un peu de lui a passé dans la poésie lamartinienne. Non pas qu'on puisse parler à ce propos de source ou d'influence; mais le peu qui, dans le chef-d'œuvre, persiste d'une pauvre rhapsodie, unit et dépasse l'étude et l'amitié. L'*Ode sur le Temps* de Thomas offrait à Lamartine l'expression religieuse d'une mélancolie nouvelle. Les images, l'allure, tant d'apostrophes, une telle éloquence redondante s'accordaient avec son goût et demeurèrent dans sa manière.

On sait que *le Lac* reprend en partie le sujet de cette Ode, en l'animant de la pensée d'Elvire. Les procédés du développement offrent de l'analogie; nous n'y reviendrons pas; et l'on a depuis longtemps noté les deux réminiscences évidentes : « l'Océan des âges » et « O Temps, suspends ton vol ».

Mais nous pensons qu'il est bien d'autres échos de cette pièce de Thomas dans les *Méditations. L'Immortalité* en particulier développe le thème de certaines strophes. Bien plus que *le Lac*, elle reprend les invocations et les appels du poète oublié. Sans doute n'offre-t-elle pas des réminiscences aussi certaines que les deux précédentes; mais la parenté, croyons-nous, est plus constante et plus profonde.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux par degrés verra tarir la source.

(*Ode sur le Temps.*)

Et :

Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts, les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus.

(*L'Immortalité.*)

Plus loin :

Et des mondes vieillis les ressorts s'useront...

(*Ode.*)

Ou, dans une autre strophe :

Et des mondes brisés foulera le tombeau...

(*Ode.*)

Et :

Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore.
(*L'Immortalité.*)

Plus loin :

Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront,
(*Ode.*)

Et :

Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés.
(*L'Immortalité.*)

Plus loin :

Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?
(*Ode.*)

Et :

Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit.
(*L'Immortalité.*)

Plus loin :

Quand l'airain frémissant autour de vos demeures...
(*Ode.*)

Et :

Où l'airain gémissant dont les sons éperdus...
(*L'Immortalité.*)

Chacune de ces rencontres est peu probante assurément, l'image étant banale ou l'expression facile. Mais on accordera qu'elles sont trop nombreuses dans un seul poème pour s'expliquer autrement que par des réminiscences. L'*Ode sur le Temps* doit donc être évoquée à propos de *l'Immortalité* au moins autant qu'à propos du *Lac*. Qui sait si la lecture attentive de telle autre Méditation ne fournirait pas de nouveaux rapprochements? Sans aucun doute, voilà bien une des poésies qui ont enchanté Lamartine jeune, lui ont d'abord suffi, une de celles aussi qui ont le plus longtemps marché du même pas que sa propre poésie.

Il semble d'ailleurs que Lamartine n'ait pas été le seul à retenir et ranimer l'écho des vers de Thomas. La parenté du sujet, une certaine mollesse de la phrase et la persistance du style poétique du XVIIIe siècle font seulement que, chez Lamartine, le vestige s'imprime davantage; mais Hugo, plusieurs années après les *Premières Méditations,* doit encore à Thomas quelque chose, moins dans l'expression, il est vrai, que dans le rythme. Pierre Louys prétendait qu'il avait repris pour son *Hymne aux morts* le moule même des strophes de l'*Ode sur le Temps.* Mais, en 1831 déjà, Hugo était un assez grand inventeur de rythmes pour n'avoir plus à se souvenir. D'ailleurs la ressemblance n'est pas absolue. La strophe de Thomas comprend quatre alexandrins, un vers de six pieds et un alexandrin; dans celle de Hugo, les cinq alexandrins sont disposés de même, mais le vers placé entre le quatrième et le cinquième est, au lieu d'un vers de six pieds, un octosyllabe, ce qui vaut mieux assurément.

C'est bien plutôt la sixième pièce des *Soleils couchants,* dans les *Feuilles d'automne,* qui appellerait la comparaison. Le sujet des deux poèmes n'est pas sans rapports; et celui de Thomas a, dans son ensemble, un mouvement qui a pu frapper Hugo. L'attaque de la deuxième strophe, dans Hugo :

> *Mais moi,* sous chaque jour courbant plus bas ma tête...

est celle même d'une strophe de l'Ode de Thomas :

> *Mais moi,* sur cet amas de fange et de poussière...

Et surtout le second hémistiche de ce vers des *Soleils couchants :*

> Puis les nuits, puis les jours, *pas du temps qui s'enfuit...*

réunit, avec la même rime, deux expressions qui, dans la pièce de Thomas, sont séparées seulement par cinq vers :

> Sous mes pas chancelants voit ce point *qui s'enfuit...*

Et :

> Partout les *pas du temps* empreints sur l'univers.

Exemple rare sans doute de contamination. Ainsi, de cette

Ode, Hugo, après Lamartine, sauvait la part insoupçonnée de poésie.

§

Mais laissons Thomas et l'*Ode sur le Temps;* peut-être, en effet, est-ce ici l'occasion de signaler que les rapports de poésie sont, entre Hugo et Lamartine, plus fréquents et plus étroits qu'on ne le croit généralement. Que Hugo ait considéré Lamartine comme un aîné et l'ait admiré, on le sait. Mais qu'il se soit, comme tous ses contemporains, nourri des *Premières Méditations,* et que sa poésie ait par la suite rencontré ou repris la leur, on ne s'en avise guère. Quelques rapprochements épars suffisent aux annotateurs; encore ne portent-ils le plus souvent que sur le thème développé, et c'est un lieu commun de comparer la *Tristesse d'Olympio* au *Lac,* pour en faire sentir d'ailleurs l'extrême différence. Ce que nous voulons dire est bien autre chose. Ecoutons d'une oreille attentive quelques-uns de ces vers si connus, si usés dans notre connaissance; parfois la douleur du poète retrouve l'accent, parle la langue de son aîné. La seule pièce *A Villequier* est remplie de souffles et de termes directement issus de deux ou trois des principales *Méditations.* Une peine sincère, un besoin d'élégie ramènent Hugo à Lamartine. Combien de fois n'a-t-il pas dû, depuis qu'ont paru les *Méditations,* se réciter les vers du poème initial *L'Isolement,* pour que, en 1847, la poésie de son deuil s'exprime encore à leur ressemblance si spontanément! Que l'on écoute, alternés, les vers des deux poètes :

> Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire.
>
> (*L'Isolement.*)
>
> Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive.
>
> (*A Villequier.*)

Ce n'est là qu'un rythme, dira-t-on, ou plutôt une rencontre de sons avec une manière de scander le vers! — Précisément! — Ailleurs :

> Mais peut-être, au delà des bornes de sa sphère...
>
> (*L'Isolement.*)
>
> Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
> Peut-être...
>
> (*A Villequier.*)

Et encore :

Que me font ces vallons...
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères.
(*L'Isolement.*)
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté.
(*A Villequier.*)

Comme plus haut, nous dirons que, si chacune de ces rencontres est insuffisante pour prouver, leur nombre prouve. Du reste, en même temps que l'*Isolement*, plusieurs autres *Méditations* se rappellent dans *A Villequier* : le *Désespoir*, la *Foi*, l'*Homme* dans ses cinquante premiers vers; et *A Elvire* :

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?
La terre perd ses fruits, les forêts leur parure.
(*A Elvire.*)
Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum.
(*A Villequier.*)

Hugo, dans la mesure où il s'abandonne à soi, retrouve Lamartine. Et l'on arrive à cette conclusion, en apparence paradoxale : c'est lorsqu'ils sont le plus sûrement inspirés, le plus sincèrement eux-mêmes, que les grands poètes innovent le moins. Leurs audaces, leurs systèmes, ce qui en eux fait école, cela date des jours où leur cœur est libre; mais leurs meilleures pages sont faites de réminiscences, dont nous distinguons à peine une infime partie. Ne nous en étonnons pas : leur angoisse ou leur passion aspirent à une certaine intimité, à une certaine chaleur de l'expression; et, retrouvant quelques bribes qui chantent encore, s'y réfugient en les magnifiant.

§

Le bi-centenaire du poète Thomas vaudrait la peine de n'être pas omis, fût-il seulement un prétexte à revenir sur ces éveils, ces filiations, ces correspondances. Hors de tout pédantisme et même de la simple curiosité, il y a bien de l'émotion à suivre ces cheminements de la poésie.

FERNAND CAUET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Maurice Carème : *Reflets d'Hélices.* La Renaissance du Livre. Bruxelles. — Charles Plisnier : *Figures détruites.* Editions Labor, Paris-Bruxelles.

M. M. Carème est incontestablement un poète, puisqu'il a le don de l'image. Et je ne dis pas la mémoire de l'image où se complaisent ceux dont le goût pour la poésie égare l'ambition. Ceux-là collationnent les comparaisons rencontrées, les modifient inconsciemment, assez pour leur donner un masque, et les gonflent d'une émotion virtuelle, invisible du lecteur. Car un poète se reconnaît des mortels à l'usage spontané de l'image — et des autres poètes à la qualité de ses images. Et l'on sent que le figuré est pour M. Carème une expression naturelle et meilleure qui seule fait l'accord de sa vision et de sa sensation. Cette disposition heureuse n'est pas sans danger et peut mener au défaut de surcharge. Dans son précédent volume de vers, dans *Chansons pour Caprine,* le poète n'a pas toujours su l'éviter. Alourdi de ses richesses, il les a voulu toutes compter. Devant ses images, il n'a voulu ni supprimer ni choisir. Il leur a quelquefois sacrifié le rythme, et, afin de tout placer, en arrivait à un compromis entre le lyrisme et le discours, l'abstrait et la métaphore. Mais, le plus souvent, dans ce volume déjà, quand il est concis et que son mètre n'est pas trop long, M. M. Carème rencontrait le secret du vers définitif. Ses images, quelquefois empruntées au vocabulaire poétiquement cristallisé (*pétale, perle, aile*) évoquait surtout des objets ou des êtres en mouvement, soit qu'il comparât le silence à un vol de goëlands ou le désir à une « *dorade* noire ». Beaucoup d'impressions soudaines, furtives ou attendries, qui permettent le langage de l'image pure, désencombré des complications sentimentales ou intentionnelles.

Voici que paraît une nouvelle plaquette, **Reflets d'Hélices,** dont le titre seul combine les qualités que nous venons de surprendre dans la première : du mouvement, mieux, une idée de mouvement à des fins lumineuses et instantanées. D'un volume à l'autre, par sincérité, par sévérité, le poète a bien marché vers lui-même. Resté fidèle au poème court,

au vers durement articulé et que l'absence de toute cheville a raccourci, il s'achemine vers un genre qui servira ses dons particuliers : modernité de l'image, sens de la finale, notations qui s'enroulent à la ronde, sorte de chanson populaire si l'on ajoute immédiatement une restriction importante; car il ne s'agit ici ni d'une naïveté voulue ou retrouvée, ni d'un dépouillement de la sensibilité. Dieu merci, elle reste, chez M. M. Carême, chargée des lourdeurs et des complexités qui nous la font contemporaine et même future. Il faudrait donc entendre une poésie populaire d'une humanité avertie, reflet non plus de l'insouciance, mais de la conscience, qui, sur le mode éternel de l'incantation, endort par son rythme et ses redites, pour quelques instants, ses inquiétudes mortelles. En somme : pouvoir cruel du contenu, pouvoir anesthésique de la chanson.

Mais fauchez donc l'éternité.
Qui sème encore de ce blé?

Jetez les faibles au remords
Avec des paumes de cristal.

Dieu n'est plus qu'une horloge en pleurs
A qui l'on arrache des heures

Et les hélices saignent clair
Sur les légendes périmées.

Riez les mains, riez les yeux,
Comme des enfants au soleil.

On sent aussi que, dans ce nouveau recueil, le poète s'est mieux méfié de ses procédés : il a essayé un langage plus direct, pas assez; il a vérifié ses images avant de leur permettre de s'accumuler, pas assez; et tel poème (L'orgue de Barbarie...) perd son émotion à les grouper avec trop d'habileté et d'ostentation; ou tel autre, bien commencé, vision élargie, symbole d'avenir, appel impérieux, finit par cette strophe que l'excès seul rend inférieure :

Quand déjà les pains
Pressentant le message,
Radient pareils
A des lunes fauchées.

Par contre, il s'est obligé, une ou deux fois, repos charmant et inattendu, à une seule image pour un poème (Quand s'endormira-t-il...).

Autre reproche à faire à M. Carème, difficile à formuler, et qui regarde le ton. Quand le poème a toute sa valeur, intelligence des rapports, sensibilité de la vision, unanimisme du sentiment (En halo de lumière...), il y a encore une marge de lui au parfait : aucun jeu de pédales, même pour des intentions différentes. Qu'on prenne, au hasard, les trois strophes en haut des pages 36, 37, 39, c'est le même ton net, rude, affirmatif, comme si l'on parlait les yeux fermés. Quelquefois, l'interrogation, seule variante, vient réveiller une voix si développée. Sans doute, l'emploi exclusif du présent et d'une syntaxe qui rejette invariablement le sujet en tête de strophe contribue à cette raideur sans qu'il suffise toutefois à l'expliquer. D'ailleurs, ces restrictions — voulues par le jusqu'au bout de l'honnêteté critique — disparaissent dans le plaisir d'écouter une poésie authentique, patente et valable pour tous.

Les quatre récits de **Figures détruites** participent d'une même originalité. Quatre fois l'intérêt pivote autour d'un accident, au sens le plus extérieur du mot, coupant en deux la vie mystérieuse d'une femme. La variété de l'intérêt dépendant ainsi de la valeur de l'accident, tout banal et quotidien, la collision d'autos; tout fréquent et secret, l'avortement; tout chargé de doutes, une mort inexpliquée; tout innocent, le crime irresponsable, chacune de ces catastrophes brisant une vie heureuse nourrie de ses bonheurs propres. On voit ainsi comment M. Plisnier a été amené à dérouler les événements, à séparer les morceaux du temps en parts symétriques quoique inégales : un avant, un moment, un après, ces trois longueurs allongées ou raccourcies, suivant la place même, dans le récit, du choc qui divise brutalement la durée. (Don incontestable du coup de théâtre, de la mise en scène, du climat, tant poétique que réel.) C'était tirer de son sujet tout ce qu'il comportait de dynamique et même de cinégraphique.

Cependant, M. Plisnier a encore pensé à d'autres effets, et c'est ici que le malaise commence, car les qualités secondai-

res que nous allons découvrir ne s'adaptent pas tout à fait à cette qualité essentielle qui, pour mécanique qu'elle paraisse, n'en est pas moins la plus intéressante, peut-être, la plus créatrice d'une formule nouvelle du roman.

Les intentions sont visibles : donner à l'accident figure ou de punition, ou de contraste, ou de vexation déterminée; entre lui et sa victime, une sorte d'attirance interne qui les mettent en rapport de cause à effet et qui transforment la narration en une étude de psychologie féminine. Ensuite, volonté de ne pas séparer la personne de ses attaches et de son ambiance; d'où importance des souvenirs d'enfance, d'où présence de la poésie, qu'elle soit écho et conformité du décor ou drame humain, comme dans *Chana*, qu'elle soit le rêve continu qui isole la créature dans un monde intérieur sans lois et sans péchés, comme dans *Aimée*, de loin le plus beau récit, dont presque toutes les pages sont parfaites. Rien encore dans ces soucis légitimes, sinon qu'ils procèdent de plans différents, n'explique la déception, la même pour les quatre récits, que subit le lecteur, d'abord attiré par un talent qui est réel. Un autre examen s'impose. Remarquons d'abord que M. Ch. Plisnier sacrifie à cette méthode qui consiste à révéler les choses par la résonance qu'elles ont sur un personnage étranger à l'action centrale, intermédiaire inutile entre elle et le lecteur, et qui n'a sur lui qu'un avantage de rapprochement. Spectateur et récepteur, il emploie le je, sans profit, et ralentit les péripéties par l'analyse de sensations superflues; défaut d'autant plus sensible que, par ailleurs, l'intrigue se trouve resserrée entre deux êtres, si bien noués dans leur intimité qu'aucune participation extérieure n'est possible. Autre contraste : le style, dans les meilleures pages, avance, rapide; la phrase continue, sans retards, précise. Pendant que la pensée s'attarde aux explications, la main court au dessin. Mais, comme l'analyse, malgré tout, vit de piétinements et de questions, on voit, dans un cas apparemment obscur, l'auteur s'arrêter et poser une série d'interrogations, mauvais coups de sonde dans un mystère inexistant : « Pourquoi demeurais-je? Pourquoi trouvais-je ici ce plaisir ambigu? etc... » (p. 85). A la lumière de ces défauts, on saisit enfin la cause de son

insatisfaction. Il y a antinomie, chez M. Plisnier, entre son aptitude naturelle et la contrainte qu'il s'est choisie, entre l'élan de sa pensée et la forme du roman, entre son style, mieux fait peut-être pour la poésie ou le drame, et la psychologie. En résumé, une manière mal accordée à une matière; un sens neuf de l'art, des procédés traditionnels; une volonté nouvelle, des moyens périmés; une conception pénétrée d'éléments aventureux, une technique usée.

E. NOULET.

LETTRES PORTUGAISES

Les idées de M. Antonio Sergio. — A. Sergio : *Ensaios*, tome III; Renascença portuguesa, Porto. — Antonio Sergio de Souza : *Historia de Portugal;* Editorial Labor, Barcelona. — João de Castro Osorio : *Descobrimento*, volume II; Lisbonne. — Mémento.

La lutte de plus en plus aiguë que se livrent sous nos yeux, à travers le monde, les partis extrêmes vient souvent fausser plus que de raison l'interprétation des faits en apparence les plus simples, et l'on peut se demander si l'histoire deviendra jamais autre chose qu'un plaidoyer plus ou moins habile. Il est juste de reconnaître, cependant, que la tentative d'expliquer les grandes convulsions de peuples, par le jeu en quelque sorte fatal des lois économiques, a eu pour résultat favorable de rectifier bien des points de vue erronés. Dorénavant l'histoire semble ne plus pouvoir se séparer de la sociologie. Il y faut donc une préparation tout autre que purement littéraire.

Tel est bien le cas de M. **Antonio Sergio,** qui n'est pas seulement un philosophe rationaliste des plus brillants, mais d'abord un observateur réaliste, formé par la pratique des sciences exactes, un penseur doublé d'un savant. M. Hernani Cidade le définissait récemment (*Seara Nova*, 25 août 1932) de la façon la plus heureuse : un *uomo universale* de la Renaissance italienne. Et il ajoutait :

La culture mathématique ne l'a pas empêché de faire des vers. Il aime spéculer avec les philosophes et il s'intéresse à la production de l'énergie électrique, à la pêche de la morue. Nous lui devons de pénétrantes études sur Junqueiro et sur Antero, en même temps qu'une Anthologie, magistralement préfacée, des

Economistes du XVIIe siècle, que nul ne nous avait encore révélés. Et que dire de ses travaux sur l'Histoire de Portugal?

Pour compléter la définition d'universalité qui le concerne, il faut savoir que M. Antonio Sergio est un homme d'action. C'est pourquoi son rationalisme ne cesse d'être attentif aux réalités concrètes de la vie. Créateur d'idées et d'idées utiles, il n'admet pas aisément que la Raison soit uniquement *ordonnatrice*. Il lui confère l'absolue souveraineté et refuse d'accepter que la découverte de l'élément le plus subtil de la Poésie, par exemple, soit le produit d'une sorte d'illumination, de communion avec les forces secrètes du Cosmos. Cette illumination même, il ne la veut point séparer de l'Intelligence. La controverse qu'il soutint récemment contre M. José Gaspar Simões à propos du *Mystère de la Poésie* dans la revue *Seara Nova*, et dont l'argumentation impressionnante se retrouve dans les notes qui accompagnent le troisième volume des **Essais**, vaut d'être longuement méditée. L'abbé Bremond notamment en prend pour son grade. Toute polémique mise à part, il faut convenir que les points de vue ne sont pas les mêmes. L'abbé Bremond et ses disciples entendent, je crois, la Raison purement logique et discursive; M. Sergio prétend que le rationalisme se fonde sur l'intuition intellectuelle et interne, et il s'avoue ainsi cartésien contre Aristote. Le contenu du mot Raison n'étant pas le même chez l'un et chez l'autre, la discussion peut durer longtemps. Retenons ceci. Pour M. Sergio, l'opération créative essentielle réside dans le jugement. Nous ne le contredirons pas. N'est-ce pas l'idée centrale du *Mérite dans le Choix* qui fait le fond de la doctrine des Druides recueillie dans les Triades bardiques? Le véritable homme d'action ne peut s'en séparer. Elle gouverne toutes les entreprises de l'Occident. Elle proclame la suprême dignité de l'Homme.

M. Antonio Sergio ne veut invoquer que les seules facultés humaines et, dans son rêve généreux d'harmonie sociale, il cherche une solution d'équilibre entre les contraires.

Il conviendrait, dit-il, (*Essais*, page 137) de persuader les uns et les autres qu'il est possible de soutenir et même de réaliser conjointement un idéal identique de sociabilité, en conservant à

chacun de nous sa religion ou son incroyance. Il conviendrait de dissiper un antagonisme qui est historique et fortuit entre la Religion et la Révolution, de détruire des méfiances et des malentendus, des préjugés et des idées erronées, de faire prévaloir des idées de *construction* sociale sur l'idée négative de lutte de classes.

Epris d'absolue tolérance, M. Antonio Sergio ne veut considérer que l'embellissement progressif de la vie d'aujourd'hui, et le souci d'un au-delà possible, d'une épreuve et d'une rédemption, le laisse indifférent. Mais il ne mésestime pas les croyants, quoique leurs préoccupations lui soient étrangères.

L'historien, chez Sergio, sait impartialement s'abstraire de ses préférences doctrinales, pour ne considérer que les faits en eux-mêmes et leur enchaînement. Amené par ses préoccupations de mise en valeur des énergies nationales à écrire une **Histoire de Portugal,** qui fut immédiatement traduite en espagnol, son traducteur et préfacier M. Juan Moneva y Puyol, de l'Université de Saragosse, a pu dire de lui qu'il avait entièrement renouvelé la matière par la façon dont il avait conçu les phénomènes principaux de l'évolution lusitanienne. C'est que l'historien consent à s'effacer, quand il le faut, derrière l'économiste et le sociologue. Mieux enclin à s'inspirer d'Herculano que d'Oliveira Martins, c'est à l'écart de toute préoccupation confessionnelle qu'il s'efforce d'interpréter les diverses activités individuelles et collectives du peuple qu'il étudie. Son travail se divise en trois époques principales. La première partie analyse la formation de la nationalité jusqu'à la révolution de 1385 et l'avènement de la dynastie d'Aviz, qui marque la prédominance de la bourgeoisie des ports et la mise en tutelle de la classe rurale. La deuxième expose les raisons de l'expansion maritime et coloniale, montre comment fut pratiquée l'exploitation commerciale portugaise en Afrique, puis en Orient, grâce à la découverte de la route maritime de l'Inde et s'attache à définir les conditions de mise en valeur des territoires brésiliens, tant au point de vue agricole qu'au point de vue minier. La troisième est consacrée aux tentatives modernes de réformes libérales dans la métropole, lesquelles sont jusqu'ici demeurées insuffisantes. Politique de *fixation,* c'est-à-dire d'organisation agricole et des énergies produc-

tives de la nation, doit compléter la politique de *transport*. Essentiellement navigateur et d'origine cosmopolite, le peuple portugais eut pour mission d'embrasser la terre entière et d'entrer en contact avec toutes les races du globe. Son action dans le monde physique lui a ainsi conféré un caractère *universaliste*, qui doit trouver à s'exercer également dans le monde moral. Telle est la conclusion du livre.

Au regard de l'esprit castillan, Antonio Sergio n'hésite pas à dire que l'esprit portugais, de par sa formation particulière, a quelque chose de plus humaniste, de plus civique et de plus libéral.

Nous avons, dit-il, des âmes de marins et non de pasteurs. Nous avons grandi dans les ports et non sur les plateaux.

La différence, en effet, est essentielle. Quiconque en prend conscience cesse de partager les illusions de l'*ibérisme*.

Au cours des VIII[e] et IX[e] siècles, dit Sergio, l'Europe se réduisit (*Essais*, pages 286, etc.) à un pur régime d'économie agricole et de consommation domestique ou locale. La prospérité aidant, la natalité s'accrut ; beaucoup d'hommes durent chercher emploi loin du sol nourricier. Ces déracinés créèrent de nouvelles formes d'activité : le Commerce et la Chevalerie. Toutes deux devaient coopérer à l'expulsion des Sarrazins. Bientôt se développent les villes, le grand commerce, les entreprises financières, le trafic entre l'Europe du Nord et l'Orient. De cette activité économique allait résulter l'indépendance du Portugal. Ainsi se doit lier l'origine du Portugal à la naissance même de la bourgeoisie européenne.

Ailleurs, M. Antonio Sergio avait dit :

Ce fut le grand mouvement des Croisés du Nord, d'Allemagne et de France en particulier, vers l'Italie et de là vers la Palestine qui provoqua la fortune des républiques maritimes italiennes, intermédiaires du trafic entre la Hanse allemande et les caravanes levantines. Autour de Lisbonne, Venise embryonnaire, se forma le royaume portugais. Ainsi, ajoute l'éminent essayiste, les déracinés de l'Europe agricole fournirent à l'éclosion d'une Espagne atlantique trois personnages essentiels : le Bourgeois, le Chevalier et le Colon.

M. Antonio Sergio n'oublie pas de faire remarquer qu'il

existe un lien logique naturel entre la forme d'activité économique d'un peuple (ou d'une classe) et ses tendances philosophiques, politiques et religieuses.

L'Homme libre, dit-il, se sent attiré par l'Océan et l'Océan, par voie de réciprocité, convie les hommes à la liberté. La variété des idées est le propre des nations et des classes commerçantes et maritimes, comme la Phénicie, Athènes antique, la Hollande du XVIIe siècle, la bourgeoisie anglaise. Ce qui leur convient, ce n'est pas d'annuler le mouvement par des procédés artificiels de compression politique, mais de créer un rythme sans heurts et de marier ce dynamisme à la fixité du travail agricole, exercé intensément et méthodiquement.

Et il ajoute :

Chez tous les peuples de la mer s'éveillent avec l'esprit critique les tendances républicaines.

En Portugal, le marin et l'homme des champs ne s'entendirent jamais pour créer d'accord une organisation politique équilibrée, où l'un fût le moteur et l'autre le volant. Pour M. Antonio Sergio, le problème agricole est primordial, et il y consacre de lumineuses pages. Au contraire, toute la première partie de ce troisième volume d'*Essais* passe en revue un certain nombre d'ouvrages portugais, et nous aurons l'occasion d'y revenir plus d'une fois, au cours de nos chroniques.

L'opinion la plus accréditée en France veut que le Portugal soit une sorte de province espagnole que les rois de Castille, par suite d'accidents dynastiques, n'auraient pas réussi à incorporer à leurs domaines. La même opinion a donné, en Espagne, une vigueur toute particulière à l'idée de l'*union ibérique* partagée également, au hasard des circonstances, par un certain nombre de Portugais.

Précisément la revue **Descobrimento** vient de publier, concernant cette passionnante question, le chapitre que M. Salvador de Madariaga, dans son livre : *Espagne,* consacre au *Portugal.* Ces pages magistralement traduites par M. Osorio d'Oliveira, dont la curiosité est sans cesse en éveil, sont pleines d'enseignement. Pour M. de Madariaga, Catalogne et Portugal occupent, par rapport à la Castille, une situation paral-

lèle. Tous deux lui tournent le dos pour regarder la mer. Cependant la Catalogne succomba à l'attraction de la Castille, tandis que le Portugal la repoussa, alors même que Philippe II lui accordait le bénéfice d'une autonomie à peu près complète. Ce sont les Découvertes qui ont fortifié le séparatisme portugais. De fait, en repoussant l'union, le Portugal aliéna son indépendance par le besoin qu'il eut de se livrer à l'Angleterre. C'est ce qui arriverait à notre Bretagne si l'autonomisme y triomphait. Pour le Portugal, conclut M. de Madariaga (et il ne manque pas d'insister sur les liens culturels, qui ont longtemps rapproché les deux nations voisines), mieux eût valu trois siècles de guerres civiles avec les Castillans que cette indépendance purement nominale, sous la souveraineté politique de l'Angleterre. La tendance native des peuples ibériques est éminemment dispersive et, pour l'heure, l'idée même de fédération péninsulaire n'est pas en vue. Dans une longue et substantielle étude : *Les Raisons de l'Erreur ibérique* (*Descobrimento*, Vol. II, 1932), M. Joao de Castro en détermine les motifs. Pour lui, la mission historique du Portugal est essentiellement différente de celle de l'Espagne. Celle-ci est de caractère continental, comme le symbolise Madrid, et son aire d'expansion naturelle est le Maroc, la race étant la même de part et d'autre du Détroit. Le Portugal, au contraire, est une unité maritime, atlantique, insulaire en quelque sorte. Chaque fois que l'une des deux nations a voulu se soustraire à sa fonction naturelle, elle a trouvé le désastre, le Portugal au Maroc, l'Espagne sur la mer.

Il n'y a pas plus d'union politique possible entre le Portugal et l'Espagne qu'entre la France et l'Angleterre, et pour des raisons analogues. Ainsi, l'idée d'union ibérique ou de fédération ne peut qu'être funeste aux deux pays. L'étude de M. João de Castro abonde en aperçus troublants. Tous ceux que préoccupe à juste titre l'avenir du monde occidental trouveront profit à méditer sur des pages telles que celles-ci. Elles complètent admirablement, en effet, les perspectives ouvertes par M. Antonio Sergio. A l'élucidation de problèmes analogues, l'*Histoire du Régime Républicain en Portugal*, qui se publie en fascicules de grand luxe sous la direction de M. Luis de Montalvôr, apporte une documentation des plus

précieuses. De même on consultera avec un vif intérêt la belle revue d'Etudes portugaises : *Integralismo Lusitano,* qui fait entendre l'autre son de cloche. Affonso Lopes-Vieira y parle d'art, Hipolito Raposo de linguistique et de philologie, Joao Ameal de questions sociologiques, Chaves de Almeida de politique coloniale, Luis Chaves d'histoire municipale, Teofilo Duarte de l'Unité économique impériale portugaise, Luis de Almeida Braga des Corporations du travail, etc. Il y a là de quoi réfléchir et s'instruire.

De part et d'autre de la barricade, il y a volonté ardente de servir le pays. Le Portugal intellectuel reste égal à lui-même.

Mémento. — La place nous trahit. Nous devons remettre à plus tard maintes œuvres marquantes, et c'est avec regret.

D'abord *Santo Antonio, Jornada do Centenario* par Afonso Lopes-Vieira, où dans la langue la plus merveilleusement souple et rythmée qui soit le grand poète réédite, pour la vie de saint Antoine, le miracle réalisé par José de Figueiredo et Luciano Freire pour les tableaux de Nuno Gonçalvez; *Job,* mystère en quatre visions par Antonio Corrêa d'Oliveira, où s'orchestre puissamment le martyre sublime d'une âme de foi; *Cartas a Columbani* par M. Teixeira Gomes, où se parent d'humour délicat les impressions artistes d'un voyageur impénitent; *Poemas* de Paulino d'Oliveira, où la piété filiale nous révèle un remarquable poète; *Cartas que me foram devolvidas,* d'Antonio Botto, où sont agités maints problèmes d'esthétique moderne; *O Livro das Crianças* d'Antonio Botto qui, de même que *Animais nossos Amigos* d'Afonso Lopes-Vieira magnifiquement illustrés par Mme Manuel de Figueiredo, peuvent plaire aux personnes les plus cultivées autant qu'aux enfants eux-mêmes; *Poemetos da Ilha, Insulares* par Jayme Camara, *De San Lourenço,* proses d'été et d'automne, du même, que distingue un vif souci d'art; *Sol na altura,* Rhapsodies de la vie de saint François, par Dias Palmeira, tendres et ingénues variations sur un thème mystique; *Peregrino da Noite* par Anrique Paço d'Arcos, où le poète s'affronte à la tragique énigme de Dieu; *Alma errante,* poèmes d'Eliezer Kamenezky, juif russe mystiquement épris de naturisme, et que nous présente en une préface riche de perspectives Fernando Pessôa; *Mornas,* chansons créoles du Cap Vert, recueillies par Eugenio Tavares, qui feront mieux apprécier les parentés des poètes de Galice avec ceux de Portugal; *O Cantar dos Cantares,* délicieux

poèmes *galegos* d'Avelino Rodriguez Elias, où il semble par endroits que la grande Rosalia ait entrepris de paraphraser la Bible; *San Anton o Casamenteiro,* du même, comédie en un acte sur une légende de Saint-Antoine de Padoue; *Apontamentos* d'Alves de Azevedo, recueil d'aphorismes à la façon de Nietzsche; *As Duas Espanhas* par Fidelino de Figeuiredo, qui nous aide à comprendre l'énigmatique Espagne; *Historia das Conferencias do Casino* d'Antonio Salgado Junior, qui montre comment les idées démocratiques se sont introduites dans la vie portugaise; *Diario Romantico* de Osorio d'Oliveira, où l'homme de Portugal le mieux nourri des lectures contemporaines nous confie ses impressions sur la vie; *Teixeira Lopes, Antonio Carneiro* et les derniers contes du Vicomte de Vila Moura, magicien subtil du verbe et du sentiment portugais; *Economismo* par Manuel Maia Pinto; *O Velo d'Oiro,* roman colonial par Henrique Galvâo; *Pascoa Feliz* par José Rodrigues Migueis; *O Diluvio* par Assis Esperança, *A. Monja e o Rouxinol,* véritable poème symbolique en prose par Manuel de Figeuiredo, etc... J'allais oublier la délicieuse pochade enfantine du bon poète Salema Vaz, expert aux rythmes les plus imprévus : *Quinto : Gula* et le curieux *Poème en quatre temps* dédié à Ceux qui sont morts en mer par Eduardo Blanco Amor, qui excelle à entrelacer musicalement les plus riches sonorités de la langue de Galice.

PH. LEBESGUE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La crise mondiale du roman? — Carlos Quiroga : *Raza Sufrida,* L. J. Rosso, Buenos-Ayres. — Victor Montagne : *Cuentos Cuyanos,* « Agencia General de Libreria y Publicaciones », Buenos-Ayres. — Mémento.

La boutade de Bernard Grasset n'était que la constatation d'un fait. Il est évident que depuis quelque temps on publie de moins en moins de romans. L'idée qu'ont eue la plupart des éditeurs de demander des romans aux moins de trente ans, qui n'ont pas la préparation exigée par ce genre d'ouvrages, et de préférer les auteurs qui exploitent les formules à la mode, toujours éphémères, a conduit le public à se désintéresser du roman actuel. Alors, on a publié des vies romancées des personnages les plus divers et en nombre incroyable. Mais comme le public s'est vite lassé de ces ouvrages bâtards où l'exactitude biographique est sacrifiée au pittoresque et a manifesté, par sa fidélité aux romanciers d'hier, son goût pour

les bons romans, la plupart des éditeurs se sont mis à publier avec une activité endiablée des traductions de romans étrangers, médiocres en leur immense majorité, et pour certains, détestables, les présentant parfois en des éditions magnifiques. Dans le domaine de la langue espagnole, il est arrivé tout à fait la même chose. Depuis qu'un essayiste de Madrid a publié une étude dans laquelle il annonçait la mort du roman, les éditeurs se sont mis à dédaigner ce genre d'ouvrages dus aux auteurs nationaux, et se sont adonnés à publier des traductions de vies romancées et de romans bons, médiocres ou mauvais indistinctement. D'autre part, certains critiques, qui ne sont pas romanciers, ont commencé contre le roman une campagne sournoise et intermittente, mais visible et tenace. Leurs principaux arguments consistent dans l'affirmation que les sujets sont épuisés, et que les grands auteurs d'hier ont porté ce genre à une perfection qui ne peut être dépassée. Mais le roman, qui est l'interprétation de l'homme dans le monde, compte avec une matière aussi complexe que la psychologie et aussi vaste que la vie même, de sorte que ses sujets sont inépuisables. Georges Polti a démontré dans un livre très curieux : *L'Art d'inventer les Personnages,* que beaucoup des types humains n'ont pas encore été traités en littérature; on pourrait en dire autant des situations, des intrigues et même des aventures, surtout des aventures psychologiques. Les romanciers modernes, qui nous ont donné de si beaux ouvrages, se sont néanmoins inspirés plutôt dans les livres que dans la vie, plutôt dans l'art raffiné que dans l'art populaire, beaucoup plus dans les mœurs policées que dans le folk-lore, et très rares sont ceux qui, comme Dostoïevski, Selma Lagerlöf, Edouard Estaunié, sont parvenus à interpréter *l'homme total,* avec sa vie consciente et sa vie inconsciente. Les jeunes auteurs qui l'ont voulu faire se sont embourbés dans la méthode unilatérale de Freud. L'inconscient est beaucoup plus riche que ne le conçoit le clinicien viennois. A côté de l'instinct sexuel, il existe bien d'autres activités inconscientes, notamment la vision du surnaturel qui a enfanté les mythologies, et en général *le merveilleux,* et qui est si évident dans le rêve éveillé et dans les songes. Le domaine des rêves au surplus n'a presque pas été exploré par

les romanciers et ceux qui s'y sont hasardé ont décrit ses manifestations sans tenir compte du mélange de plans caractéristique de ce domaine qui occuppe presque la moitié de notre vie. D'autre part, peu nombreux sont les romanciers qui, comme l'auteur de *Nils-Holgersson,* en même temps qu'ils interprétaient l'homme, traduisaient la vie occulte des bêtes et en général de la nature. Et pourtant c'est seulement de cette façon que le roman pourra nous donner une image complète du monde et une impression intégrale de la vie. Quant à la forme, les romanciers se sont contentés en général de la composition classique, conventionnelle et unilatérale, avec un seul protagoniste et une action unique. Pourtant, dans la réalité, aucune histoire ne se présente isolée, car chaque homme vit sa propre aventure en même temps qu'il assiste à l'aventure de ses amis ou de ses connaissances. Il est donc possible et louable de donner au roman une forme plus libre, plus large, plus complexe qui nous permette de présenter de nombreux personnages, toute une ville ou toute une contrée, et où le protagoniste soit plusieurs personnes ou un groupe humain, nous offrant ainsi l'image de la *vie multiple et intégrale.* Plusieurs romanciers ont l'idée juste ou au moins l'intuition de tout cela et ils s'efforcent d'élargir et de renouveler le roman. Mais ils parviennent rarement à placer leurs livres. Les éditeurs ne veulent que la forme traditionnelle ou les formules à la mode : la psychologie de l'inconscient à la manière de Freud, la composition en journal intime ou en mémoires romancés. On dirait que la plupart de ces messieurs se sont proposé de casser les reins au roman, comme les directeurs de théâtres l'ont déjà fait au drame. Il n'y a pas de crise du roman, il n'y a que de grandes difficultés pour publier des romans intéressants.

Carlos Quiroga, jeune écrivain argentin, s'est fait remarquer par son dessein délibéré ou instinctif de donner au roman plus de variété ,plus d'amplitude, plus de profondeur. Contrairement à la plupart des jeunes de son pays, qui ne connaissent que la capitale, il a vécu dans une région lointaine et magnifique, la province de Catamarca, en étroite communion avec l'homme autochtone et avec la nature intacte; et au lieu de suivre les auteurs étrangers à la mode, qui

affolent les débutants de Buenos-Ayres, il se complaît à la lecture des grandes œuvres antiques ou modernes : la *Bible*, la *Divine Comédie*, *Don Quichotte*, sans dédaigner pour cela la bonne littérature contemporaine. Il comprend sans doute que l'art, visant la durée, ne peut se soumettre à la mode, toujours passagère. Il a débuté par un recueil de récits de la région de Catamarca, très vivants et bien curieux : *La Montaña barbara y mistériosa.* Tableaux des aspects les plus imposants de la nature, contes tirés de la légende indigène, de la vie créole, interprétés avec un lyrisme puissant, bien que tournant parfois à l'éloquence, écrits en une langue riche, visant (chose rare dans un livre argentin) à la correction et à la pureté. Ouvrage spontané et vigoureux, comme un arbre de la sierra, bien que gâté parfois (dans les récits de Hamlet Gonzalez et dans celui de la petite Anglaise éprise d'un Indien) par une philosophie puérile et par un romantisme périmé. Mais Quiroga nous a donné encore un roman de la région de la Cordillère, qui a quelque chose de la grandeur et de l'élévation de cette région superbe : **Raza sufrida.** Il y est question d'un jeune écrivain qui, retiré dans un village de la montagne pour raison de santé, s'éprend de la fille de son hôtesse qui l'accueille aimablement, mais se dérobe. Un autre homme, chasseur clandestin de chinchillas et bandit redoutable, lui dispute le cœur de la jeune fille. Le jeune homme, qui le soupçonne, se fait également chasseur et entreprend des voyages à travers la Cordillère. Mais, à son retour, il apprend que la bien-aimée a fui avec le bandit. L'intrigue est donc intéressante, et les personnages sont très vivants. Mais, autour de cette histoire, nous assistons à la vie de la sierra et nous voyons des personnages autochtones bien curieux, comme ces pâtres qui vivent sur les hautes cimes sans autre compagnie que leurs troupeaux, ce vieillard qui se plaît à dresser ses chiens, ce centenaire qui se rappelle encore les anciennes chansons et accuse les sorcières de son malheur : la Race éprouvée. Nous voyons aussi la nature dure et grandiose de la région : le désert de sable que calcine le soleil implacable, la Cordillère éternellement couverte de neige, remplie de sommets et d'abîmes sur lesquels plane parfois quelque condor, les bourrasques de neige,

le terrible « vent blanc » qui laisse pétrifiés les voyageurs sur leurs mules, et les gentilles vigognes en troupeaux. Et cette vie sauvage, ce vaste tableau sont peints en traits fins et justes, grâce au style imagé, à la langue extrêmement riche, et sont interprétés avec une grandeur pleine de signification, grâce à un lyrisme divinateur qui, seulement en certains moments, se perd en considérations philosophiques un peu littéraires. Notre auteur sent la vie primitive et se fait l'écho çà et là des expressions si caractéristiques du folk-lore régional. Mais il a choisi comme protagoniste un homme de lettres et a donné à son ouvrage la forme de mémoires. Or, un écrivain, avec ses idées raffinées, ne peut manquer de paraître déplacé au sein de la nature sauvage, et la narration, comme récit d'observation personnelle, est impuissante à révéler sans artifice le sentiment profond des autres hommes. Cette difficulté se rencontre également dans un autre beau roman hispano-américain : *La Voragine*, de J. Eustacio Ribera. Néanmoins, *Raza Sufrida* est, à mon avis, supérieur à *Don Segundo Sombra* de Ricardo Guiraldes, non seulement parce que ce roman est écrit en un espagnol correct et plus ou moins pur, mais aussi parce que son interprétation de l'homme et de la nature paraît plus élevée, plus spirituelle, ce qui est dû en partie à la suggestion de la Cordillère, plus grande que celle de la Pampa. Quiroga nous parle avec délectation, dans ce roman, des animaux domestiques ou sauvages. Son dernier livre, *Los Animalitos de Dios*, est entièrement consacré à ces mystérieux habitants de la sierra. Les oiseaux, les chiens de chasse, les viscaches, les pumas et les condors servent de motifs à notre auteur pour des considérations générales, des récits de chasse, des contes et même des dialogues de bêtes. Il y a là de très fines observations, des détails peu connus, et un véritable amour des animaux. Mais Quiroga qui, étant un poète, est préoccupé par la science, s'occupe davantage des détails scientifiques que de la légende des bêtes, et fait parler celles-ci en leur prêtant des sentiments et des préoccupations humaines, à l'instar de R. Kipling, ce faux génie. L'Histoire scientifique des animaux a été étudiée avec ardeur, mais leur histoire folklorique (si l'on me permet ce néologisme, qui est

nécessaire) n'a pas encore été écrite. Il me semble que Quiroga pourrait le faire en ce qui concerne la faune de son pays.

Les romanciers argentins se sont occupés presque exclusivement de la vie de la Pampa. Cependant, avant Quiroga, Victor Montagne nous avait donné un recueil de nouvelles qui se passaient dans la Cordillère, dans la région de Mendoza : **Cuentos Cuyanos.** Ce sont des récits d'amour, de mœurs ou d'aventures pleins de vie, et remplis des suggestions de la nature grandiose qu'ils reflètent. Victor Montagne s'y révèle bon conteur autochtone.

Mémento. — Armand Godoy : *Las Letanias de la Virgen*, Galo Saez, Madrid; traduction et préface de E. Avilès Ramirez, qui avait déjà traduit un choix de poèmes de cet auteur : *Paginas escojidas*. — Alfonso Reyes : *El Testimonio* de Juan Peña officinas Villas Boas, Rio de Janeiro; *La Saeta*, ibidem. — Dans *Nosotros*, de Buenos-Ayres (février), Manuel Antonio Valle consacre un article à l'excellent écrivain de Costa Rica Joaquim Garcia Monge : « Quand l'Amérique latine sera américanisée, a dit Gabriela Mistral, et qu'il faudra inscrire dans l'Histoire les noms de ceux qui auront travaillé pour la cause nationale, celui de Garcia Monge sera l'un des premiers de la liste. Je ne sais si Gabriela Mistral a raison ou non. Ce que je sais, c'est que cet homme qui vit retiré à San José a accompli un labeur digne des éloges de ceux qui croient en l'Amérique latine. L'hebdomadaire *Repertorio Americano* parcourt nos pays chaque semaine portant les palpitations de la pensée qui éclôt du Mexique jusqu'en Argentine. Certains, ridicules et incompréhensifs, ont reproché à Garcia Monge de ne publier que des reproductions. Ils ne comprennent pas qu'il n'a pas pour objet de se faire connaître soi-même, mais de nous faire mieux connaître les uns les autres, bien que vivant en divers endroits du continent. C'est précisément en cela que Garcia Monge se différencie des autres écrivains. *Repertorio Americano* est une antenne placée au milieu de notre terre ibéro-américaine. Cette antenne recueille les vibrations de notre monde intellectuel, et au lieu de les garder, elles les répand aux quatre points cardinaux. Quel travail plus apostolique? Garcia Monge ne se considère pas comme une figure hispano-américaine, n'a pas de prétentions à l'être. Garcia Monge veut obtenir une seule chose : nous rapprocher en une étreinte spirituelle » — Dans son dernier numéro, *Repertorio Americano* publié, auprès de nombreuses

protestations contre l'incarcération et la condamnation de l'écrivain péruvien Haya de la Torre, ce télégramme de Enrique J. Varona : « Haya de la Torre est un homme continental. Il appartient à l'Amérique. Au nom des intellectuels cubains, je m'adresse au Gouvernement du Pérou, lui demandant sa vie. » Nous unissons notre voix à celle du vieux maître cubain. — Sous le titre de *Sur,* paraît à Buenos-Ayres une revue de littérature d'une très belle présentation, dirigée par une femme de lettres, Victoria Ocampo. Elle n'a comme collaborateurs que certains écrivains de l'Argentine et de quelques-unes des autres Républiques hispano-américaines, mais elle accueille la collaboration de très nombreux auteurs des Etats-Unis. Tous les numéros renferment des articles d'Anglo-américain, mais certainement on y voit aussi de bons travaux d'Hispano-américains, comme « Gabriela Mistral et José Marti », de Juan Marinello (octobre, novembre et décembre 1931) ; « l'Art narratif et la magie », de J. L. Borges (janvier, février, mars). Nous reviendrons à cette revue.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Boris Brutzkus : *Der Fünfjahresplan und seine Erfüllung.* Leipzig, Deutsche Wissenschaftliche Buchhandlung, 1932. — Victor Margueritte : *Debout les vivants!* Flammarion. — Mémento.

M. Boris Brutzkus, ancien professeur d'économie rurale à l'Institut agronomique de Saint-Pétersbourg, actuellement professeur à l'Institut scientifique russe de Berlin, est considéré, dans les milieux compétents, comme un des meilleurs connaisseurs de la situation économique de la Russie des Soviets. Son ouvrage *L'évolution et la révolution agraire en Russie,* paru il y a six ans, a recueilli l'approbation unanime des autorités en la matière. Ces derniers temps, il a fait paraître une étude sur **le plan quinquennal.** C'est un exposé bref, succinct, fait à la portée des lecteurs, qui, sans posséder des connaissances spéciales, s'intéressent pourtant aux graves problèmes qui agitent le monde de nos jours. En 116 pages, M. Brutzkus résume l'essence du plan quinquennal, l'activité des Soviets dans le domaine de la construction et de la grande industrie, la révolution agraire ou la « collectivisation » et il s'arrête plus explicitement sur les effets du plan, — la destruction du marché libre et de la circulation fiduciaire.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans son exposé rempli de

chiffres et d'arguments statistiques. Ils sont plus ou moins connus. Il est plus édifiant d'analyser ses considérations générales et ce qu'il écrit au sujet de l'avenir du plan quinquennal. Dans ce domaine, il est nécessaire de souligner une constatation faite par M. Brutzkus et qui apparaît comme absolument exacte, surtout ces temps derniers. Il s'agit du doute qui s'empare des communistes russes eux-mêmes, en ce qui concerne la réussite entière du plan quinquennal. Ce doute a commencé à percer déjà au cours de l'année 1930. Le discours de Staline, fait le 23 juin 1931 à la conférence fermée des délégués des organisations économiques, fut la consécration officielle du nouvel ordre d'idées qui mit les milieux communistes russes en effervescence. L'idée essentielle était que l'application de certaines formules économiques, en usage dans l'économie capitaliste, serait nécessaire à la réalisation du système communiste. Certains décrets promulgués aussitôt par le Comité central des Soviets furent la mise en œuvre de la nouvelle tendance.

Ainsi, les bolchéviks, au bout de trois ans d'exécution du plan quinquennal, se sont aperçu qu'aucune économie rationnelle n'était possible sans une comptabilité en règle et que cette dernière réclamait impérieusement un système monétaire stable. C'est pourquoi on a assisté, au cours de l'année 1931, à de nombreuses réformes dans le domaine du crédit public. Le plan quinquennal primitif était une centralisation économique *nec plus ultra*. Depuis 1931, les organisations économiques ont commencé à obtenir de nouveau leur indépendance. Parallèlement, le plan primitif voyait des entreprises gigantesques. Depuis 1931, on voit ces entreprises se morceler, certaines usines se divisent même en unités indépendantes. La répartition socialiste fit peu à peu place à une répartition selon le mode capitaliste. La rétribution des ouvriers s'effectue depuis lors d'après la qualification. On oblige les ouvriers à donner plus de soins à l'entretien des machines et des outils. La position du personnel technique, des ingénieurs en premier lieu, est sensiblement améliorée; ce sont eux qui sont chargés de la direction des usines, au lieu de communistes sans aucune préparation professionnelle.

L'abandon de la vraie « ligne communiste » est évidente, et pourtant elle ne symbolise nullement l'abrogation du système bolchéviste, puisque, comme le fait observer judicieusement M. Brutzkus, les formes d'organisation capitaliste sont par leur nature réfractaires au communisme. Les emprunts faits par Staline et consorts au régime capitaliste ne furent pas couronnés de succès; M. Brutzkus le fait voir par une série d'exemples très instructifs. Convaincu par l'échec des réformes, Staline s'inclina devant l'évidence. Le rétrécissement du plan quinquennal, auquel on assiste depuis un certain temps, en est la suite toute naturelle.

Le régime communiste est pour la Russie, écrit M. Brutzkus, une vraie catastrophe. Il est difficile de qualifier autrement la situation d'un pays où la vie intellectuelle de tout un peuple est le monopole d'un seul parti politique, qui dirige la vie nationale de façon dictatoriale, où les grandes masses de la population sont réduite à l'état où les peuples de l'Europe se trouvaient au x[e] siècle, où l'on procède systématiquement à l'extermination des intellectuels et de la bourgeoisie. Les dirigeants communistes, en introduisant le plan quinquennal, disaient que les souffrances qu'il apportait au peuple russe seraient, au bout de cinq ans, largement compensées par un bien-être inusité. Mais voilà déjà longtemps qu'ils ne le disent plus; au contraire, on a annoncé le deuxième plan quinquennal, qui doit être suivi du troisième. A quand la fin des souffrances? A quand la réussite définitive? — Jamais, répond M. Brutzkus, pour cette simple raison que le système communiste supprime l'existence du marché libre, unique régulateur de l'offre et de la demande qu'un plan statistiquement échafaudé ne peut pas remplacer. Certes, depuis la publication de l'étude de M. Brutzkus, les Soviets ont proclamé la liberté du commerce; mais, comme les journaux de tous les jours le constatent, ce dernier se heurte à d'innombrables empêchements. La victoire du communisme dans les pays d'Occident serait, écrit avec raison M. Brutzkus, la ruine de la civilisation européenne.

Une traduction française de l'étude que nous venons d'analyser serait vivement appréciée par tous ceux qui s'intéressent aux choses de Russie.

S. POSENER.

§

M. Victor Margueritte est l'ami et le coreligionnaire de Demartial, le maboul qui soutient qu'en 1914 l'agresseur fut la Russie et la France. Lui-même imprime des insanités comme celle-ci : « L'une des raisons qui poussèrent à l'action l'alliance franco-russe en 1914 ne fut-elle pas, à Saint-Pétersbourg comme à Paris, que la guerre étrangère est un utile dérivatif à la guerre civile? » Dans un livre intitulé **Debout les Vivants!** il propose le Referendum comme moyen d'empêcher la guerre. Il ne daigne pas d'ailleurs dire comment ça empêcherait la guerre quand un peuple la voudrait et l'autre pas. Or, c'est justement ce cas-là qui serait la règle. Il n'y a qu'à se rappeler les cris d'allégresse des Viennois quand on leur annonça la guerre contre la Serbie (guerre de 50 millions contre 4) et leur désenchantement quand ils apprirent qu'il faudrait lutter aussi contre la Russie (160 millions). M. Margueritte me répondrait peut-être qu'il y aurait eu lieu à un second referendum. D'accord, et pour la première fois, il reconnaîtrait la légitimité de l'intervention de la Russie. Mais il y a une autre objection : « Comment les choses se passeront-elles dans les pays où le vote n'est pas libre? Y a-t-il un homme sensé pour croire à la possibilité d'un referendum dans l'Italie de Mussolini ou dans la Russie des Soviets? » M. Margueritte dit qu' « on tournera dans un cercle vicieux tant qu'on n'aura pas compris qu'il n'y a qu'une issue : Arbitrage + Désarmement = Sécurité ». En quoi sa formule pourrait-elle empêcher une agression de l'Allemagne (65 millions) contre la Pologne (30), ou une agression simultanée de l'Allemagne et de l'Italie (65+40) contre la France (40)? Quelle garantie le Désarmement donnera-t-il que des gouvernements arrivés au pouvoir par la fourberie et s'y maintenant par la terreur ne chercheront pas à dépouiller le voisin par des fourberies accomplies par coalition et à l'aide d'armements clandestins? Le second terme de la formule est donc Sécurité, c'est-à-dire engagement des neutres d'aider l'Etat injustement attaqué. Demander le Désarmement avant d'avoir obtenu la Sécurité, c'est dire : Ça nous est indifférent d'être conquis. L'introduction

du referendum ne produirait rien d'utile; ;il amènerait même à s'occuper des événements intérieurs des Etats : la Société des Nations a jusqu'ici sagement évité de s'empêtrer dans ce genre de difficultés.

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — Charles Boucaud : *Pax Romana, tome Ier, l'Ordre romain et le Droit des gens;* Attinger (savante étude sur le nationalisme primitif, l'humanisme classique à Rome et le cosmopolitisme impérial; elle est extraite de l'*Encyclopédie Pax,* 1re partie, *Mémoires et documents relatifs au problème de la Société des Nations* et donne une haute idée de ce que sera ce recueil. — Nicolas Dombrowski-Ramsay : *Tu ne tueras point!* M. Blondin (excellente étude sur la « Morale et organisation de la paix »; conclut avec raison que « nous devons de nos jours instaurer une autorité internationale qui aurait pour fin l'harmonisation des intérêts nationaux avec ceux du genre humain », et qu'il faut « ôter les armes meurtrières des mains des égoïstes sanglants », mais a tort de ne pas voir qu'en attendant ces réformes, des « ententes régionales » sont indispensables; c'est faute d'en avoir une avec l'Italie [qui la fera payer] que nous sommes dans la situation actuelle, que M. Herriot a, avec raison, qualifiée de si terrible. — Henri Franklin-Marquet : *Ceux qui ont tué Doumer... La vérité sur l'affaire Gorgulov;* Bureau d'éditions, 132, fbg Saint-Denis (n'a aucune peine à prouver que Gorgulov n'était pas un bolchévik, mais affaiblit la valeur de sa démonstration par des énormités comme celle-ci : l'enlèvement de Koutiépov a été une comédie organisée avec la complicité du colonel Zaïtzev, « son bras droit », et des services d'espionnage français et polonais; intéressants détails sur l'armée blanche; il y aurait en France 40.000 hommes de l'armée de Wrangel, plus 9.000 dans la légion étrangère. — André Tardieu : *Devant le pays;* Flammarion (recueil des discours qu'il a prononcés pendant la campagne électorale; précédé d'une introduction où il explique que le changement de plus de 30 % dans les positions parlementaires a été occasionné par un déplacement de suffrages qui n'atteint pas 10 % et qui a eu pour cause la crise économique [et en particulier le chômage] et la fermeté de sa politique extérieure).

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Jean d'Esme : *Les maîtres de la brousse;* Edit. de France. 6 »

Finance

Lucien Petit : *Histoire des finances extérieures de la France. Le règlement des dettes interalliées 1919-1929.* Préface de M. Germain-Martin; Berger-Levrault. 50 »

Histoire

Henri Hubert : *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique.* Avec 3 cartes h. t. (Coll. *L'Evolution de l'Humanité*); Renaissance du Livre. 40 »

G. Lenôtre : *De la prison à l'échafaud.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Linguistique

Abel Hermant : *Ainsi parla Monsieur Lancelot (Le bon usage du français);* Albin Michel. 15 »

Littérature

Méroujan Barsamian : *Filles;* Arts et Lettres. 9 »

Léon Daudet : *La recherche du beau (corps et âme)*; Flammarion. 12 »

Gérard-Gailly : *L'unique passion de Flaubert. « Madame Arnoux »* Avec 3 portraits; Le Divan. » »

Nathan Lipman : *Journal d'un soldat rouge de l'armée d'Extrême-Orient.* Préface de P. Vaillant-Couturier; Bureau d'Editions. 10 »

Chanoine Looten : *Chaucer, ses modèles, ses sources, sa religion;* Economat des Facultés catholiques, Lille. 30 »

Philosophie

Léon Wencelius : *La philosophie de l'art chez les néo-scolastiques de langue française;* Alcan. 35 »

Poésie

Marcel Béalu : *Poèmes sur un même thème;* Notre Temps. 10 »

François de Saulieu : *Solitudes;* S. n. d'édit. » »

Marguerite Burnat-Provins : *Choix de poèmes.* Préface de A.-M. Gossez. Portrait gravé sur bois par Alexandre Trétiakoff; Figuière. 12 »

Politique

Alexandre Bregman : *La politique de la Pologne dans la Société des Nations;* Alcan. 30 »

Nicolas Dombrowski-Ramsay : *Tu ne tueras point.* Morale et organisation de la paix; Blondin. 10 »

Ferdinan-Antoine Ossendowski : *Lénine,* traduction de Paul Kleczkowski et Robert Renard; Albin Michel. 20 »

G. Peytavi de Faugères : *Mussolini* (Coll. *Aujourd'hui*); La Caravelle. 10 »

B. Vassiliev et M. Kedrov: *Lénine militant illégal;* Bureau d'éditions. 1,50

Questions juridiques

Geo London : *Comédies et vaudevilles judiciaires*. Illust. de Mme Favrot-Houllevigue; Pichon et Durand-Auzias. 12 »

Questions médicales

Joseph Rivière : *Avec les fous. Angoisses*. Préface de Dahur Leroy; Mercure universel. 15 »

Roman

France Adine : *Le Royaume de Saül;* Edit. Albert. 8 »
Marcel Allain : *Le client du n° 16;* Férenczi. 3,50
Michel Davet : *Aube*, suivi de *Le monsieur de la maison d'en face;* Plon. » »
Emmanuel Davurbo : *Soleils gris;* Figuière. 10 »
G. Desgrandchamps : *La fin de Bernard Beyrie*, divertissement en marge de *L'Ile verte*, chapitre additionnel; Edit. du Solitaire, Niévroz, Ain. » »
J. Kessel : *Nuits de Montmartre;* Edit. de France. 15 »
Léon Laleau : *Le choc;* Libr. de la Presse, Port-au-Prince. » »
Renée Lemaire : *Variations;* Nouv. Editions latines. 12 »
Jean Martet : *Les cousins de Vaison;* Albin Michel. » »
Janine May : *La jeune fille au masque;* Denoël et Steele. 15 »
François de Saulieu : *Légendes d'amour*, contes, avec des illust.; Edit. Alvis, Clermont-Ferrand. 9 »
Jérôme et Jean Tharaud : *Les bien-aimées;* Plon. 15 »
José Théry : *La famille Vauberlain ou Les Pères ennemis;* Albin Michel. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Anatole France et Sénèque. — L'Hôtel du Nil, résidence de Flaubert au Caire. — Un centenaire. — A propos d'anguilles. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Anatole France et Sénèque. — Chacun connaît aujourd'hui l'erreur que commit Anatole France, quand il écrivit dans le *Procurateur de Judée* : « Au loin le Vésuve fumait », erreur qui fut aussitôt relevée par « un quarteron de spécialistes de tremblements de terre ». Personne, à notre connaissance, n'a encore signalé celle que, en relisant *Sur la pierre blanche* nous avons rencontrée dans la nouvelle qui met en scène le proconsul Gallion et son frère Mela. Anatole France cite à ce propos quelques phrases de la fameuse *Consolatio ad Helviam* de leur frère Sénèque, où le stoïcien, pour réconforter sa mère, lui décrit l'amour et les qualités morales et intellectuelles de ses fils. Mais comment présente-t-il le « ad Helviam »? Transcrivons sa phrase :

Quand la mère des trois Sénèque, Helvia, perdit son mari, dit-il, le plus célèbre de ses fils composa pour elle un petit traité philosophique.

Ici nous sursautons. En effet (il est inutile de le rappeler), le célèbre traité a été écrit par le philosophe à sa mère non pour calmer la douleur causée par la perte d'un mari aimé, mort trois ans avant la rédaction du traité, qui est de l'an 42 ou 43, mais pour la consoler de son propre exil. On se rappelle que Sénèque avait été exilé — à tort ou à raison — par Claude en 41 pour une affaire d'adultère avec Julia Livilla, sœur de Caligula et d'Agrippine. C'est ce qui fait toute l'originalité du petit dialogue. M. R. Waltz (éditeur de Sénèque dans la collection Guillaume Budé) définit fort bien le « ad Helviam ».

Le chef-d'œuvre de Sénèque, dit-il, dans le genre des consolations, est celle qu'il a adressée à Helvia. Le sujet est bien plus émouvant et bien plus paradoxal [que dans les autres consolations]. Il ne s'agit plus de consoler un étranger d'une perte qu'il supporte mal : c'est sa propre mère que Sénèque entreprend de réconforter. Et de quoi? De ce qu'elle l'a perdu lui-même. Il est exilé et elle se désespère. Au fond de son exil, il la morigène et s'efforce de tempérer son chagrin comme pourrait le faire un mort du fond de son tombeau. La donnée est neuve, paradoxale.

Donc, à première vue, Anatole France a commis une erreur d'importance. Mais tout de suite nous devons nous demander : Est-ce bien une erreur? Est-ce bien involontaire?

Deux considérations, l'une d'ordre spécial, l'autre d'ordre général, viennent donner une réponse formelle et négative à cette question.

Tout d'abord, le passage de Sénèque (ad. Helv. XVIII, 1-2) cité par France est fort bien traduit, encore qu'un peu librement, et nous espérons que M. Waltz nous excusera si nous préférons cette traduction à la sienne. Comment supposer que France soit tombé tout de suite sur ce passage qui lui fournissait des renseignements utiles s'il n'avait pas lu le traité en entier? Pour pouvoir citer Sénèque avec cette exactitude, il fallait qu'il eût le texte sous les yeux.

D'autre part, supposer qu'Anatole France se soit trompé involontairement, c'est admettre qu'il ne connaissait pas le grand prosateur latin, car l'on sait que le « Ad Helviam » est un des dialogues les plus célèbres de Sénèque et si, dans la série des *Consolations*, on ne lit pas souvent le « Ad Marciam » ni le « Ad Polybium » on ne saurait s'empêcher de vibrer avec l'émouvant « Ad Helviam ». Or, comment France aurait-il pu ignorer Sénèque? On nous dira qu'il y a bien d'autres romanciers, actuellement, qui ne le connaissent que de nom — et encore! Mais France n'était pas de la génération d'après-guerre, et d'ailleurs l'ensemble du récit de son héros Langelier dénote une assez grande connaissance du texte latin : on sent des réminiscences à chaque

pas. En outre, quand même sa culture générale ne l'aurait pas exigé, son caractère le portait aussi bien que Montaigne vers cet auteur.

France, au point de vue du caractère — nous dirons même de la moralité — comme au point de vue du style, est le Sénèque français, plus que l'auteur des *Essais* qui reste trop latin. On pourrait très bien dire de lui ce que M. Bourgery (1) dit du philosophe latin : « Il en est du stylisme comme de la richesse. Sénèque a passé sa vie à le maudire et à l'aimer. »

Nous nous trouvons bien, nous croyons l'avoir démontré, devant une manière de tour joué par l'auteur de *Thaïs* au lecteur qui, emporté par l'harmonie du style et la suite admirable de la pensée, ne prend pas garde à ce détail. Cette plaisanterie de lettré n'est-elle pas digne de celui qui a écrit : « En ce temps-là, le désert était peuplé d'anachorètes »-

GABRIEL GELIN.

§

L'Hôtel du Nil, résidence de Flaubert au Caire. — Descendus, à leur arrivée au Caire, à l'*Hôtel d'Orient*, Flaubert et Maxime du Camp quittèrent au bout de quelques jours cet hôtel pour l'*Hôtel du Nil*. Raison d'économie ou recherche de couleur locale? L'*Hôtel d'Orient*, tenu par Coulomb, situé sur l'Ezbekiéh, passait pour un des meilleurs hôtels de la ville. On y payait 11 francs par jour, tout compris. L'*Hôtel du Nil* ou le *Giardino* s'ouvrait dans une venelle du Mousky. La pension n'était que de 8 francs par jour. Flaubert en a donné ce croquis sommaire :

Le corridor du premier étage est tapissé des lithographies de Gavarni arrachées au *Charivari*. Quand les sheikhs du Sinaï viennent pour traiter avec les voyageurs, le vêtement du désert frôle sur le mur tout ce que la civilisation envoie ici de plus quintessencié comme parisianisme (Bouvaret est un ancien comédien de province; c'est lui qui colle ces choses aux lambris); les lorettes, étudiants du quartier latin et bourgeois de Daumier restent immobiles devant le nègre qui va vider les pots de chambre.

Maxime Du Camp, dans une lettre que nous avons retrouvée dans l'*Illustration* de 1850, nous a laissé une description plus détaillée de l'*Hôtel du Nil :*

Je demeure au fond du *Mousky*, écrit-il, quartier presque spécialement réservé aux négociants européens qui ont établi là, dans un long bazar à peine couvert de paillassons déchiquetés, leurs boutiques de pharmaciens, de tailleurs, de bijoutiers et de marchands de modes. Près des maisons,

(1) *Sénèque prosateur*. Etudes littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le philosophe. Edit. Les Belles-Lettres, 1922.

les vendeurs d'herbes ont empilé des tas de légumes, du doura, des oranges, des morceaux de canne à sucre. C'est un tohubohu, un pêle-mêle à ne point s'y reconnaître. Les cris célèbres de nos femmes de la Halle ne sont rien en comparaison des clameurs que poussent les fellahs égyptiens en débattant le prix de leurs denrées. De ces rues encombrées sort un incessant murmure où se mêlent dans une effrayante symphonie le braiement des ânes, le hurlement des chiens, les cris aigus des saïs qui précèdent leur maître, le glapissement des milans qui cherchent pâture, et le gargouillement plaintif des chameaux qui marchent en faisant sonner la clochette pendue à leur cou. Au coin de la rue qui conduit à ma maison des âniers ont une station. Aussitôt qu'ils voient approcher un Européen, ils se hâtent de pousser entre ses jambes leurs ânes infatigables harnachés de selles rouges et le plus souvent embridés d'une ficelle. Chacun vante sa monture : « Elle est vive comme une hirondelle, on n'a pas le temps de cligner un œil qu'elle est déjà au bout de la ville! » Et ainsi de suite, avec des cris et des tiraillements qui souvent vous font perdre patience. Quand on s'est enfin débarrassé de ces violentes importunités, on se trouve dans une ruelle étroite, côtoyée de chaque côté (*sic*) par de hautes maisons dont les sommets sont si rapprochés qu'ils font obstacle à l'invasion du soleil. Là, tout est calme et silencieux, et le bruit de la ville, si retentissant tout à l'heure, ne vous arrive plus que comme un vague bourdonnement. Au bout de cette rue muette s'ouvre un large jardin; c'est dans ce jardin que s'élève ma maison. Elle est petite et d'une simplicité architecturale très primitive : quelques troncs de palmiers en guise de poutrelles; des murs formés de briques crues pétries avec le limon du Nil; çà et là des vestiges d'un lavage au lait de chaux; des fenêtres mal d'aplomb fermées par des persiennes démantibulées, mais, chose rare et, pour ainsi dire, unique, un tuyau carré rampant le long des murailles et montant un peu au-dessus du toit, aplati en terrasse, prouve que pendant les mois d'hiver, je pourrai avoir du feu chez moi. A l'intérieur, simplicité tout aussi naïve : ma chambre est assez grande, carrée, ornée d'une natte du Kordofal et garnie d'un divan composé d'un matelas posé sur une longue cage en baguettes de palmiers, que recouvre une étoffe de perse jaune à ramages bleus. Mon lit, entouré de sa moustiquaire, s'appuie contre une cloison revêtue d'un papier acheté à Marseille; dans un coin, mon nécessaire de voyage, disposé sur une table; sur une autre, tout ce qu'il faut pour écrire, comme dans les vaudevilles; deux tchibouks, un chapelet musulman; puis, en guise de sièges, trois pliants empruntés à l'ameublement de ma tente... Si j'ouvre ma fenêtre, si je pousse un battant des persiennes, mes yeux tombent sur le jardin et se plaisent à le regarder. N'attendez encore ici aucune description féerique : il n'y a ni cascades, ni bosquets, ni kiosques en marbre rose. Mais il y a le plus charmant bouquet de palmiers qu'on puisse voir... Plus loin, je vois des cassis, petits mimosas épineux à feuille étroite, à fleur en boule, jaune et d'un inconcevable parfum. Un énorme érable étend ses branches au-dessus d'un bassin plein d'une eau verdâtre et lépreuse que couvent mille végétations aquatiques dont j'ignore le nom. Puis, çà et là, dans des plates-bandes, des légumes, des vrais légumes, des fèves, des choux, des épinards, comme chez un maraîcher des environs de Paris, et aussi des mauves, dont les femmes arabes sont très friandes...

L'Hôtel du Nil manquait de confort, mais non de pittoresque. Mais surtout il était tenu par Bouvaret, qui fournit à Flaubert deux noms immortels (1) : d'abord Bovary, qui est l'altération de Bouvaret, puis Bouvard. — AURIANT.

(1) Georges Rocher : *Les Origines de Madame Bovary; Revue de France*, février 1897, p. 176, note 1.

§

Un Centenaire. — L'invitation suivante est adressée aux savants du Portugal et de l'étranger.

Praeclarissime Domine,

Millesimo nongentesimo tricesimo tertio anno, ante diem septimum idus Martias, a consociatione « Martins Sarmento » nuncupata centesimi anni post doctorem Franciscum Martins Sarmento natum commemoratio celebrabitur.

Hic Praestantissimus Archæologus, inter scientiarum cultores et propter insignes fossiones in Citaniae vulgo de Briteiros et Sabroso ruinis confectas et ob perennem operam scientificae investigationis ad posteros relictam notissimus ac laudatissimus est.

In illius diei memoriam liber — miscellanea scripta ad sapientis Vimaranensis honorem — a Lusitanis externisque auctoribus confectus edendus est.

Sic praedicta « Martins Sarmento » consociatio aliquo studio vestro ad illud volumen valde honorabitur, rogans ut, quam primum, eidem respondeatur.

Accepta invitatione, scriptum vestrum, consignatum, usque ad diem sextum idus Octobres anni vertentis (1), mittendum est.

Quodlibet scriptum duodecim paginas habere poterit et non amplius, in typo 10 impressas quibus 117 mm×188 mm mensura sit; itemque non amplius quam graphides quatuor adjungantur ut contextui scripti vestri inserantur.

Benigne has litteras accipias,
te salutamus et jam nunc gratias maximas tibi agimus
Consociatione « Martins Sarmento »
in urbe Vimaranensis
Kalendis Juliis MCMXXXII anno

Pro Consociatione « Martins Sarmento ».
Dr Mendes Correa, Alberto Braga, Mario Cardoso.

Inscriptio : Société « Martins Sarmento », Guimarâes (Portugal).

§

A propos d'anguilles. — La rubrique « Mouvement scientifique » d'un des derniers numéros du *Mercure de France* rendait compte d'un ouvrage où il était question, de nouveau, des anguilles allant pondre dans la mer des Sargasses.

A ce sujet, je signale un fait dont j'ai été témoin.

En septembre 1906, je me trouvais à Saint-Denis-du-Sig, département d'Oran. J'étais assis, un jour, sur le bord du grand canal dont les eaux irriguaient les jardins et la plaine, en direction de Bou-Henni. Tout à côté de moi, une prise d'eau, fermée par une vanne de fer, creusait dans la berge un havre en miniature. Dans l'eau calme de ce havre, je vis, au bout d'un moment, nager un certain nombre d'animaux minuscules de forme vermiculaire, que je pris d'abord pour des sangsues, communes dans la région. Puis, quelques-uns de ces animaux étant sortis

(1) Le délai d'envoi des travaux est prolongé à fin décembre 1932.

de l'eau pour ramper à la surface de la vanne, je les regardai mieux et de plus près, et je vis qu'il s'agissait, en réalité, d'anguilles. Très reconnaissables à leur tête reptilienne et à leurs nageoires, elles s'aidaient des pectorales dans leur mouvement de reptation, de couleur gris-ardoise, leurs dimensions étaient de quatre à cinq centimètres de longueur, et leur grosseur celle d'un moyen tuyau de plume.

Or, les eaux du canal provenaient du grand barrage d'Aïn-Cheurfa, sis à une vingtaine de kilomètres en amont de Saint-Denis-du-Sig et dont la contenance était évaluée, à l'époque, à 49 millions de mètres cubes. Le barrage d'Aïn-Cheurfa est lui-même alimenté par un cours d'eau prenant sa source à Ras-El-Mâ (littéralement : « Tête de l'eau ») et qui porte différents noms sur son parcours : 1° La Meherra, de l'origine jusqu'en aval de Sidi-Bel-Abbès; 2° l'Oued-Sig, de ce point jusqu'au confluent de l'Oued El-Hammam; 3° La Macta, du confluent à la mer.

Les eaux en provenance du barrage d'Aïn-Cheurfa empruntent le lit de l'Oued-Sig jusqu'au lieudit « Le Petit-Barrage », à quatre kilomètres environ en amont de Saint-Denis-du-Sig. En ce lieu existait un barrage, bien moins important que celui d'Aïn-Cheurfa, qui fut emporté, en même temps que ce dernier, par une crue, en 1883 ou 1884, et qui ne fut pas reconstruit. C'est au « Petit-Barrage » que les eaux sont détournées du lit de l'Oued-Sig, pour être réparties ensuite dans les canaux d'irrigation, sur l'une et l'autre rive. Le résultat de cette dérivation, quant au régime du cours d'eau, est tel : sauf en période hivernale et en temps de crue, le lit de l'Oued-Sig est complètement à sec, depuis le « Petit-Barrage » jusqu'à La Macia, sur une distance qui ne doit pas être inférieure à 30 kilomètres.

Je rappelle que le fait que je signale a été observé en septembre et je pose la question suivante :

Si les anguilles que j'ai vues étaient écloses dans la mer des Sargasses et n'avaient que quatre à cinq centimètres de longueur, six mois au moins après avoir quitté la Méditerranée, quelles pouvaient bien être leurs dimensions à leur départ des lieux d'éclosion?

Mes connaissances ichtyologiques , exclusivement gustatives, m'interdisent de prendre parti. Les compétences affirment que les anguilles vont pondre dans la mer des Sargasses : je le crois. Je propose seulement un correctif.

Au lieu de dire : « Les anguilles vont pondre », etc..., dire « Des anguilles vont pondre... » Est-on bien certain, en effet, qu'une variété, ou même une sous-variété de ces murénidés, ne pond

pas dans les eaux douces ou, en mer, ailleurs que dans l'Atlantique?

Car, je le dis tout net : En raison, d'une part, des circonstances de temps et de lieu que j'ai exposées, et, d'autre part, de la débilité des anguilles que j'ai eues sous les yeux, leur provenance de la mer des Sargasses m'apparaît invraisemblable... et insoutenable. — COMMANDANT X...

§

Le Sottisier universel.

...L'histoire des Leicester, dans *Kenilworth*, évocation des Stuart au temps de l'altière Elisabeth d'Angleterre; ...son *Ivanhoë*, qui, lui aussi, devait paraitre sous l'anonymat, car il transposait alors son imagination des montagnards d'Ecosse à la société de Charles Ier... — MARCEL ESPIAU, « On a célébré en Angleterre le centenaire de Walter Scott », *L'Ami du Peuple*, 21 septembre.

Ancenis. — Chute mortelle d'une voiture automobile. (Titre d'article.) — *Ouest-Journal* (de Rennes), 2 septembre 1932.

On y voit une cuve baptismale, servant de bénitier; la nef y réalise son image renversée, comme au bénitier de Saint-Ouen de Rouen dans lequel — charmant souvenir littéraire — la Mme de Rênal de Stendhal venait se mirer. — GABRIEL-URSIN LANGÉ, *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans*, n° 7, octobre 1932, p. 226.

SOYEZ BONS POUR LES HUITRES. — Le docteur V. Kœhring, qui est Américain naturellement, vient d'entretenir un congrès qui se tient à Atlantic City de la nécessité humanitaire (*sic*) d'anesthésier les huitres avant de les ouvrir, le craquement de la jointure de la coquille devant, à son avis, être particulièrement douloureux. Après de patientes recherches de laboratoire, il a imaginé un mélange d'acide lactique, d'acide borique et de dioxydes qui endort les huîtres. Il ne dit pas si les crustacés ainsi traités ne gardent pas un petit goût pharmaceutique, mais c'est là évidemment le moindre de ses soucis. — *Le Temps*, 23 septembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

TEL QU'EN LUI-MÊME..., roman, par Georges Duhamel. Volume in-16 double couronne, 12 francs. La première édition a été tirée à 1.650 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir : 1.625 ex. numérotés de 257 à 1.911, à 40 fr. (souscrits); 25 exempl. marqués à la presse de A à Z (H. C.). Il a été tiré dans le format in-8 raisin : 55 exempl. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 55, à 175 fr.; 198 exempl. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 253, à 120 fr.; 33 exempl. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 254 à 286, à 120 fr. (*souscrits*).

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1932.